

Dossier / Esprit de l'Europe, Europe de l'esprit

N° 2025/2 – JUIN 2025



**ESPRIT DE L'EUROPE,
EUROPE DE L'ESPRIT**

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: Francis Delpérée

Membres: Jean Blavier, Emmanuel Cornu, Étienne Davignon,
Robert De Baerdemaeker, Isabelle Hachez, Vincent Dujardin,
Baudouin Michiels, Valérie Rosoux et Françoise Tulkens

RÉDACTION

Directeurs: Frédéric Saenen (rédacteur en chef), Vincent Dujardin
Comité de rédaction: Jean-Baptiste Baronian, Laurence Boudart,
Luc Dellisse, Renaud Denuit, Christopher Gérard, Catherine Lanneau,
Françoise Levie, Jean-Loup Seban, Tanguy de Wilde d'Estmael

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Numéro à l'unité: 25 €

Abonnements Belgique:

Particulier: 90 €

Institutions et soutien: 120 €

Étudiant: 70 €

Abonnements Europe:

Particulier: 88 €

Institutions et soutien: 110 €

Abonnements hors Europe:

Particulier: 98 €

Institutions et soutien: 120 €

ÉDITION – ADMINISTRATION – ABONNEMENTS

REVUE GÉNÉRALE

Quai Orban 40 / 31

4020 Liège

fsrevuegenerale@yahoo.com

IBAN: BE 68 3630 4008 9534

BIC: BBRUBEBB

PARUTION

4 numéros par année académique (+- 250 pp. par n°)

**ESPRIT DE L'EUROPE,
EUROPE DE L'ESPRIT**

PUL PRESSES

UNIVERSITAIRES
 DE LOUVAIN

La *Revue générale* est publiée avec l'aide du Fonds national de la littérature et de la Fédération Wallonie-Bruxelles



© Presses universitaires de Louvain, 2025

<http://pul.uclouvain.be>

Dépôt légal: D/2025/9964/32

ISBN: 978-2-39061-611-5

ISBN pour la version numérique (PDF): 978-2-39061-612-2

ISBN pour la version numérique (ePub): 978-2-39061-613-9

Imprimé en Belgique par CIACO scrl – n° d'imprimeur: 108990

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays, sauf autorisation de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Soucieuse de respecter les visions de chacune et de chacun concernant les questions d'orthographe dite "simplifiée" ou inclusive, la *Revue générale* laisse à ses autrices et auteurs le libre choix, tant que la graphie de leur article soit scrupuleusement cohérente avec les principes adoptés.

Couverture: Hélène Grégoire

www.i6doc.com, l'édition universitaire en ligne

Distribution:

France – Librairie Wallonie-Bruxelles

46 rue Quincampoix – 75004 Paris

Tél. 33 1 42 71 58 03

librairie.wb@orange.fr

Belgique, Luxembourg et Suisse – DOD&Cie

Entrepôt Logistique

Zone d'activité de Langres Sud

2 rue Combe St Père

52160 Perrogney-les-Fontaines

Reste du monde – Diffusion universitaire CIACO (DUC)

Grand-Rue, 2/14

1348 Louvain-la-Neuve, Belgique

Tél. 32 10 45 30 97

duc@ciaco.com

Malgré nos efforts pour respecter la législation applicable en matière de droit d'auteur et de droit à l'image, il est possible que certains détenteurs n'aient pu être identifiés. Nous invitons toute personne qui s'estimerait lésée à prendre contact avec l'Éditeur.

Francis Delpérée

D'amour et de raison

1. — De longue date, la Belgique a conclu avec l'Europe un mariage. Un cocktail d'amour et de raison, avec un zeste d'insouciance¹.

Un mariage d'amour! Les Belges sont des Européens de la première heure. Ils n'éprouvent aucune peine à se mouvoir dans les institutions de Bruxelles. Les compromis institutionnels, à l'interne et à l'externe, font partie de leur ADN.

Un mariage de raison! Les Belges ne sont pas eurosceptiques. Ils ne sont pas atlantistes surtout si le parapluie américain se dérobe. Ils savent compter. Ils dressent, chaque jour, le bilan coût-avantage de collaborations poursuivies à l'échelle des 27.

Un peu d'insouciance! Les enjeux sont de taille. Emportés par leur élan, les Belges ne s'inquiètent pas outre mesure de leur propre régime institutionnel. Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse!

2.— La Belgique n'est pas avare de déclarations enthousiastes. Europe, mon amour! Un petit pays exprime une faveur, sinon une ferveur, fédéraliste (Th. de Wilde). Il se préoccupe de rendre la construction européenne plus lisible et plus efficace. Il souscrit sans sourciller à des engagements politiques forts.

1. «La Belgique et l'Europe. Au lendemain de la présidence belge de l'Union européenne», *Revue des affaires européennes*, 2024/3, p. 559.

La Belgique fut un État précurseur. Dès 1944, le Benelux fait figure de communauté d'intérêts économiques et financiers. Un embryon d'Europe, à trois. Une manière aussi de clore des différends qui remontaient à 1830.

La Belgique a été un État fondateur. 1951, le traité de Paris (la CECA). 1957, le traité de Rome (la CEE et l'Euratom). Elle a participé, depuis lors, au processus d'intégration en signant les traités qui s'y rapportent: l'Acte unique européen (1986), les traités de Maastricht (1993), d'Amsterdam, (1996), de Nice (2001) et de Lisbonne (2007). Elle fait partie, depuis 1997, de l'espace Schengen et, depuis 1999, de la zone Euro.

Si nécessaire, la Belgique est un État réformateur. Les élargissements de l'Europe l'ont obligée à réfléchir à une réforme de ses institutions. Durant une présidence belge, celle du deuxième semestre de 2001, la « Convention sur l'avenir de l'Europe » a vu le jour. Elle était placée sous la direction du trio Giscard-Dehaene-Amato. Elle a notamment rédigé une « Constitution pour l'Europe » (Rome, 2004). Celle-ci sera balayée, en 2005, par un référendum français et par une consultation néerlandaise.

La présidence belge de 2024 s'est inscrite, dans une certaine mesure, dans le prolongement de 2001. Elle a énoncé ses priorités. Première d'entre elles, la plus essentielle: « *la défense de l'Etat de droit* » et « *la promotion des valeurs démocratiques* ». Elle préconisait, faut-il s'en étonner? une réforme des « *structures décisionnelles de l'Union en vue de futures adhésions* ».

3.— La Belgique témoigne vis-à-vis de l'Europe d'un amour débridé.

Un seul exemple. À l'aube des années 1950, d'éminents juristes s'adressent au gouvernement et au Parlement. La Constitution, rappellent-ils, n'envisage d'aucune manière des transferts de souveraineté à des institutions internationales. Il faut faire les choses dans l'ordre: modifier le texte fondateur puis signer le traité de Nice.

Ils ne seront pas entendus. Ni en 1950, ni en 1957. Il faudra attendre 1970 pour qu'une clause « Europe », l'actuel article 34, soit conçue. La nouvelle disposition est libellée de manière prudentissime. Le mot « Europe » n'est pas prononcé. Il est précisé du bout

des lèvres que « *des pouvoirs déterminés* » pourront être attribués. À qui ? À « *des institutions de droit international public* », non autrement précisées.

4.— La formulation paraîtra sibylline aux non-initiés. Il n'empêche. Une question continue à circuler dans le petit monde des juristes, pas seulement des européens. Monisme ou dualisme ?

De deux choses l'une. Ou bien le système juridique s'inscrit dans une perspective intégrée. Droit international, droit européen, droit national, droit régional... Peu importe. Leurs normes prennent place dans un ensemble hiérarchisé où le droit conçu à plusieurs affiche sa supériorité par rapport à un droit élaboré dans le seul ordre interne. Dit simplement, le droit de l'Union prime, certains disent : brise, le droit belge. Et celui de 26 autres États.

Ou bien, le système se montre pluriel. Il préconise l'unité mais respecte la diversité. *E diversitate unitas*, selon la devise connue. Il repose sur la coexistence de règles de droit conçues dans des registres et des perspectives différents. Dans ce contexte, la Constitution est à l'abri de contrôles juridictionnels dès l'instant où elle a pour tâche de régler « l'essentiel national ». Un État ne saurait brader, avec l'accord de partenaires étrangers, les valeurs, les institutions et les procédures qui le caractérisent au plus haut point.

La Constitution ne contient pas d'indication précise sur la place du traité dans la hiérarchie des normes juridiques.

Le 21 mai 1971, la Cour de cassation a tiré parti de ce silence. Elle a rendu le célèbre arrêt *Le Ski*. « *Le droit international et, en particulier le droit européen, prime le droit national* ». À partir des années 1980, la doctrine et la jurisprudence ont néanmoins infléchi la position initiale. La configuration fédérale de la Belgique explique ce revirement. La création de la Cour constitutionnelle a accompagné le mouvement.

Désormais, la Cour n'hésite pas à vérifier la constitutionnalité d'une loi d'assentiment et, par ricochet, celle du traité qu'elle approuve. Depuis 1991, le traité occupe une place supra-législative mais infra-constitutionnelle.

Pour simplifier les choses, la Cour de cassation et la section du contentieux du Conseil d'État ne partagent pas nécessairement cette façon de voir.

5. — La Belgique est au cœur de l'Europe. Sur un plan géographique, à l'échelle d'un continent. Mais aussi sur un terrain politique, dans le cadre de l'Union.

Elle se présente volontiers comme le « bon élève de la classe ». Elle se tresse des couronnes de laurier. Même si elle reconnaît que les devoirs accomplis par l'élève méritant contiennent parfois des incongruités, remis en retard et ne cadrent pas toujours avec les règles de discipline établies dans l'ordre interne. Par-dessus tout, elle ne cache pas une conviction. L'Union menace la souveraineté des États mais elle garantit aussi leur existence

« Les grandes pensées viennent du cœur », disait Vauvenargues. « Les grandes affections viennent de la raison », lui répond de Bonald.

Serait-il si difficile de concilier à l'échelle européenne l'amour et la raison et d'assortir les moyens aux fins poursuivies ?

Frédéric Saenen

Esprit

Un jour que le regretté Jean-Pierre Verheggen, maître incontesté du calembour poétique, du mot-valise improbable et des proverbes subvertis, me voyait engloutir je ne sais quelle malbouffe issue d'un snack bruxellois, il avait eu cette fulgurance: «Mens Saenen in corpore salaud». Depuis, je me répète la formule, en guise de mantra conjuratoire à la prise de cholestérol, chaque fois que j'entame un paquet de frites aggravé d'un cervelas froid – oui, sans la peau s'il-vous-plaît.

Et voilà que je me la remémore en commençant la rédaction de ce mot, car je m'aperçois qu'étonnamment l'expression latine se traduit: «Un esprit sain dans un corps sain» alors qu'elle ne s'ouvre pas sur le mot *spiritus*, mais bien sur le féminin *mens*, plutôt défini comme une disposition d'esprit, une manière de se comporter. C'est d'ailleurs cette acception qui explique, en français, le choix de cette racine pour former les adverbes en -ment. «Difficilement», c'est «d'une manière difficile».

Si *mens* a donné le *mental* (essentiel, indispensable, fondamental chez les sportifs qui visent le haut niveau, d'après 99% des interviews post-matches) et les *mentalités* (façons de penser corrélées aux valeurs et aux mœurs d'une communauté, d'une famille, d'un clan, d'un individu même: «Quelle drôle de mentalité ont ces gens!»),

il n'a pas grand-chose à voir avec le mot "esprit", écrasant quand il accède à la sainteté, percutant quand il frappe de sous la table des spirites qui l'ont convoqué, simplement beau quand il désigne un personnage à la conversation sautillante, à la répartie saillante, à la malice pétillante.

Nos langues romanes ou anglo-saxonnes l'ont lointainement hérité de l'indo-européen *speis*, qui évoque le souffle. Il en va de même en hébreu où רוּחַ, prononcé ruwach et présent pas moins de 378 fois dans la Bible, signifie à la fois le souffle, l'haleine, le vent... et l'esprit. En arabe, حُرّ, prononcé ruh, manifeste quant à lui l'âme, l'inspiration... et l'esprit. Quand on vous dit que ces deux langues sont faites pour s'entendre.

Mais reprenons nos esprits – tiens, ici, c'est assez rare pour être souligné, au pluriel, comme si l'on rassemblait d'un geste un faisceau de consciences intérieures, constitutives de notre individualité.

En français, l'esprit n'est pas l'âme. L'âme, d'après la définition que l'on m'en a donnée dans mon enfance, c'est une espèce de disque immaculé qui, dès notre naissance, flotte loin de nous, mais jamais très loin du regard de Dieu, et qui se tache, et s'obscurcit à chacune de nos mauvaises actions. Cette représentation, qui m'impressionnait fort en bas âge, a perdu au fil du temps de son aura et autant dire que, aujourd'hui, la mienne d'âme doit ressembler à un vinyle de Pink Floyd.

L'esprit se concentre plutôt dans la tête, s'exprime par la bouche (d'où le souffle, l'haleine) mais se secrète et prend forme dans le cerveau – alors que selon les Japonais, le *seishin* est davantage à chercher du côté du cœur.

« Je crois aux forces de l'esprit » martelait un François Mitterrand au pinacle de la grandiloquence dans son dernier discours de Nouvel An en décembre 1994, et l'oralité du message rendait d'office le terme ambigu : l'avait-il ou non, sur papier, doté d'une majuscule ? S'exprimait-il dès lors en cognitiviste ou en métaphysicien ?

Car l'esprit, cela peut juste être un ensemble d'aptitudes intellectuelles connectées qui distinguent une personnalité, un « grand esprit » du commun des mortels. Goethe, par exemple, était un « großer Geist ». Remarquons au passage que, dans sa langue, l'étymon indo-européen préféré a été *gheis-*, qui exprime le registre de

la surprise, voire de la confusion ou du choc mental. Ceci explique que le français a connu un temps, sans devoir le traduire en « esprits frappeurs », les *Poltergeist*, qui s'amuse à faire saigner les murs des maisons qu'ils hantent et à enfermer les petites filles dans les téléviseurs.

Devenir un fantôme suppose que l'esprit s'est échappé du corps, avec le dernier soupir sans doute, et que – moins aventureux que l'âme dont la métempsycose à la celtique nous a appris qu'elle transmigrerait d'une enveloppe à l'autre – il a pris le parti de rester dans ses meubles, histoire d'en profiter encore un peu. L'esprit, qu'il habite Canterville ou Amityville, déteste que de nouveaux locataires ou propriétaires, surtout si ce sont des jeunes couples suintant le bonheur et en voie de parentalité, projettent l'installation d'une cuisine équipée à la place du vieux crapaud en fonte ou se hasardent à visiter le grenier par une trappe dérobée, découverte par le chien.

Mais l'esprit est parfois beaucoup plus circulant qu'un spectre blanchâtre, beaucoup plus distribué que celui de la Sainte-Trinité, beaucoup plus profond qu'une cervelle de docteur en physique quantique.

Prenez l'*Esprit des lois* de l'incontournable Montesquieu, noble et vaste entreprise qui tente de saisir, de cerner, un corpus textuel très concret à travers ce qu'il a de plus abstrait et intrinsèque à la fois. En voilà une démonstration de l'existence de ce sens invisible planant au-dessus de la lettre, et qui en fait toute la capiteuse richesse d'interprétation. Il en va de même pour l'esprit d'un projet, d'une communauté ; il est partout et nulle part précisément, insaisissable mais palpable, parfois incompréhensible mais toujours appréhendable.

C'est comme ce parfum qui régnait dans l'établi de mon grand-père, une odeur éthérée et qui me ravissait. Elle émanait de certaines bouteilles qu'il rebouchait parfois mal, mais qu'il m'interdisait de sniffer avec délectation, comme il m'avait déjà pris plusieurs fois en flagrant délit de le faire. À bien observer, on distinguait au goulot la trouble évaporation que suscitait leur contenu parfaitement limpide. Ce liquide, c'était du *White spirit*. Dire qu'il m'aura fallu près de cinquante ans avant de comprendre pourquoi on le nommait ainsi. Pour moi, elles sont là, dans ce charme évanescent et cet indicible flottement, dans cette persistance du mystère par-delà l'explication rationnelle, les forces de l'esprit...

DOSSIER

Dossier « Esprit de l'Europe, Europe de l'esprit »

Coordonné par Frédéric Saenen

Renaud Denuit

Ce qu'inspire la maison de Robert Schuman

Il existe des avenues Robert Schuman à Paris (septième arrondissement), Boulogne-Billancourt (près du Parc des Princes), Metz, Mulhouse, Marseille, Caen, Reims et même Nivelles. La plupart des Belges et des Européens d'une autre nationalité connaissent le rond-point Schuman (à Bruxelles) et la station de métro éponyme. Mais la maison Robert Schuman est de moindre notoriété, comme nichée dans la discrétion. De ce « père de l'Europe », elle me semble pourtant représentative.

Cette demeure se trouve en Moselle, sur le mont Saint-Quentin, dans le village de Scy-Chazelles. Schuman en fit l'acquisition à l'âge de 40 ans, au printemps 1926. Il était alors avocat à Metz depuis 1912 et député de la Moselle depuis 1919. Construite au XIX^e siècle, la bâtisse avait appartenu à des vignerons. Une trappe dans le sol du rez-de-chaussée donne encore accès à la cave idoine, vide aujourd'hui.

À partir de l'été 1940, la Moselle étant annexée par le III^e Reich, Schuman est arrêté, mis en prison en Rhénanie-Palatinat, d'où il s'évade en 1942 puis se cache en zone libre, en Ardèche et à Lyon.

Durant cette période, les Allemands occupent la maison et l'équipent d'un chauffage et de sanitaires.

Après la guerre, ayant retrouvé son siège de parlementaire, étant devenu ministre de la IV^e République et même président du Conseil (années 1947-48), Schuman fait des allées et venues entre Paris et Scy-Chazelles. Il prend donc souvent le train, et s'il l'a manqué, il n'hésite pas à pratiquer l'auto-stop, incognito. Il se déplace aussi en bus, à bicyclette et, souvent, à pied. Il refuse voitures officielles, chauffeur ou garde du corps. Ce n'est qu'au milieu des années 1950 qu'il fait l'acquisition d'une *Simca Aronde*, de couleur noire, qui se trouve, encore aujourd'hui, dans le garage de la maison : image d'une sobriété révolue.

Si la maison paraît grande vue de loin, elle révèle, à l'intérieur, quelques pièces plutôt petites. Celles-ci restent telles qu'elles étaient à la mort du grand homme en 1963.

Les sols, très usés, sont en terrazzo. La cuisine fait son âge : le début du XX^e siècle. Marie Kelle, la fidèle gouvernante, y régnait. Elle préparait tous les repas, dont le plat préféré de Robert, une omelette aux ciboulettes avec pommes de terre rissolées.

La salle à manger, dont la cheminée marbrée est condamnée, a des meubles d'un brun foncé rustique et des chaises pailées. Du plafond, un lustre ancien, orné de trois lampes coiffées par des abat-jour d'un très grand âge, offre sa participation au clair obscur d'antan. Des personnalités y furent accueillies : Konrad Adenauer, Winston Churchill, Jean Monnet, Angelo Roncalli¹. Mais le maître des lieux recevait peu.

Quant au salon, il devint une chambre à coucher lorsque Schuman, malade, ne put aisément se déplacer. La maison est parsemée d'objets anciens (radio, téléphone), de traces de correspondances, de photos (de famille ou de personnalités).

L'unique étage est le plus intéressant : deux chambres, dont celle de la bonne, une bibliothèque et surtout le vaste bureau ; outre le mobilier adéquat, en bois massif recouvert d'une plaque de verre, l'on y découvre un fauteuil de cuir ainsi qu'un piano à queue noir,

1. A l'époque, nonce apostolique à Paris, puis élu pape en octobre 1958, sous le nom de Jean XXIII.

de marque *Steinway*, qui est d'époque comme le reste. De ce majestueux instrument, Schuman jouait beaucoup, parfois jusqu'à deux ou trois heures du matin, au grand dam de la gouvernante qui n'en dormait pas. Cette vaste pièce était donc équipée pour trois positions assises propices à l'écriture, la lecture et la musique.

C'est en surplomb du meuble de bureau que l'on imagine le mieux le ministre des Affaires étrangères travaillant sur sa déclaration historique : les feuillets dactylographiés, mais corrigés à la main.

Flash back. Vers la fin d'avril 1950, Jean Monnet, commissaire général au Plan, conçoit l'idée de la CECA. Il lui faut l'onction d'un politique de haut niveau, donc de préférence le ministre des Affaires étrangères, Robert Schuman. Le mémorandum est transmis à celui-ci par son chef de cabinet, Bernard Clapier, à Paris en gare de l'Est, le samedi 29 avril. Schuman rentre à Szy-Chazelles et s'installe à son bureau, lit, réfléchit, écrit. Le lundi suivant, il annonce à son collaborateur qu'il est d'accord et « en fait son affaire ». Mais il faudra jouer serré, car des fuites seraient fatidiques.

Au Conseil des ministres du 3 mai, Schuman évoque vaguement, en fin de réunion, un projet nouveau. Celui-ci sera inscrit à l'ordre du jour de la prochaine réunion, le mardi 9 mai. Entre-temps, un messenger aura soumis secrètement le projet au chancelier Adenauer. Schuman doit préparer son discours, il corrige, reformule : la neuvième version est arrêtée le samedi 6 mai à 16 heures. Vient le grand jour : l'accord enthousiaste de l'Allemagne est transmis durant le Conseil ; même les ministres français les plus sceptiques ne peuvent refuser la main tendue par l'Allemagne. Mais c'est la France qui aura pris l'initiative. Dès la fin du Conseil, Schuman se rend au salon de l'Horloge du Quai d'Orsay ; à 16 heures, il lit sa déclaration devant la presse accréditée, conviée d'urgence. Le projet fait la une des journaux du lendemain.

Il importe de savoir que Schuman était un bibliophile passionné ; à sa mort, sa demeure contenait 8.000 volumes, majoritairement bien reliés. Beaucoup furent vendus, mais, par la suite, 5.000 purent être récupérés ou rachetés grâce à des appels répétés auprès des propriétaires. Ainsi le visiteur d'aujourd'hui peut-il constater qu'il y a

des livres en abondance dans la plupart des pièces. En jetant un regard sur leurs titres, l'on peut conclure que le propriétaire possédait une formidable culture historique, à propos de la France évidemment, mais aussi de l'Europe et spécialement de la *Lotharingie*, née de la scission de l'empire carolingien. Ce territoire disparu était un large « sillon » contenant des éléments des Pays-Bas, de la Belgique, du Grand-Duché de Luxembourg, de l'Allemagne et de la France actuels.

Or, de cela, Robert Schuman était représentatif lui-même : il était né à Luxembourg, mais comme citoyen du *Reichsland* d'Alsace-Lorraine, il était allemand. Après sa scolarité à Luxembourg et à Metz, il étudia le droit dans des universités allemandes, puis installa son cabinet d'avocat à Metz. Après l'Armistice, la France récupéra l'Alsace et la Lorraine : Schuman devint français. C'était un vrai frontalier, mais aussi un polyglotte, ce qui allait être un atout, notamment pour ses rapports avec le gouvernement allemand des années 1950.

À la fin de sa vie, il publia un livre sans prétention qui résume sa pensée politique², son volontarisme, ses convictions quant à l'Europe et quant aux fondements communs du christianisme et de la démocratie. Certaines considérations sont d'une étonnante actualité.

La maison donne sur un grand jardin qui offre une très belle vue sur la vallée. Un potager côtoie des arbres fruitiers et des rosiers jaunes et blancs. L'ensemble respire la sérénité. Il devait être propice à la lecture par beau temps.

À quelques mètres des lieux, la très petite église fortifiée Saint-Quentin, d'une simplicité déroutante, abrite une tombe unique, celle de Schuman. Les deux dernières demeures semblent se répondre alors que ce « père de l'Europe » a rejoint « la Maison du Père ».

L'homme, solitaire à vie, célibataire endurci, était sans descendance. Marie fut remerciée. Le Département de la Moselle devint propriétaire du bien. Le Conseil général en fit un musée, qui accueille aussi le *Centre européen Robert Schuman* ainsi qu'un espace pédagogique et un auditorium. Ce lieu de mémoire, ouvert au pu-

2. R. SCHUMAN, *Pour l'Europe*, Paris, Nagel, 1963 (réédité par les éditions Marie B, 2020).

blic tout au long de l'année depuis 25 ans, est sobre et riche à la fois. Il a reçu en 2007 le label « patrimoine européen ». Il nous parle d'un temps que les moins de 50 ans ne peuvent pas connaître. Il vient nous rappeler que l'action politique peut être noble et fructueuse en menant une vie simple, centrée sur le travail et en faisant appel à l'intelligence des citoyennes et citoyens.

Jean Loicq

Deux empires romains, deux Europes demain ?

Je suis venu au monde alors qu'une Deuxième Guerre mondiale paraissait inévitable. Hitler venait de se faire confirmer les pleins pouvoirs par un Reichstag impuissant ; les accords de Munich, que Churchill (qui n'y avait pas participé) devait plus tard qualifier de honteux, allaient vite apparaître comme une pré-capitulation. L'entrée des troupes allemandes à Vienne était de leur côté comme une répétition, ainsi que l'avait été la légion Condor dans le ciel de l'Espagne. Les noms de Schuschnigg et d'Anschluss, que je distinguais mal l'un de l'autre, résonnaient autour de nous au moment de mon sixième anniversaire. Plus tard j'ai pu voir glorifiée, sur la « une » du journal où j'apprenais à lire, l'héroïque et suicidaire charge de cavalerie de l'armée Rydz-Smigly.

Occident, Orient dans l'Europe contemporaine

Vers la fin de l'Occupation, devant l'Europe sinistrée, on évoquait souvent comme une opportunité manquée en 1918, et désormais indispensable, des « États-Unis d'Europe ». Leur urgence est apparue avec les ambitions géostratégiques autant que politiques de l'URSS : guerre civile en Grèce, sauvée par Churchill et un parti d'evzones

clairvoyants ; « coup de Prague » (1948), qui mettait fin au dernier Etat démocratique de l'Europe centrale.

Entre-temps des hommes généreux comme notre Paul-Henri Spaak, le Luxembourgeois Joseph Bech, les Français Jean Monnet et Robert Schuman y travaillaient avec ardeur, signant d'abord divers traités de coopération économique sur le modèle de notre Benelux. Hormis une paix d'un demi-siècle – ce qui est énorme en effet –, l'effondrement de l'empire communiste a permis de poser avec les pays de l'Est les premières bases de l'Union actuelle, mais sans prendre suffisamment garde aux disparités d'ordre divers qui donnent parfois l'impression d'un équilibre encore imparfait. C'était l'Europe de l'esprit.

À dire vrai, elle avait déjà tenté un tel jumelage en nommant *Tchécoslovaquie* en 1918 la réunion de la Bohême avec la Slovaquie, dont l'âme était le professeur Tomas Masaryk. Ce faisant, on a considéré comme complémentaires les deux membres principaux de l'ensemble, alors que nombre de traits les opposent : à l'Ouest la Bohême, industrielle et en partie germanisée (Sudètes), ayant pour capitale l'une des plus prestigieuses cités de l'Europe ; de tradition catholique et utilisant l'alphabet latin, elle avait été administrée par l'Autriche.

À l'Est au contraire, la Slovaquie rurale, pauvre et sujette à l'émigration, mais qui a dû au dynamisme de quelques écrivains de s'être forgé une conscience nationale et une langue littéraire, sur base de dialectes tchèques orientaux. Tandis que la Bohême avait été administrée par l'Autriche, sa voisine avait souffert d'une magyarisation forcée de cinquante années. Le compromis austro-hongrois de 1867 renforçait ainsi la mise à part d'un Orient européen peu éloigné de l'Asie. Aussi la Slovaquie n'obtint-elle qu'un siècle plus tard (1969) une forme d'indépendance. Quelles que soient les raisons diplomatiques qui ont dicté la position slovaque dans le conflit russo-ukrainien, il est permis de penser à un réveil du vieil antagonisme sous-jacent.

Tout autre quant au fond, le cas de la défunte Yougoslavie, elle aussi composite parce que masquant la domination réelle de l'entité serbe. Le prestige de Tito lui a permis de tenir jusqu'au bout les rênes de ce rétif équipage : Croate, né d'une mère slovène et passé au com-

munisme, résistant, il détenait en sa personne les trois composantes diversifiées de la fédération. Combattant l'armée allemande dans la montagne, il a vite su tenir tête au régime de Staline.

Le contraste reste frappant entre les deux provinces extrêmes de l'ancienne fédération : le Monténégro, longtemps resté semi-turc, et la riante Slovénie, pays catholique et destination touristique, pour ainsi dire vite accaparée à l'issue de la dernière guerre balkanique par les pays d'Europe centrale désireux de lui faire une place dans l'Union en construction ; en particulier les puissances (e.a. l'Allemagne d'Helmut Kohl). C'était incorporer à l'Occident les anciens pays yougoslaves, mais laisser à un Orient d'Europe la Bosnie Herzégovine et le Kosovo, qui comptent encore un appréciable pourcentage de sujets musulmans.

Car sous les régimes les plus autoritaires, il existe nombre de constantes et de particularismes nationaux ou régionaux qui sont un héritage de passés parfois très lointains. Devenu professeur d'histoire, ayant suivi avec une attention attristée la guerre civile yougoslave qui, il y a quelque trente ans, a opposé l'élément serbe aux autres composantes de la fédération, je me suis demandé s'il n'y avait pas là, héritages après héritages, une ancienne incompatibilité.

Les problèmes de l'Europe d'hier

Certes, en élisant son président ce 20 mai dernier, le peuple roumain, dans un sursaut que les sondages ne faisaient pas espérer, a confirmé son attachement à l'UE, repoussant la perspective d'une aventure totalitaire. C'est que les régimes de cette nature ne sont guère portés à une simple coexistence démocratique, mais ont dans leurs gènes associations agressives ou confrontations. Ce faisant, le peuple roumain réintérait la romanité, dont les événements l'avaient séparé durant un demi-siècle.

Il est vrai que ces pays sont, à des degrés divers, artificiels et composites.

Ses fondateurs étaient de même famille que ceux de la Tchécoslovaquie – T. Masaryk, conseillé par l'historien de la Bohême, Ernest Denis et le linguiste Antoine Meillet, expert auprès de la Conférence de la Paix. Expert, mais non dupe : il voyait juste en écrivant vers

la même époque que si une unité slave venait à se réaliser, elle ne serait l'œuvre d'aucun des pays participants. Ce printemps 2025, la Slovaquie, elle aussi membre de l'UE, avait eu un comportement différent, oubliant que, jusqu'en 1938, elle avait fait partie avec le pays *tchèque* et *morave* de la seule démocratie parlementaire subsistante de l'Europe centrale.

Meillet pourtant voyait juste en écrivant à la même époque que si une unité slave venait à se réaliser, elle ne serait l'œuvre d'aucun des pays qui la composeraient.

Avec des pourcentages de vote presque identiques mais inversés, la Pologne a fait choix d'une personnalité fortement nationaliste. D'autre part les accusations tenues en Hongrie sur le danger ukrainien font mesurer à quel point la diplomatie européenne, dans une crise qui rappelle celle de 1938/39, s'avère chancelante et même en voie de se diviser en deux camps. Sans doute les disparités sociales avec l'Occident ont-elles pesé çà et là ; mais l'UE n'en reste pas moins affaiblie.

Entre la Serbie et la Croatie s'étend le vaste bassin de la Save, l'un des principaux affluents du Danube ; cette transversale Nord-Sud est précisément la grande frontière qui, dans l'empire romain tardif et avec de nombreuses variations régionales, a séparé un empire d'Orient de l'empire d'Occident.

Origines antiques de l'antinomie Orient/Occident

Or, on ne saurait oublier que l'Empire romain d'Occident et son pendant oriental, qui s'est survécu durant un millénaire à Constantinople, sont eux aussi le résultat de pareilles scissions Est/Ouest plusieurs fois révisées quant aux frontières. La zone frontalière a été précisément le vaste bassin où la Drina et la Save rejoignent le Danube inférieur.

Une grande scission avait séparé l'Empire romain d'Occident et son pendant oriental : tout, en Serbie, ne s'oppose-t-il pas à la Croatie sa voisine (traditions culturelles et religieuses, écriture) ? Seuls le prestige et l'habileté d'un Tito, Croate, ont su maintenir cet ensemble jusqu'à sa mort. La Serbie, il est vrai, ne fait pas partie de l'UE Mais le même constat s'impose à propos de la Slovaquie, vieux

pays rural intégré à la Tchécoslovaquie, et la Bohême avec la Moravie industrialisée depuis le XIX^e siècle (Skoda). Et d'ailleurs peuplée d'Allemands sudètes. La population slave, par ressentiment vis-à-vis des Tchèques, s'est laissée en partie embrigader par le parti populiste de Andrej Hlinka, fascisant voire pro-nazi, et de Mgr Tiso. L'intégration à l'Europe, on le verra plus loin, n'empêche pas l'attrance pour les régimes autoritaires.

Les deux blocs que l'on discerne sur la scène européenne ont à vrai dire de lointains antécédents entre lesquels on aperçoit, en remontant loin dans l'histoire, quelques éléments fondamentaux qui ont opposé de tout temps un Orient et un Occident. Après 250 de notre ère, il était devenu évident que l'empire romain, menacé sur plusieurs frontières, ne pouvait plus être géré par un seul homme. L'énergique Aurélien lui-même avait dû en 270 abandonner la portion annexée de l'actuelle Roumanie. Aussi, entre 283 et 317, a-t-il été créé deux entités, subdivisées elles-mêmes en provinces appelées diocèses (Dioclétien, Constantin).

Malgré leurs frontières souvent revues, à la discrétion de leurs détenteurs, il est frappant que la ligne de partage la plus significative, suivant en gros le cours du Danube inférieur et de la Drina, traverse le Nord-Ouest des Balkans, laissant à l'Orient Bulgarie, Macédoine, Albanie et Grèce jusqu'à la Crète. La Bulgarie d'aujourd'hui se prolongeait par l'énorme plateau anatolien jusqu'à la frontière syrienne.

Les destinées de l'empire d'Orient devenu byzantin, devaient fatalement éloigner l'une de l'autre les deux portions. En apparence, la langue grecque, introduite de longue date par les conquêtes d'Alexandre, a mieux résisté à l'évolution qui, dès le III^e/IV^e siècle, a fortement dégradé le latin parlé en Occident. Mais ce n'est qu'une apparence. La langue populaire qui s'est imposée aujourd'hui s'était formée dès le Moyen Âge. Le latin oriental ayant disparu, il y a eu coupure linguistique entre les deux idiomes sous leur forme populaire. Ceci, alors que la poussée de l'Orient se faisait sentir toujours davantage, tout en se réclamant de Rome. À l'est de l'Euphrate, la dynastie iranienne des Sassanides s'est montrée très nationaliste, à la différence de la dynastie parthe qui s'était laissé helléniser dans une certaine mesure. Un épisode survenu au III^e siècle montre que l'usage du grec était devenu fragile : c'est le règne des princes de

Palmyre, d'où émerge la seule reine de ce temps, la célèbre Zénobie, privilégiant le christianisme hérétique de langue syriaque. « Cette déshellénisation, écrivait l'historien orientaliste René Grousset, cette remontée en surface du vieux fond sémitique, c'est déjà l'annonce de la lame de fond musulmane qui, au VII^e siècle, achèvera de détruire en Syrie l'œuvre d'Alexandre le Grand et des Romains ».

Les deux empires ont cependant continué durant quelques siècles de se réclamer de Rome. Ce sont deux hommes au nom d'allure latine, l'empereur d'Orient Justinien et le général Bélisaire qui en 528 ont entamé une reconquête de l'Italie. Nous devons même à Bélisaire d'avoir préservé Ravenne assiégée par les Lombards. Mais cette ville est toute grecque comme on sait : c'est sous des ornements gréco-orientaux que Byzance elle-même s'est baptisée *Nea Romi*. La domination ottomane a utilisé le nom turc de *Roumélie* pour désigner la partie de l'actuelle Bulgarie annexée. Jusque vers 1920, une grammaire romaine visait le grec académique, qui a longtemps résisté à la forme populaire. Dès auparavant, Charlemagne, qui ne résidait pas à Rome, a porté le titre de « roi des Romains », en même temps que celui de « roi des Francs » ; après le sacre, il s'agira du Saint-Empire, ainsi ravi à l'Orient. Les deux empereurs, qui ont eu peu de contacts, se sont d'ailleurs disputé la préséance, ignorant la scission du III^e siècle. Cette attitude, aggravée par les querelles religieuses, a abouti au grand schisme d'Orient.

À cela s'est ajoutée la présence ottomane qui, jusqu'à la frontière serbe, laissait d'importantes communautés turcophones islamisées. Les langues slaves, albanaise et grecque se sont maintenues là où elles étaient fortement implantées : l'administration du sultan ne considérerait un étranger que sous le rapport de sa religion, non de sa langue.

Ce n'est cependant pas le grec que les pays slaves ont utilisé comme langue liturgique, mais un idiome appelé flavon d'église.

De son côté, l'Eglise d'Occident a maintenu le latin mais, en dehors de la science, celui-ci a laissé place jusque dans les cours royales aux divers idiomes d'origine romane ou, au Nord de la Gaule (Francs), germanique. Ainsi Orient et Occident ont vu leur séparation se conforter alors même que dans leurs milieux respectifs leur puissance diminuait graduellement. Autre cause d'affaiblissement de l'ancien Occident : la conquête arabe de l'Espagne sous les noms res-

tés longtemps populaires de *Maures* ou *Sarrasins*. Cordoue, ancienne ville romaine, berceau du philosophe Sénèque, devient capitale de cet État mauresque d'Espagne. Cette expansion n'a pas empêché d'autres expéditions méditerranéennes de groupes arabes de s'attaquer à Constantinople elle-même.

Il est donc permis de se demander si, avec les schismes religieux (nestorianisme, iconoclastie), ces diverses circonstances n'ont pas créé dans l'est de l'Europe une atmosphère orientalisée dont le souffle aurait progressivement atteint les nations restées chrétiennes du Proche-Orient. Il est vrai qu'entre les deux empires, les liens n'ont cessé de s'affaiblir depuis qu'en 800 Charlemagne, roi des Francs ou des Romains, a été sacré empereur d'Occident, futur Saint-Empire, ravi ainsi à l'Orient. Ceci n'a pas empêché que Charlemagne ait porté le nom de « roi des Romains » (sans résider à Rome). Byzance a continué à se référer à Rome, mais c'est en tant que « nouvelle Rome ».

À ces circonstances conflictuelles s'ajoute la présence ottomane qui a occupé l'ensemble des Balkans jusqu'à la frontière serbo-croate, laissant d'importantes communautés turcophones – et donc islamisées. Les langues slaves, albanaise et grecque se sont maintenues là où elles étaient fortement implantées. La coloration « orientale » que laissent les images anciennes de la Serbie ou même de la Grèce, telles recettes culinaires, tels traits des costumes régionaux sont un héritage turc. On en connaît le résultat : l'islamisation dans la tolérance.

Cette antinomie entre Orient et Occident s'est muée à plusieurs reprises en une inimitié instinctive, dont l'Empire allemand, qui nourrissait pour bien d'autres raisons des sentiments analogues, a tenté de tirer profit : encadrement de l'armée ottomane (général Niman von Sanders), engagement dans le camp austro-allemand en 1914, avec son terrible épisode de 1915. Sans doute le royaume grec avait-il eu besoin d'un Venizélos pour rejoindre le camp allié, dont l'écartait obstinément une dynastie pro-allemande ; mais pourquoi aussi les puissances de 1820 ont-elles fait choix d'un Otton pour le nouveau trône ? Il est vrai que la Belgique elle-même... ; du moins avions-nous sollicité en premier un prince français. On a aujourd'hui le sentiment pénible qu'une animosité devenue irraisonnée vis-à-vis de l'Occident européen l'emporte sur d'autres considérations.

Or cet antagonisme est beaucoup plus ancien ; il n'est pas tant historique qu'ethnologique : c'est la lutte combien millénaire du chasseur nomade et de l'agriculteur sédentaire, située au centre de l'Eurasie. Le premier, dévoreur d'espace et héritier en partie des moeurs sauvages et destructrices de la vie paléolithique, a toujours regardé avec envie l'agriculteur sédentaire, améliorant son outillage, créateur de formes plus ou moins achevées de civilisation urbaine et d'Etats organisés. Son adversaire, qui vit en clans et toujours prêt aux raids lorsqu'il dispose du cheval, cherche à lui ravir sa technologie plus avancée, son bétail et ses réserves alimentaires. Le type accompli de ce dernier est représenté sur le continent aurasien par l'immense ensemble turco-mongol.

Ce sont toutefois les Indo-Européens qui, au début des temps historiques, ont peuplé la plus grande partie de l'Europe. Ils ont pratiqué et subi l'un et l'autre genre de vie. Dans leur vision du monde, leurs hommes de pensée faisaient une part à l'un et à l'autre à travers les trois fonctions telles que les a restituées Dumézil : un guerrier brutal et un chevalier loyal, un dieu magicien et foudroyant, un sage législateur, etc. Mais, organisateurs en même temps que conquérants, les I.-E. ont tiré profit des civilisations dans lesquelles ils se sont imposés, dans des conditions très diverses. Ils ont ignoré l'écriture – de là leur anonymat – jusqu'à ce qu'ils l'aient empruntée aux civilisations avancées qu'ils soumettaient (Hittites, Hellènes, Etrusco-Italiques). Certaines nations constituées se sont acculturées par contacts : les Celtes avec les colonies grecques d'Occident, les Germains avec les Celtes, plus tard les Romains. Ailleurs elles sont demeurées dans l'état semi-nomade et imposé par les conditions naturelles. De petites minorités survivantes (Baltes et Borussiens, Albanais) n'ont pas connu l'écriture avant le XVI^e siècle. Parmi les Slaves, qui apparaissent avec ce nom au VI^e siècle, une branche s'est constitué un immense empire quasi colonial plus ou moins intégré : ce qui a fait écrire au jeune chercheur Meillet (à vingt-quatre ans) que la civilisation russe est la moins européenne de l'Europe. Elle a été longtemps, il est vrai, intermédiaire entre les deux types ethnologiques décrits ici.

C'est qu'une branche étrangère a largement précédé les Slaves, qu'on a longtemps appelés ouralo-altaïques, responsables en Europe

du peuplement finnois et hongrois, et qui en Russie de l'Est a résisté à l'assimilation (Vogouls, Samoyèdes, etc.). Pourtant, des Slaves du Sud ont assimilé les représentants d'une branche proche, les Proto-Bulgares.

Néanmoins, un groupe prolifique issu de l'ensemble turco-mongol s'est imposé entre le XIV^e et le XVIII^e siècle dans l'histoire de l'Europe, qui lui a même appartenu pour partie et qui, après plusieurs sièges, a fini par s'emparer de Constantinople (Mohamed II 1453), mettant fin à l'empire d'Orient. Andrinople (auj. Edirne) était depuis quelques années déjà la première capitale dans l'empire ottoman ; la Grèce péninsulaire, investie par le Nord avec la Macédoine et la Thessalie, devait entrer dans l'empire avec la prise d'Athènes dès 1458, sanctionnant l'échec définitif des croisades. En 1522 la prise de Rhodes réunissait les deux piliers d'une puissance ottomane (Soliman) qui n'allait pas tarder à montrer quelques signes de faiblesse. La bataille navale de Lépante (Naupacte) en 1571 marque la fin d'un apogée et en même temps un réveil des pays conquis, lesquels conserveront de l'occupation turque une empreinte qui s'est révélée durable. Preuve de sa résilience et à la fois de sa faiblesse intérieure : son pendant de l'Ouest, aux côtés du Saint-Empire, s'était constitué une Europe romane aux frontières intérieures relativement stables. En Asie Mineure, les croisades s'étaient taillé au sein du tissu « grec » quelques possessions fortifiées appelées « royaumes francs » (Jérusalem, Edesse, Saint-Jean d'Acre, etc., XIII^e-XVI^e s.) et dont la population, majoritairement française, était mêlée. Elles ont eu à affronter, d'ailleurs en vain, les contre-croisades mises en mouvement par les Turcs.

De même origine Nord-asiatique, les Huns n'avaient fait en Europe que des incursions limitées (milieu Ve siècle, rencontre célèbre Ste Geneviève/Attila à Nanterre). Sensiblement plus tard les Mongols allaient subjuguier la Russie, la Pologne et même la Silésie, tandis qu'après avoir écrasé l'armée Magyar (1241), ils envoyaient des avant-gardes jusqu'aux environs de Vienne et même sur la côte dalmate ; un cahnat mongol s'est maintenu sur la basse Volga et en Crimée jusqu'au règne de Catherine II.

Pour les générations qui nous précèdent, l'empire ottoman a incarné à lui seul la notion-type d'Orient et d'Oriental. Cette notion,

il est vrai, se teintait à la fois d'exotisme (L'Orient-Express) et d'hostilité (l'affreux épisode syro-arménien de 1915). La Turquie d'alors tenait encore de son ancien type ethnologique, dont ne l'a pas entièrement dépouillée l'énergie, elle-même brutale, de Kemal Atatürk. La nation turque parcourait en quelques décennies seulement un cycle qui a fait d'elle la république organisée que nous connaissons aujourd'hui, et dont le partenariat avec l'Occident tient surtout à sa capacité militaire de tenir en respect le terrorisme islamique. Le régime actuel montre toutefois clairement qu'elle n'a rien perdu de ses attaches avec un Islam prosélytique, sinon destructeur. Il suffit de rappeler son attitude vis-à-vis des Kurdes iraniens et des Arméniens de l'Artsak (Haut-Karabagh) peuplé depuis le IV^e siècle av. J.-C. Qui ne voit que technologie et ressources naturelles ne peuvent à elles seules parachever une civilisation humaniste et effacer le très vieux germe d'incompatibilité? On espère du moins que c'est une nouvelle Bulgarie qui deviendra bientôt le vingt-huitième État de l'UE

Ainsi, par une causalité mal définissable mais qui tient sans doute à sa situation géographique, la région des Balkans apparaît dans l'espace eurasien comme une charnière dont les pivots font se heurter des visions différentes d'une même réalité. De là des jeux capricieux d'alliance, auxquels la Bulgarie, définitivement libérée du joug ottoman, n'a pas échappé. Il est vrai que l'énorme Russie de confession religieuse identique représentait pour ce pays neuf une tutelle à la fois inévitable et encombrante.

À la veille d'intégrer l'UE, précisément destinée à corriger ce qu'il y a de contradictoire dans l'Est de l'Europe, la Bulgarie exprimera, on l'espère, les valeurs démocratiques et humanistes que l'Occident doit à sa formation gréco-romaine – formation qu'elle n'aurait pu attendre ni de la déclinante culture byzantine ni de l'Islam.

Tanguy de Wilde

L'évolution des valeurs à la base de l'intégration européenne

Comment les valeurs à la base de l'intégration européenne se sont-elles traduites dans les institutions et les objectifs des Communautés puis de l'Union européenne (UE)? Comment ont-elles évolué en 75 ans et quelle est leur pertinence en 2025? Cette contribution s'emploie à répondre à ces questions.

L'intégration européenne naît au départ d'une réflexion d'après-guerre au cours de laquelle l'idéal rencontre la nécessité. L'idéal est celui scandé de manière lyrique par Victor Hugo dès le XIX^e siècle : les États-Unis d'Europe au sein desquels les bulletins de vote pour un Sénat des peuples remplaceraient les boulets de canon que se sont

trop longtemps échangés les États européens¹. L'idéal est une Europe réconciliée où règne la paix.

La nécessité vient de la conjoncture. Deux guerres ont laissé l'Europe dévastée : 1945 est un point de rupture après les désastres accumulés depuis le début du siècle. L'exacerbation nationaliste jointe à un jeu d'alliances a mécaniquement provoqué la conflagration de 1914. La civilisation européenne se sait désormais mortelle, selon le mot de Paul Valéry. Elle ne sortira cependant des nationalismes pathogènes que pour mieux verser dans les idéologies mortifères. Célébrés par leurs adeptes comme de grandes religions laïques de substitution, le nazisme, ses variantes fascistes, et le communisme soviétique entrent tantôt en collusion, tantôt en confrontation, et menacent lourdement les démocraties européennes. En 1945, le nazisme est vaincu tandis que l'Union soviétique, allié encombrant, participe à la victoire. L'Europe, en général, émerge du conflit mondial ruinée, divisée, déclinante et très vite insécurisée. Le mouvement est inexorable et sera accentué par la guerre froide et la décolonisation. Un champ de reconstruction s'ouvre parallèlement à la volonté de recouvrer une puissance déchue. C'est un premier aiguillon pour coopérer et sortir des limbes littéraires le mythe des États-Unis d'Europe. La nécessité rejoint ainsi l'idéal.

L'organisation politique de l'Europe va dès lors être stimulée par quatre types d'impulsion : la volonté de bannir la guerre et d'assurer la sécurité du continent ; l'aspiration à la prospérité par la reconstruction d'abord, l'intégration ou la coopération ensuite ; la quête

1. C'est en 1849, dans son célèbre discours d'ouverture du congrès de la paix à Paris, que Victor Hugo évoqua en termes prémonitoires l'intégration européenne : « *Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains, à vous aussi ! Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens, entre Boston et Philadelphie. Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes, nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne, absolument comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, toutes nos provinces, se sont fondues dans la France. Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées. Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le parlement est à l'Angleterre, ce que la diète est à l'Allemagne, ce que l'assemblée législative est à la France ! (...)* »

d'une unité européenne estompant la division ; la volonté de donner à l'Europe un rôle international pour redorer un blason terni par les deux conflits mondiaux.

La quête de sécurité sera le réflexe initial dès les premiers indices annonçant une guerre froide. La désillusion, l'angoisse, la peur même reviennent rapidement à l'issue d'une guerre mondiale ayant durablement marqué les esprits. La valeur ajoutée de l'intégration européenne réside donc dans la paix. La paix entre anciens belligérants peut être sanctuarisée par l'intégration économique sectorielle du plan Schuman de 1950 : la déclaration du ministre français des affaires étrangères conjugue un objectif matériel (mettre sous une autorité commune le potentiel belligène contenu dans le charbon et l'acier) et un objectif politique (réconcilier et unir deux puis six pays par cette solidarité concrète), avec une méthode audacieuse et originale (la méthode communautaire). La Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA) et quelque temps plus tard la Communauté économique européenne (CEE) participent d'un implicite : leurs Etats membres sont des démocraties. Mais ni l'une ni l'autre ne sont à même d'assurer la sécurité externe au temps de la guerre froide. D'où les efforts parfois vains ou incomplets pour organiser la défense d'une Europe qui commence à s'unir à l'Ouest : l'Union occidentale, alliance défensive réunissant la France, la Royaume-Uni et le Benelux, apparu dès 1948 incomplète sans une armée commune que le projet de Communauté européenne de Défense était censé établir. Initié en 1952 par la France, ce dernier finit par échouer en 1954 en raison de l'opposition de la même France. Seule finalement une alliance atlantique fut rassurante et la structure militaire intégrée de l'OTAN joua le rôle de bouclier face à la menace soviétique.

Au fil du temps, les deux objectifs ont persisté tout en évoluant. La nécessité d'être une démocratie est passée de l'implicite à l'explicite. Adhérer à la Communauté et à l'Union européenne signifiait obtenir un brevet de démocratie recouvrée, que ce soit pour acter la fin des régimes autoritaires anachroniques en Grèce (1981) et dans la péninsule ibérique (1986) ou pour se débarrasser du communisme et de l'influence soviétique en Europe centrale et orientale (2004 et 2007). Le défi en 2025 est de parfaire les mécanismes qui ga-

rantissent la pérennité d'une démocratie active, une démocratie qui soit davantage qu'un régime issu d'élections libres, surtout lorsque certains Etats comme la Hongrie, la Pologne, la Slovaquie ou la Slovénie se laissent aller à des dérives populistes plus ou moins longues.

L'objectif de paix entre les États membres a progressivement tenu de l'évidence. En Europe occidentale, il devenait même ringard de justifier l'intégration européenne par cet apport historique considéré comme allant de soi. Par contre, pour les États issus de la guerre froide ou de l'implosion yougoslave, l'objectif demeure plus vivace. Pour la Pologne, les pays baltes et les nouvelles composantes de la Tchécoslovaquie, la Deuxième Guerre mondiale ne s'est en réalité terminée que lors de leur adhésion à l'UE en 2004. Victimes des totalitarismes hitlérien et stalinien dès 1939, ces Etats voient dans l'adhésion à l'UE une compensation des abandons de Munich en 1938 et des prédatations du pacte germano-soviétique de 1939. Privés du plan Marshall, ils considèrent que l'UE en constitue le lointain équivalent fonctionnel. Quant aux pays des Balkans, la perspective de leur adhésion à l'UE comporte des vertus de réconciliation entre les fragments yougoslaves épars, comparable à la réconciliation franco-allemande et à la réhabilitation de l'Italie *in illo tempore*.

Quant à la sécurité externe, l'UE a évolué de manière singulière. Elle ne se préoccupe pas *a priori* de défense territoriale, la garantie de défense collective offerte par l'article 5 du traité de l'Atlantique nord bénéficiant à un nombre croissant d'États membres des deux organisations. En 2025, il ne reste que l'Autriche, l'Irlande, Malte et Chypre à ne pas faire partie de l'OTAN. Dans un premier temps, la fin de la guerre froide a incité les Etats membres à engranger les dividendes de la paix et à diminuer leur budget militaire. Néanmoins, l'implosion yougoslave a posé une question fondamentale pour l'UE: son aptitude à intervenir de manière autonome pour gérer les crises externes. D'où la construction progressive de capacités militaires autonomes pour mener des opérations de gestion de crises dans les Balkans et en Afrique, pour l'essentiel. Ici, l'objectif se situe dans la propagation de la paix dans un environnement mondial instable, en prenant sa part du fardeau de la sécurité globale, le cas échéant en coopération avec l'OTAN. La politique européenne de sécurité et de défense (PESD) devint opérationnelle en

2003, se transforma en politique de sécurité et de défense commune (PSDC) en 2009, avec des documents dont la boussole stratégique de 2022 est le dernier en date. Mais malgré les termes utilisés, l'armée européenne n'existe pas, même si depuis 2017 une coopération structurée permanente en matière militaire réunit les États membres désireux d'y participer. En 2025, il y a, comme au début de la guerre froide, un retour d'une certaine angoisse sécuritaire : à l'instar de Staline, Poutine apparaît menaçant ; l'agression subie par l'Ukraine est aussi inquiétante que l'agression de la Corée du Sud. Et depuis la première élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis, l'allié américain ne procure plus le doux oreiller de la certitude d'une garantie assurée en cas de coup dur. C'est donc à la fois du côté de l'UE et, parmi les Vingt-sept, du côté des États également membres de l'OTAN que l'effort tant budgétaire qu'organisationnel est exigé en matière de défense et de sécurité. La croissance des dépenses et le réarmement tant moral que matériel sont à l'ordre du jour. Le choc est rude : l'intégration européenne était fondée sur le « Plus jamais cela » et le rejet de la *Machtpolitik*. Or, voici l'heure du *Zeitenwende*, du changement d'ère, comme le dira le Chancelier allemand Olaf Scholz au Bundestag le 27 février 2022. Il n'est plus question d'engranger les dividendes de la paix, il faut refuser la loi du plus fort, appuyer un État agressé et se préparer à la guerre. La question qui se pose en 2025 ressemble à celle des années cinquante : les intentions réformatrices exprimées tant dans le cadre de l'OTAN que dans celui de l'Union européenne persisteront-elles quand la guerre en Ukraine se terminera, quand Poutine et Trump auront quitté le pouvoir ? On se souviendra que c'est la fin de la guerre de Corée et la mort de Staline qui, entre autres, ont atténué la nécessité de la Communauté européenne de défense et entraîné son abandon.

Une dernière vertu de l'intégration européenne, sans nécessairement être une valeur, est de permettre à l'Union européenne d'agir sur la scène internationale avec un poids d'un autre ordre que celui de la puissance classique. L'Europe a perdu, en même temps que ses empires, son hégémonie au profit des États-Unis et de l'URSS, en 1945. En 2025, elle est aussi concurrencée par les BRICS. Durant la guerre froide et jusqu'il y a peu, l'Union européenne a souvent tenté de faire la synthèse « entre Marshall et Metternich », pourrait-on avancer en

une image pêchant par anachronisme mais se référant à une réalité. L'UE est le premier pourvoyeur mondial d'aide au développement, d'où la comparaison avec le plan Marshall, qui voulut reconstruire en prônant la coopération entre les bénéficiaires des largesses américaines et en stabilisant des régimes démocratiques. L'Union européenne prône sur la scène internationale le multilatéralisme efficace, d'où l'évocation de la figure de Metternich et du concert européen dont l'Union entend transposer les principes, modernisés, au niveau mondial. Longtemps, l'UE apparaissait comme une puissance exemplaire, au sens où elle se donne en exemple (modèle réussi d'intégration démocratique post-confliktuelle à imiter *mutatis mutandis* dans d'autres régions), elle entend donner l'exemple (indiquer la voie, en espérant une attraction et des ralliements par ses options de politique étrangère) et elle doit de temps à autre « faire un exemple » (sanctionner ; conditionner ; intervenir de concert avec l'ONU de préférence), mais sans jamais céder à une forme de puissance autre que la bienveillance inspirée par un désir de paix et de démocratie. Dans cette optique, le défi pour l'UE est à la fois la mobilisation de tous les moyens adéquats à sa disposition et une cohérence de l'ensemble de son action internationale afin d'attester de sa valeur ajoutée par rapport à la politique étrangère traditionnelle des États à laquelle elle ne se substituera sans doute jamais complètement. La tension est toutefois palpable quand les intérêts de l'Union recommanderaient des actions non conformes à ses valeurs. Ou lorsque les valeurs prônées inclineraient à l'abstention ou au retrait dans le cadre d'une relation existante. Il est bien malaisé d'être exemplaire dans un monde qui ne l'est pas. Mais de longue date, les affaires internationales épousent les contours de cette difficulté.

À partir de 2019, l'UE a restauré le mot « géopolitique » pour indiquer que l'équilibre entre ses valeurs et ses intérêts devait être doté d'une sorte de « conscience géographique ». La proximité peut justifier de fermes exigences pour faire respecter des valeurs, indérogables en cas de demande d'adhésion ou de coopération très étroite. Mais avec un partenaire essentiel, plus éloigné, et très puissant, comme la Chine, on peut avancer que les relations commerciales participent d'une sécurité économique mutuelle, même si les deux protagonistes demeurent des concurrents technologiques et des ri-

vaux systémiques. La nécessité géopolitique tempère ici un idéal utopique. Dans un discours tenu à la Conférence des ambassadeurs de l'UE à Bruxelles, le 4 février 2025, la présidente de la Commission, Ursula von der Leyen, souligne ce tournant en évoquant « *une ère de géopolitique hypercompétitive et basée sur le 'tout-transactionnel'* ». Et de mettre en garde : « *Certains Européens peuvent ne pas aimer cette réalité plus dure, plus transactionnelle. Cependant, (...) l'Europe doit faire face au monde tel qu'il se présente. (...) Elle doit prendre ses décisions non pas en se basant sur des émotions ou sur la nostalgie d'un monde qui n'est plus, mais en faisant preuve de discernement pour déterminer ce qui est dans notre propre intérêt dans le monde tel qu'il se présente aujourd'hui* ». Enfin, après avoir réaffirmé que les valeurs européennes sont inscrites dans le marbre en interne, la présidente indique : « *Cependant, pour promouvoir ces valeurs, nous devons changer notre manière de procéder. (...) Nous pourrions être amenés à engager des négociations difficiles, même avec des partenaires de longue date. Et nous pourrions aussi avoir à collaborer avec des pays qui ne partagent pas les mêmes valeurs que nous, mais avec lesquels nous avons des intérêts communs. Car le principe de base de la diplomatie édicté par ce nouveau monde est de ne pas perdre de vue l'objectif à atteindre. Il implique de trouver un terrain d'entente avec ses partenaires pour en tirer un intérêt mutuel, et également d'accepter que, dans certains cas, il faudra convenir de ne pas être d'accord* »².

2. Discours accessible sur le site de la Commission de l'UE, SPEECH/25/404.

Christian Gatard

**Mythanalyse intégrale d'Europe :
proposition d'exploration de nouvelles
frontières mythologiques**

**En guise d'introduction : la mythanalyse intégrale est une
tentative d'émancipation par l'imaginaire**

C'est une forme d'archéologie critique et prospective des récits. Elle convoque, en amont, des mythes récurrents, soupçonnés de fonctionner avec des *archétypes sparadraps*¹ comme le mythe du progrès (Prométhée sort de ce corps!) , de la croissance infinie (la Tour de Babel toujours en construction) , du mérite individuel (l'héroïsme d'Hercule et de ses travaux fait encore rêver), de l'anthropocentrisme (l'épopée de Gilgamesh, peut-être la première occurrence de l'humain placé au sommet de la création), de la masculinité conquérante (la Guerre de Troie a laissé des traces)... Ils peuvent être perçus comme stéréotypés. Des poncifs donc, mais efficaces. Parce qu'un poncif c'est aussi une mémoire, usée certes, fanée peut-être, mais recyclable sûrement.

1. En hommage au Capitaine Haddock, pas facile de s'en débarrasser

Elle repère, en aval, des récits nouveaux explorant des sens nouveaux pour un monde en mutation. Ils sont nourris d'*archétypes papillon*² qui se métamorphosent à tout va. De l'air frais pour une ère nouvelle : de la télépathie et de la transmission de pensée des chamanes aux interfaces cerveau-machines ; de la foudre de Zeus aux technologies militaires avancées ; de la cape d'invisibilité d'Hadès au camouflage optique... ou la mutation d'Hermès en Sherlock ; d'Héphaïstos en Elon Musk ; de Tirésias en Yuval Noah Harari voire des tapis d'Aladin en drones-taxis...

C'est que la *mythanalyse intégrale* implique le déplacement d'une posture interprétative vers une posture interventionniste. Elle part de l'hypothèse que certains mythes sont hégémoniques, invisibles car naturalisés. C'est plutôt le cas de *l'effet sparadrap*. D'autres sont en embuscade, tapis dans l'ombre. Ils sont parfois déniés. Ce sont les éléphants dans la pièce. C'est plutôt le cas de *l'effet papillon*.

Interroger à nouveaux frais comment les mythes opèrent est un challenge. Je les soupçonne de produire parfois des effets de domination et de sidération, d'être des dispositifs de pouvoir, à la manière d'un appareil idéologique. C'est sûrement un peu vrai mais je suspecte qu'il y a dans cette interprétation une forme de délectation morose contemporaine et une impasse de la pensée voire de la pratique de l'existence.

Attribuer aux mythes des effets de libération est une mission pour la mythanalyse intégrale. On va l'accepter.

Une mythopoïétique (terme assez chic qui évoque la création de mythes) est-elle possible ?

Au cœur des mythes et de leurs récits – c'est à dire de la mémoire même de la *mare imaginalis*³ de l'humanité - grouille un monde de sens, de contre-sens, de bifurcations qui éclaire parfois mais d'une lumière oblique inattendue. Rappelons qu'il n'est pas bien malin de chercher les clés qu'on a perdues la nuit sous le seul lampadaire

2. En hommage à Edward Lorenz, pas facile d'imaginer leurs conséquences

3. «... cette mer imaginaire sur laquelle vogue l'être humain et qui de siècle en siècle, et quels que soient les lieux et les époques, demeure le lien fondamental de nos consciences» (conférence d'Adrien Salvat du 8 janvier 1927 au Collège de France), cité par Frédérick Tristan ... en fait imaginé par lui.

allumé. La mythanalyse intégrale avance dans les parties sombres quand il le faut. Elle appelle à fabriquer de nouveaux mythes, à encourager des récits alternatifs porteurs d'émancipation, d'écologie relationnelle, de justice symbolique. Elle puise dans la fiction, dans les contre-cultures, dans les cosmologies alternatives, dans les arts spéculatifs ou les savoirs marginalisés. Elle pose de manière centrale la question suivante : à quels mythes voulons-nous croire aujourd'hui ? Et elle propose que toute bifurcation véritable passe par une recomposition de l'imaginaire, une re-symbolisation du monde. Elle ne se limite donc pas au constat ou à l'exégèse : elle constitue un acte de résistance et de création mythopoïétique, en assumant que changer les mythes, c'est changer le réel.

De quoi les trois phonèmes d'Europe [ø.κəp] sont-ils le son ?

Avant d'atterrir comme emblème politique, culturel et identitaire sur une zone géographique à peu près fixée dans les cartes, de quoi ce son était-il le nom ?

Dans les archives du monde d'avant, on apprend que Europe (en grec ancien Εὐρώπη – Eurṓpē) serait issu de deux racines grecques : εὐρύς (*eurys*), signifiant « large » ou « vaste », et ὄψ (*ops*), signifiant « œil » ou, de manière plus large, « visage » ou « regard ». On lit aussi que le mot aurait des racines orientales. Dans l'akkadien (langue de Mésopotamie), *erebu* signifie « descendre, s'enfoncer » – et était utilisé pour désigner le couchant, l'ouest, par opposition à *asu* (« lever » pour l'est, origine possible d'Asie). Ainsi, Europe désignerait les terres du soleil couchant. L'œil regardait depuis l'est. Cette Europe-là n'était donc pas le centre du monde. Déjà.

Belle ambivalence. D'un côté, le grec ancien évoque l'embrasement par la vue d'une grande étendue. De l'autre côté, l'origine akkadienne suggère un mouvement d'enfouissement. Cette double filiation met en scène un tiraillement entre vision et crépuscule, entre expansion de l'esprit et disparition progressive dans l'obscurité.

S'agirait-il d'un espace de transition : un territoire de l'entre-deux, un seuil ?

Loin d'incarner l'universel ou l'origine, nous voici sous le signe de la dérive, du regard porté de loin et du soleil déclinant. Le récit qu'on s'apprête à explorer suggère-t-il un passage par la périphérie, la fragmentation, peut-être la conscience d'une perte, d'un déclin... ou au contraire d'un dépassement, d'une transcendance?

On serait tenté par une ironie lourde, presque tragique: toute construction est-elle menacée par son propre effacement, par le souvenir de son inexistence primordial? Allons! Non, non. On ne va pas se laisser pourrir le futur par le pessimisme militant des apôtres de l'Apocalypse.

Regardons de plus près.

Europe, un territoire enlevé?

À l'origine était l'enlèvement. Zeus, dieu des dieux, se transforme en un taureau blanc, symbole de force, de fertilité et d'assujettissement, pour soustraire la princesse phénicienne Europe à sa terre natale et l'emmener en Crète. Tu parles d'un récit d'amour!

Cette scène primitive ne peut plus être lue avec l'innocence d'un conte pastoral. Mettrait-elle en lumière les structures profondes de l'histoire européenne, fondées sur le rapt, la déterritorialisation et l'hybridation forcée? Ce mythe révélerait-il un mouvement originel d'arrondissement?

L'Europe serait née d'un arrachement violent à l'Orient, à la Phénicie – aujourd'hui le Liban – terre-mère de civilisations antiques? L'enlèvement de la princesse éponyme par Zeus devient alors l'allégorie de la migration contrainte, de la colonisation symbolique et du déplacement culturel, autant de dynamiques qui marqueront toute l'histoire du continent européen.

Derrière la métamorphose du dieu en taureau se cache une logique de domination du féminin par le masculin divin. Europe, féminin primordial, incarne la terre, la matrice, le corps collectif que l'ordre céleste vient contraindre et transformer. Ce viol symbolique est-il à l'origine d'une tension irrésolue dans l'identité européenne: tension entre l'appel d'une unité organique, matricielle, qui serait le génie, le légendaire et le mythologique féminins et la réalité d'un espace pluriel, né de conflits, de déracinements et d'appropriations

successives qui serait... un truc de mecs.

Europe serait-elle l'archétype d'un territoire enlevé à lui-même, voué à une quête perpétuelle de sens et d'identité?

Son essence serait-elle d'être toujours entre deux rives: celle de l'origine orientale et celle de l'ancrage occidental? Il n'existe pas d'Europe pure, originelle et immuable. Il n'existe que des Europes en tension, des identités en transit, des civilisations à la frontière du multiple et de l'un.

C'est une invite à repenser l'Europe contemporaine à l'aune de sa condition fondamentale d'être déterritorialisé, métissé. Elle cherche parfois à se réassurer dans des formes identitaires fermées. Sa force future ne serait-elle pas dans l'acceptation de cette blessure initiale, dans la reconnaissance que son histoire commence par une perte, un arrachement, une création douloureuse mais fertile.

Dans cette perspective, Europe n'est pas seulement la victime d'un rapt, mais aussi l'actrice d'une transmutation. Elle traverse l'épreuve, intègre la violence fondatrice, et parvient à incarner, à travers les âges, un espace capable d'accueillir l'autre en soi, de réinventer sans cesse son propre mythe, de transformer l'exil en puissance de création.

Ainsi, à travers le voile du mythe, se dessine une leçon fondamentale pour notre temps: l'Europe ne se comprend que comme un devenir, une oscillation incessante entre la mémoire des origines et l'ouverture à l'altérité. Elle est, et doit rester, un territoire enlevé à lui-même, irréductiblement métissé, tragiquement beau.

Comment aller au-delà de ce scénario que ne renierait pas Euripide?

Imaginons les nouvelles frontières mythologiques d'une mythanalyse intégrale d'Europe⁴...

Un nouvel imaginaire mythico-politique? Pourquoi pas? Une lecture en clair-obscur du présent, en surplomb sur le futur, peut

4. Les progrès de l'intelligence artificielle vont sûrement aider les futurs chercheurs, mais il faudra encore longtemps explorer les indices et les signaux faibles dans la mer imaginaire, les bifurcations dans les récits d'anticipation, les témoignages vécus dans les médias de tous poils, les intuitions instruites et les recherches créatives.

éclairer les métamorphoses en cours et stimuler une conscience collective élargie. En nous penchant sur les fractures actuelles – climatiques, technologiques, identitaires –, une posture prospective – critique, symbolique, stratégique – peut-elle nous permettre de voir au-delà du seul lampadaire allumé? (En ces temps mouvementés la prospective est un sport de combat...)

L'Europe, espace saturé de mémoire et de normes, va se réinscrire dans une dynamique de mythe post-prométhéen, non plus fondée sur la conquête et la domination du monde, mais sur la réconciliation avec la Terre et le Cosmos. Ce renversement radical d'imaginaire va signer une bifurcation civilisationnelle.

La réorientation stratégique face à l'urgence climatique et migratoire va s'apparenter à un retour contraint mais assumé vers le mythe de Gaïa. Longtemps étouffé par les promesses modernistes et extractivistes du progrès linéaire, il ressurgit dans un moment de crise systémique. Ainsi, l'Europe, jadis figure de Prométhée enchaîné à ses propres excès technologiques, va être confrontée à sa finitude écologique. Parions qu'elle n'aspirera plus à transcender la condition terrestre, mais à composer avec elle. Ce geste, intégralement contre-moderniste, va redéfinir la notion de souveraineté: non plus conquérir, mais habiter le monde en état de crise permanente. Le technosolutionisme et le transhumanisme vont négocier une paix des braves avec la deep-écologie.

L'émergence des « technologies duales » (utiles à la fois sur Terre et dans l'espace) vont s'incarner dans une mythologie alchimique réactualisée. On ne va plus séparer le bas du haut, le terrestre du céleste, mais produire une *technè* transversale, à la fois matricielle et expansionniste. Le passage fantasmatique du plomb à l'or est désormais incarné par les matériaux avancés et la robotique: nouveaux avatars du Mercure hermétique, médiateur entre le monde des vivants et les dimensions futures.

On surveillera de près les tensions entre ancrage et élévation, entre réenracinement et nomadisme cosmique. Comment maintenir la gravité d'un monde en péril tout en rêvant encore aux étoiles? Comment faire coïncider puissance stratégique et conscience écologique? Comment hybrider l'archaïque et le prospectif?

L'intelligence artificielle ne sera plus seulement un outil de gestion : elle deviendra instance oraculaire, capable de lire les flux, d'anticiper les chocs, de piloter les devenirs. L'Europe va réactiver le mythe antique de l'augure, en l'incarnant dans des modèles prédictifs, des capteurs et des algorithmes. Un clonage végétatif va revivifier le chêne de Dodone, un des plus anciens sanctuaires oraculaires connus. Il symbolisait la connexion archaïque entre la nature et le divin. C'était une époque où la parole des dieux ne passait pas encore par un langage articulé mais par des signes du monde vivant – le vent, le métal qui vibre, les frémissements de l'arbre. La Pythie de Delphes et le prophète aveugle hermaphrodite Tirésias seront convoqués dans des shows de télé-réalité mais c'est la sagesse ancienne de Dodone qu'on écouterait.

L'usage des données pour prédire comportements, maladies ou préférences sera admis. Mais les algorithmes suscitent fascination, peur, dépendance, et leur parole peut être manipulée. Toute prédiction est complexe. Elle peut être vraie, mais mal comprise, ou devenir auto-réalisatrice. L'intelligence artificielle diffusera cette ambiguïté prophétique. Les récits de fin du monde – qu'ils soient climatiques, technologiques ou géopolitiques – trouvent déjà un puissant écho dans les mythes eschatologiques. Le Ragnarök, dans la mythologie nordique, décrit la destruction cyclique du monde, suivie d'une renaissance. Ce mythe convoque une vision tragique et cyclique du temps, très présente dans les mouvements néo-spirituels. Énée est à la fois survivant d'un monde détruit — Troie — et père fondateur d'un nouvel ordre — Rome. Il ne se contente pas de fuir une catastrophe : il emporte avec lui, littéralement et symboliquement, les fondations d'un avenir possible. Ce qu'il porte, c'est un héritage culturel, divin, filial, qui ne peut renaître qu'en traversant l'épreuve de l'exil. Les récits contemporains d'émancipation, de réappropriation d'identités collectives blessées (post-coloniales, diasporiques, queer...) ou simplement de repli identitaire durci (autour d'une appartenance culturelle revendiqué autour d'un territoire ou d'une équipe de foot), s'en inspirent aujourd'hui. L'archipellisation du monde est en route.

En contre-point, en tension avec ces récits, attendons-nous à ce que la version contemporaine de l'individu libre, maître de son des-

tin, triomphe à nouveau dans la figure de Narcisse, amoureux de sa propre image. Les réseaux sociaux, les avatars numériques, le quantified self... cette fascination de soi tournera à l'enfermement, voire à la dissolution du lien social. Comme Narcisse, l'individu contempera son reflet au point d'en mourir, faute de relation réelle.

Moi-Je. Moi-Nous. On descendra dans les rues virtuelles et on édifiera des barricades numériques.

Dès lors la cité européenne ne sera plus une agora démocratique mais une cité-système, réflexive et adaptative, fusion du Minotaure (complexité) et d'Athéna (stratégie). Les cités italiennes de la Renaissance réinventées ?

Bref à ce stade, pas de vision candide ou idéalisée. Il faut juste espérer que ces anticipations ne soient pas performatives...ce qui serait contraire au destin revendiqué d'une mythanalyse intégrale

La botte secrète de la mythanalyse intégrale est là pour garder espoir : la transition énergétique sera une quête de l'autonomie lumineuse, où le solaire prendra la place du feu volé par Prométhée. Cette fois, l'Europe ne défiera plus les dieux, elle captera leur lumière de manière humble et cyclique.

Attendons-nous au passage de l'énergie de domination à l'énergie de reliance : le solaire, dans sa fragilité et son abondance, deviendra totem de sobriété technologique.

La sécurisation des composants critiques (semi-conducteurs, batteries) sera une manière de sanctuariser le technologique, de reprendre le contrôle sur les fondations invisibles de la puissance, à l'image des anciens temples qui protégeaient le feu sacré.

Le repositionnement diplomatique de l'Europe s'inscrira dans le mythe d'Hermès, dieu des passages, des échanges et des subtilités. Loin d'une hégémonie brutale, l'Europe jouera la carte de la diplomatie technologique, de la négociation par la niche, de l'agilité plutôt que de la force. Elle se fera courtier du cosmos, médiatrice dans un monde fragmenté, multipolaire, post-occidental.

Attendons-nous au renoncement à la posture impériale, au profit d'une géopoétique plus fluide, plus opportuniste, mais aussi plus fragile. Ce sera le récit d'une Europe-messagère, en quête de nouvelles alliances dans l'inconnu spatial.

Le dernier levier, celui de l'éthique spatiale précisément, viendra donc poursuivre cette mythanalyse en proposant une inversion radicale des mythes de la conquête. L'espace ne sera plus un territoire vierge à dominer, mais un miroir de la Terre. Le mythe biblique du Jardin, non plus à cultiver, mais à respecter dans ses interdits et ses limites sera le nouvel Évangile.

L'Europe réintroduira dans l'imaginaire spatial des valeurs d'équité, de sobriété, et de justice. Elle tentera ainsi de faire de l'espace non plus l'ultime frontière, mais la scène d'un second contrat social.

La mue d'un mythe impérial européen — fondé sur la centralité, la rationalité conquérante, la verticalité hiérarchique — vers un mythe écosystémique, polycentrique, éthique et cosmopolitique est en vue. Utopie? Horizon d'attente? Orchestrer un récit collectif de réconciliation entre Terre et Espace, entre puissance et prudence, entre mémoire et innovation est un contrat avec l'avenir qui mérite discussion. Être mémoire de l'ancien monde et promesse d'un monde habitable. Ne pas s'imposer par la force, mais par la sagesse d'un récit cosmopolitique réconciliant technologie et limites planétaires. Substituer à l'hubris prométhéenne une intelligence mythanalytique.

Entre sagesse algorithmique et flair mythologique, l'Europe n'attend plus qu'un mythographe inspiré pour concilier mémoire civilisationnelle, conscience écologique et innovation cosmopolitique — ou non, car il ne faut croire que ceux qui doutent.

Céline Spector

**L'« esprit » de l'Europe :
liberté, commerce et empire dans
L'Esprit des lois de Montesquieu**

Cet article a paru dans le volume Pierre-Yves Beaurepaire et Pier-
rick Pourchasse (dir.), *Les circulations internationales en Europe, An-
nées 1680 - années 1780*, Rennes Presses Universitaires de Rennes,
2010, p. 225-235. Nous remercions les directeurs de la publication
ainsi que l'éditeur de nous avoir accordé l'autorisation de le repro-
duire.

« Si l'Europe avait produit un sage [...] ; si ce grand homme avait
à la fois recommandé le patriotisme et l'humanité ; s'il avait flétri
le despotisme d'un opprobre aussi durable que la raison humaine ;
s'il avait montré ce lien de politique qui doit rapprocher tous les
peuples, et changer le but de l'ambition, en rendant le commerce et
la paix plus profitables que ne l'était autrefois la conquête [...] ne
serait-ce pas l'image de ce bienfaiteur de l'Europe, ne serait-ce pas
l'image de Montesquieu, qu'il faudrait aujourd'hui placer dans le
temple de la paix, puis dans le sénat des rois qui l'ont jurée¹ ? »

1. A. F. Villemain, *Éloge de Montesquieu*, in *Discours et mélanges littéraires*, Paris, Didier,
1849, p. 55-56.

Montesquieu est rarement invoqué parmi les précurseurs de l'idée d'Europe. Si l'on invoque ses voyages (Italie, Allemagne, Autriche, Pays-Bas, Angleterre) ou son intérêt pour la fédération², le fait qu'il n'ait pas mis en relation Europe et fédération lui interdit de prendre place, au XVIII^e siècle, parmi les Pères fondateurs de l'idée européenne (l'abbé de Saint-Pierre, Rousseau, Voltaire, Kant)³. Alors que *L'Esprit des lois*⁴, par la médiation des auteurs du *Federalist*, jouera un rôle déterminant dans l'élaboration de la Constitution fédérale des États-Unis, l'œuvre n'influera pas sur l'organisation politique de l'Europe.

Pourtant, les *Lettres persanes* et *L'Esprit des lois* proposent une vision cohérente et originale de l'Europe. L'Europe ne se définit pas seulement par ses propriétés géographiques et climatiques, mais surtout par ses caractéristiques politiques. Face au « despotisme oriental », l'Europe apparaît comme le terreau de la modération et de la liberté politique ; son « esprit de liberté » (les dispositions cognitives et affectives de ses habitants) s'oppose au « génie de servitude » asiatique. Faut-il dénoncer dès lors les prémisses d'un « orientalisme » suspect, qui projette sur l'Orient le désir d'hégémonie de l'Occident ? Doit-on déplorer la construction d'une Asie mythique vouée à mettre en valeur la supériorité européenne – quitte à faire de l'Europe elle-même l'artefact issu de ce désir de domination ? La question se pose d'autant plus vigoureusement que tout en condamnant l'esclavage et la conquête, Montesquieu loue l'invention, dans l'Europe moderne, d'une nouvelle figure de la colonisation commerçante. Les « lois fondamentales de l'Europe » qu'il énonce semblent bel et bien naturaliser l'hégémonie européenne et justifier les asymétries économiques en faveur des métropoles. De là à tenter le procès de celui qui fut aussi à l'origine de la théorie des « stades de développement » cernant l'avènement, à

2. Voir C. Larrère, « Montesquieu et l'idée de fédération », in *L'Europe de Montesquieu*, A. Postigliola et M. G. Bottaro Palumbo (éd.), *Cahiers Montesquieu*, no 2, Naples, Liguori Editore, Paris, Universitas, Oxford, Voltaire Foundation, 1995, p. 137-152.

3. Voir B. Vuyenne, *Histoire de l'idée européenne*, Paris, Payot, 1964, p. 97-98. Dans *L'idée d'Europe au siècle des Lumières*, G. Py ne lui consent qu'une place restreinte pour souligner qu'à la demande de Montesquieu, la carte de Vaugondy de 1756 comprend « la Russie européenne » amputée de ses territoires de l'Oural (Paris, Vuibert, 2004, p. 4). Parmi les historiens, seuls L. Febvre et F. Chabod lui accordent une place majeure dans leur généalogie (*L'Europe. Genèse d'une civilisation, Cours professé au Collège de France en 1944-1945*, Paris, Perrin, 1999, p. 220-225 ; *Storia dell'idea d'Europa*, Bari, Laterza, 1971, p. 86).

4. Désormais EL.

partir des sociétés nomades, « sauvages » et « barbares », des sociétés « policées », il n'y a qu'un pas : sans souscrire à un historicisme qui ne naîtra qu'après lui⁵, *L'Esprit des lois* n'a-t-il pas inventé un grand récit de civilisation dont l'Europe est le lieu d'élection privilégié ?

Afin de mesurer la pertinence de la critique issue des « *post-colonial studies* » ou des « *subaltern studies* »⁶, cette contribution entend mettre en lumière la représentation dynamique de l'Europe élaborée par Montesquieu. Sans théoriser d'arbitrage permanent susceptible de mettre fin aux rivalités dynastiques dans l'esprit des « projets de paix perpétuelle », *L'Esprit des lois* propose l'une des toutes premières réflexions sur l'Europe moderne comme société civile : cette Europe est une unité de puissance économique fondée sur l'esprit de commerce, une société civile unie par ses mœurs, advenue dans la modernité comme véritable moteur de l'histoire ; une société qui se définit, depuis la découverte de l'Amérique, par rapport à ses autres⁷ – les continents qu'elle colonise ou qu'elle subjugué. Dans *L'Esprit des lois*, l'Europe advient comme sujet de l'histoire afin de conjurer un certain type d'empire, qui, de terreau de la liberté, la transformerait en lieu de servitude : le passage de la conquête au commerce est la seule solution possible au futur de l'Europe⁸. Mais cette « solution » ne trahit-elle pas l'avènement d'une nouvelle idéologie impériale ?

L'Europe face à l'Asie : liberté occidentale, despotisme oriental ?

Dans *L'Esprit des lois*, l'Europe est d'abord conçue comme une unité climatique et géographique plurielle. Esquissant l'espace d'un continent étendu (sa frontière orientale comprend la Moscovie et

5. Voir C. Spector, « Science des mœurs et théorie de la civilisation : de *L'Esprit des lois* de Montesquieu à l'école historique écossaise », dans *Les Équivoques de la civilisation*, B. Binoche (éd.), Seyssel, Champ Vallon, 2005, p. 136-160.

6. Voir D. Chakrabarty, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.

7. Sur la monarchie universelle, voir F. Bosbach, « The European Debate on Universal Monarchy », in D. Armitage (éd.), *Theories of Monarchy 1450-1800*, Aldershot, Edward Elgar, 1998, p. 81-98 ; J. Robertson, « Empire and Union: Two Concepts of the Early-Modern European Political Order », in J. Robertson (éd.), *A Union for Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 3-36.

8. Voir A. Pagden, *Lords of all the World*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1995, p. 115-123 ; *Peoples and Empires*, New York, The Modern Library, 2001, chap. 7.

une partie de la Turquie⁹), Montesquieu met en exergue les caractéristiques climatiques, géographiques et topographiques qui la prédisposent à la modération : la zone tempérée où elle se situe est graduée de façon insensible. Or en vertu de la théorie des climats, les causes physiologiques ont des conséquences morales et politiques. Les climats froids suscitent courage, confiance, franchise et donc liberté : plus courageux, les hommes résistent mieux aux conquêtes et aux abus de pouvoir (XIV, 2) ; plus actifs, ils développent mieux leur économie. Que l'Europe soit divisée en pays méditerranéens et septentrionaux ne modifie pas la donne : ce qui importe est plutôt le *différentiel au sein d'une aire. Telle est l'explication rationnelle, et d'abord physiologique, de la « force de l'Europe » et de sa liberté* :

« En Asie, les nations sont opposées aux nations du fort au faible ; les peuples guerriers, braves et actifs touchent immédiatement des peuples efféminés, paresseux, timides : il faut donc que l'un soit conquis, et l'autre conquérant. En Europe, au contraire, les nations sont opposées du fort au fort ; celles qui se touchent ont à peu près le même courage. C'est la grande raison de la faiblesse de l'Asie et de la force de l'Europe, de la liberté de l'Europe et de la servitude de l'Asie : cause que je ne sache pas que l'on ait encore remarquée. C'est ce qui fait qu'en Asie il n'arrive jamais que la liberté augmente ; au lieu qu'en Europe elle augmente ou diminue selon les circonstances » (XVII, 3).

Une telle caractérisation de la « faiblesse » orientale, structurellement opposée à la « force » européenne, semble conforter l'idée d'un dispositif de savoirs-pouvoirs orienté par la domination européenne : non seulement l'Europe est ici dotée « par nature » d'une aptitude à la liberté refusée à son autre, mais l'Asie est affublée de caractéristiques (l'effémination, la paresse et la timidité) qui semblent appeler une énergique maîtrise de la part de ses conquérants potentiels. Le contraste est saisissant : « Au contraire [de l'Europe], il règne en Asie un esprit de servitude qui ne l'a jamais quittée ; et, dans toutes les histoires de ce pays, il n'est pas possible de trouver un seul trait qui

9. Voir *EL*, XIX, 14 ; *Les Lettres persanes (désormais LP)*, 112. L'édition de référence est désormais les *Lettres persanes, Œuvres complètes de Montesquieu*, C. Volpilhac-Augier et Ph. Stewart (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, Naples, Istituto per gli Studi Filosofici, 2004, t. I. Par commodité, nous avons cependant maintenue la numérotation de l'édition usuelle de 1754.

marque une âme libre : on n'y verra jamais que l'héroïsme de la servitude¹⁰. »

La différence topologique joue dans le même sens : en raison de ses vastes plaines qui facilitent les conquêtes, « en Asie, on a toujours vu de grands empires ; en Europe, ils n'ont jamais pu subsister¹¹ ». Selon Montesquieu, le « partage naturel » (hautes montagnes, larges fleuves et non vastes plaines) dessine un territoire morcelé, réfractaire à l'empire. Contrairement au monde oriental, l'Europe serait donc gouvernée par un « génie de liberté qui rend chaque partie très difficile à être subjuguée et soumise à une force étrangère autrement que par les lois et l'utilité de son commerce » (XVII, 6). Ainsi se fait jour le thème du dynamisme européen opposé à « l'inertie orientale ». Non seulement les causes physiques disposent les Orientaux à la paresse, à la volupté et à la servitude mais les causes morales (religion, économie, politique) accentuent ces effets : c'est le cas notamment en Inde, où les systèmes philosophiques et religieux confortent la passivité naturelle¹².

Le contraste entre Europe et Asie tient également au rapport au temps : à quelques exceptions près, l'Asie est décrite comme une terre sans histoire. Plus précisément, son histoire est infiniment mobile, dans le tourbillon des invasions et des révolutions qui n'abolissent jamais le despotisme ; la passivité du corps et de l'esprit, l'absence de courage et de désir de se gouverner soi-même semblent interdire toute véritable émancipation. À l'inverse, l'histoire de l'Europe n'est ni sempiternelle, ni purement événementielle, mais scandée par plusieurs bouleversements majeurs qui n'altèrent pas sa prédisposition à la modération : colonisations grecque et phénicienne, conquêtes romaines, invasions barbares, victoires de Charlemagne et conquête

10. *EL*, XVII, 5. *L'esprit ou le génie désigne ici les dispositions du caractère constituées par les croyances et les passions dominantes. Voir F. Chabod, Storia dell'idea d'Europa, op. cit., p. 87 sq. ; P. Rolland, « Montesquieu et l'Europe », in L'Europe entre deux tempéraments politiques : idéal d'unité et particularismes régionaux. Etudes d'Histoire des Idées Politiques, Aix-en-Provence, Presses universitaires d'Aix-Marseille, 1994, p. 41-60 ; S. M. Mason, « Montesquieu's Vision of Europe and its European Context », *SVEC*, no 341, Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 61-87.*

11. *EL*, XVII, 6-7 ; voir *RMU*, § VIII.

12. *EL*, XIV, 5. *La Chine fait ici figure de contre-exemple, en raison de causes politiques ; mais elle reste néanmoins despotique (VIII, 21).*

normande – celle de l’Islam, issue du Sud, n’étant pas mentionnée (XVII, 6). Depuis la Réforme, républiques protestantes et monarchies catholiques se partagent l’espace européen, sans inconvénient majeur pour la liberté, définie par opposition à la crainte despotique comme tranquillité d’âme associée à l’*opinion que l’on a de sa sûreté*¹³.

La difficulté est cependant de juger de la naturalisation des trois formes de servitude (politique, civile, domestique) dans les vastes plaines torrides d’Asie. La théorie des causes physiques conduit-elle à penser des peuples non-européens dominés par la nécessité, des nations gouvernées exclusivement par la nature, sans politique et sans histoire ?

Si la tentation d’une telle interprétation est réelle, il serait erroné de s’en tenir à l’idée d’une supériorité intangible de l’Europe. Dans les *Lettres persanes* comme dans *L’Esprit des lois*, le tableau du despotisme oriental résulte d’un processus complexe où les récits de voyage sont combinés aux critiques issues de l’opposition à la monarchie absolue : ainsi le tableau du sérail, où règne le système de la faveur, trouve-t-il des échos à Versailles – tant Louis XIV fait cas de la « politique orientale »¹⁴. Si Montesquieu réitère sa croyance dans la véracité historique de sa description¹⁵, il reste que la vérité du despotisme n’est pas celle d’un reflet : loin d’être confiné à l’Orient, à la Perse, à la Chine ou au Japon, le despotisme représente bien plutôt la menace qui pèse sur toutes les formes de gouvernement, qu’elles soient républicaines ou (surtout) monarchiques. Si l’Asie risque bien de rester despotique, le despotisme n’est pas exclu par nature en Europe.

Encore faut-il examiner la genèse de l’Europe et de son « esprit », qui n’a rien d’une essence. Cela concerne en premier lieu les effets de la religion chrétienne : « Séparée du reste du monde par la religion [Les pays mahométans l’entourent presque partout, précise la note], par de vastes mers et par des déserts » (XXIII, 25), l’Europe est oppo-

13. Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *Montesquieu. Liberté, droit et histoire*, Paris, Michalon, 2010.

14. LP, 37. Sur le dispositif des *Lettres persanes*, voir A. Grosrichard, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l’Occident classique*, Paris, Le Seuil, 1979 ; C. Spector, *Montesquieu, Les « Lettres persanes »*. De l’anthropologie à la politique, Paris, PUF, « Philosophies », 1997.

15. Lettre de Montesquieu à Ristieu du 19 mai 1751.

sée au monde musulman. La *douceur du Christianisme se traduirait par sa contribution au droit politique et au droit des gens* : « La religion chrétienne est éloignée du pur despotisme : c'est que la douceur étant si recommandée dans l'Évangile, elle s'oppose à la colère despotique avec laquelle le prince se ferait justice, et exercerait ses cruautés » (XXIV, 3). L'éloge de la religion chrétienne invoque son utilité sociale et politique : n'incitant pas à la séparation (des hommes et des femmes, du prince et des sujets), le Christianisme est censé exclure l'esprit du despotisme. La justification du projet civilisateur n'est-elle pas contenue in nuce dans cette confiance accordée au soutien de la modération, vertu cardinale du politique ? « C'est la religion chrétienne qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Éthiopie, et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois » (*ibid.*). L'hommage vaut encore pour le droit des gens. Montesquieu explique ainsi l'existence d'une forme d'union de l'Europe moderne, malgré les conflits et les guerres :

« C'est ce droit des gens qui fait que, parmi nous, la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses : la vie, la liberté, les lois, les biens, et toujours la religion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même. On peut dire que les peuples de l'Europe ne sont pas aujourd'hui plus désunis que ne l'étaient dans l'empire romain, devenu despotique et militaire, les peuples et les armées, ou que ne l'étaient les armées entre elles : d'un côté, les armées se faisaient la guerre ; et, de l'autre, on leur donnait le pillage des villes et le partage ou la confiscation des terres » (XXIV, 3, n. s., voir X, 3).

Pourtant, l'éloge de l'esprit européen de « conservation », opposé à l'esprit de destruction féroce des despotes orientaux¹⁶, ne joue pas de manière unilatérale. D'une part, la situation délicate de l'Europe transparaît dans les méandres de l'art d'écrire : l'état de guerre qui la mine est tout juste atténué par l'existence du droit des gens, censé protéger les peuples des folles ambitions des monarques. D'autre part, Montesquieu n'associe l'Europe et son gouvernement modéré au christianisme que par un lien de convenance, qui ne doit rien à la *vérité de la religion des Évangiles* : le christianisme vaut dans la stricte

16. « C'est un malheur pour la nature humaine, lorsque la religion est donnée par un conquérant. La religion mahométane, qui ne parle que de glaive, agit encore sur les hommes avec cet esprit destructeur qui l'a fondée » (EL, XXIV, 4).

*mesure où il adoucit les mœurs et atténue la férocité des princes (XXIV, 4). Plus encore, cet apport n'a rien d'univoque: Montesquieu n'a de cesse de reconnaître l'usage impérialiste du catholicisme attesté dans la conquête, l'asservissement, voire l'extermination des Amérindiens. En France, c'est le prétexte de l'évangélisation qui a conduit Louis XIII à introduire les esclaves dans ses colonies afin de les convertir¹⁷. Quant aux Espagnols, ils revendiquent la mission que leur a conférée le pape Alexandre VI afin d'exécuter à nouveau le rôle de l'*Imperium Romanorum* et tentent d'exporter le Christianisme dans un climat qui ne peut le recevoir (XXIX, 24). L'un des plus grands crimes de l'histoire a donc été commis en son nom: les peuples prétendument policés, comme l'avait vu Montaigne, sont les véritables barbares¹⁸.*

Le complexe «savoir-pouvoir» qui régit la construction de l'Europe civilisée est donc moins facile à interpréter qu'on ne pourrait le croire. Le rapport à la romanité est tout aussi ambivalent dans la genèse de l'Europe moderne – la question étant de savoir qui est le véritable héritier de Rome et quel modèle ou quel «anti-modèle» peut léguer son histoire¹⁹. Initialement destinées à fournir la leçon des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, les *Réflexions sur la monarchie universelle* énoncent les raisons pour lesquelles l'Europe moderne doit renoncer au modèle romain: les modifications de l'art de la guerre, associées à une mutation profonde dans les sources de la puissance (désormais économique, et non plus territoriale) vouent à l'échec tout projet de restauration impériale²⁰.

17. *EL*, XV, 4. Dans les *Lettres persanes*, Montesquieu est plus sévère encore (*LP*, 75).

18. Voir de même la «Très humble remontrance»: «Il faut que nous vous avertissions d'une chose: c'est que, si quelqu'un dans la postérité ose jamais dire que dans le siècle où nous vivons, les peuples d'Europe étaient policés, on vous citera pour prouver qu'ils étaient barbares; et l'idée que l'on aura de vous sera telle, qu'elle flétrira votre siècle, et portera la haine sur tous vos contemporains» (*EL*, XXV, 13).

19. Voir *Storia Europe Ragione*, A. Postigliola (éd.), Naples, Liguori Editore, 1987, p. 89-112; D. Lowenthal, «Le dessein des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* de Montesquieu», in *Cahiers de philosophie politique*, Reims, no 2-3, OUSIA, 1985, p. 113-156.

20. Le texte est finalement resté inédit (Montesquieu ayant détruit ses exemplaires par prudence) mais de nombreux passages ont été diffractés dans *L'Esprit des lois*. Voir *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* et *Réflexions sur la monarchie universelle*, in *OC*, t. ii, P. Andrivet et C. Volpillac-Augier (éd.), Oxford, Voltaire Foundation, 2000. On se reportera à l'introduction et à l'annotation des *Réflexions sur la monarchie universelle en Europe* (désormais *RMU*) par C. Larrère.

Corrélativement, Montesquieu récuse toute continuité avec l'apport grégoromain : le rôle des Barbares, destructeurs de l'empire romain, se trouve réévalué. Si l'Europe est le véritable terreau de la liberté, elle le doit d'abord à l'apport des peuples du Nord, et, corrélativement, à la féodalité qu'ils ont contribué à inventer²¹. Montesquieu fait du Nord la véritable *fabrique de la liberté européenne, d'une liberté issue* non de l'héritage policé de la Grèce et de Rome mais, non sans rugosité ni violence, du « fond des bois » :

« Le Goth Jornandès a appelé le nord de l'Europe la fabrique du genre humain. Je l'appellerai plutôt la fabrique des instruments qui brisent les fers forgés au midi. C'est là que se forment ces nations vaillantes, qui sortent de leur pays pour détruire les tyrans et les esclaves, et apprendre aux hommes que, la nature les ayant faits égaux, la raison n'a pu les rendre dépendants que pour leur bonheur » (XVII, 5).

Infléchissant la *Germania* de Tacite, *L'Esprit des lois* produit ici une forme de légende dorée : tout se passe comme si les barbares avaient importé le message même du contractualisme moderne. Malgré la différence des caractères nationaux (l'Angleterre et l'Espagne constituant deux extrêmes entre lesquelles la France est appelée à tenir le juste milieu), l'esprit de l'Europe tient au refus de l'obéissance inconditionnelle ou de la soumission aveugle. L'argument vient au secours de la thèse nobiliaire puisque la liberté n'est préservée que par la diffusion en Europe d'une sensibilité à l'honneur opposée, à nouveau, à l'esprit servile de l'Asie :

« C'est ce qui a fait que le génie de la nation tartare ou gétique a toujours été semblable à celui des empires de l'Asie. Les peuples, dans ceux-ci, sont gouvernés par le bâton ; les peuples tartares, par les longs fouets. L'esprit de l'Europe a toujours été contraire à ces mœurs : et, dans tous les temps, ce que les peuples d'Asie ont appelé punition, les peuples d'Europe l'ont appelé outrage. [...] Je ne sais si le fameux Rudbeck, qui, dans son *Atlantique*, a tant loué la Scandinavie, a parlé de cette grande prérogative qui doit mettre les nations qui l'habitent au-dessus de tous les peuples du monde ; c'est qu'elles ont été la source de la liberté de l'Europe, c'est-à-dire de presque toute celle qui est aujourd'hui parmi les hommes » (XVII, 5, n. s.).

21. EL, XVII, 5, voir *Pensées*, no 803.

Cependant, cette caractérisation ne relève en rien d'une naturalisation intangible : car le terreau climatique, économique et politique de l'Europe est celui de la variation (les climats tempérés sont variables, l'économie donne lieu à une variation des puissances, la liberté fluctue, la paix est toujours précaire). La prédisposition à la modération peut se heurter à la conquête et à la corruption de la monarchie, deux figures de l'abus de pouvoir qui se renforcent l'une l'autre. Pour Montesquieu, le génie de liberté européen demeure précaire : « La plupart des peuples d'Europe sont encore gouvernés par les mœurs. Mais si, par un long abus du pouvoir, si, par une grande conquête, le despotisme s'établissait à un certain point, il n'y aurait pas de mœurs ni de climat qui tinssent ; et, dans cette belle partie du monde, la nature humaine souffrirait, au moins pour un temps, les insultes qu'on lui fait dans les trois autres²². » Reposant sur le courage de se défendre contre les invasions et les abus de pouvoir, la liberté peut augmenter ou diminuer selon les circonstances. L'état de guerre entre grandes puissances, en Europe, joue contre la liberté et la prospérité et c'est cette fois la Turquie, économe, qui est donnée en exemple. Par la balance des pouvoirs, par « l'équilibre européen » (faux équilibre destiné à éviter l'hégémonie d'une grande puissance, qui entraîne le surarmement généralisé), l'Europe n'échappe à l'empire qu'à un coût exorbitant : « Nous sommes pauvres avec les richesses de tout l'univers²³. » La réversibilité des situations est évidente : l'Europe ne dispose en aucun cas d'une situation pérenne ; le « despotisme oriental » lui fournit seulement le miroir de sa possible destinée.

L'Europe comme société civile

Plus qu'à une dialectique entre inertie orientale et hégémonie occidentale, l'analyse de Montesquieu semble donc conduire à un rejet du modèle conquérant – vouant aux gémonies le rêve de « monarchie universelle ». L'Europe moderne doit abandonner le rêve de Charlemagne, Charles Quint ou Louis XIV. Corrélativement, elle doit

22. *EL*, VIII, 8. Voir P. Rétat, « La représentation du monde dans *L'Esprit des lois*. La place de l'Europe », in *L'Europe de Montesquieu*, A. Postigliola et M. G. Bottaro Palumbo (éd.), *Cahiers Montesquieu*, no 2, Naples, Liguori Editore, Paris, Universitas, Oxford, Voltaire Foundation, 1995, p. 7-16 (ainsi que l'ensemble du volume).

23. *EL*, XIII, 17 ; voir *RMU*, § XXIV.

abandonner le modèle de l'art de la guerre inhérent à la représentation mercantiliste du commerce. Contre ce paradigme économique du jeu à somme nulle (*en vertu duquel les gains des uns sont les pertes des autres*), Montesquieu invoque le mécanisme de la demande solvable : les bénéfices des uns constituent les débouchés des autres. Telle est la raison pour laquelle le commerce, qui permet la « communication » des peuples (XXI, 5), favorise également leur enrichissement mutuel. En Europe, la satisfaction réciproque des besoins est source de l'interdépendance des sociétés : « Un prince croit qu'il sera plus grand par la ruine d'un État voisin. Au contraire ! Les choses sont telles en Europe que tous les États dépendent les uns des autres. La France a besoin de l'opulence de la Pologne et de la Moscovie, comme la Guyenne a besoin de la Bretagne, et la Bretagne, de l'Anjou. L'Europe est un État composé de plusieurs provinces²⁴. » Sans concevoir l'Europe du point de vue de ses institutions politiques, Montesquieu considère ainsi que les complémentarités, entre le nord et le sud notamment, jouent en faveur de la prospérité commune²⁵. À cet égard, l'Europe forme une seule et même « nation », une véritable société civile : « L'Europe n'est plus qu'une nation composée de plusieurs, la France et l'Angleterre ont besoin de l'opulence de la Pologne et de la Moscovie, comme une de leurs Provinces a besoin des autres ; et l'État qui croit augmenter sa puissance par la ruine de celui qui le touche, s'affaiblit ordinairement avec lui²⁶. »

Pour autant, cette vision optimiste (utopique ?) du « doux commerce » associé aux échanges réciproques, à la paix et à la liberté politique²⁷, invite à son tour à une lecture du soupçon : l'Europe moderne n'a-t-elle été détournée du rêve de l'unité impériale que pour reconstituer, hors de son territoire, de nouvelles formes d'em-

24. *MP*, 318 ; voir *RMU*, § XVIII ; *EL*, XX, 2. Nous citons d'autres textes à l'appui de cette thèse dans notre Montesquieu et l'émergence de l'économie politique, Paris, Champion, 2006, chap. 4.

25. L'Europe est conçue comme une sphère des besoins, différenciés par nature, et donc comme l'espace propice d'une division du travail, qui a des effets décisifs sur la liberté et la servitude des peuples (*EL*, XXI, 3).

26. *RMU*, § 18. Nous nous sommes expliqué sur cet usage légèrement anachronique du concept de « société civile » dans notre ouvrage, Montesquieu. Pouvoirs, richesses et sociétés, Paris, PUF, 2004.

27. Sur ce modèle, souvent qualifié de « libéral », voir A. O. Hirschman, *Les Passions et les Intérêts*, Paris, PUF, 1997.

pires²⁸ ? Faut-il reconduire ici la critique classique des Lumières – le projet d’émancipation de la modernité étant le vecteur d’une dialectique négative, porteur de formes de domination plus insidieuses que celles qu’il prétend abolir ? Le commerce, qui contribue à éviter la violence sur le sol européen, ne conduit-il pas à exporter la violence de l’empire dans le reste du monde – colonisation et civilisation d’un genre nouveau, dont la légitimité, cette fois, ne serait pas mise à l’épreuve ?

Europe et empire

Que l’Europe ne puisse réellement renoncer à l’empire paraît d’autant plus évident que la modernité, dans *L’Esprit des lois*, est associée à l’invention d’une nouvelle figure, jugée plus raffinée, de la colonisation : aux colonies de peuplement privilégiées par les Espagnols et les Portugais, les puissances maritimes (Hollande, Angleterre²⁹) ont su préférer des colonies de comptoir. Dès lors, la question est de savoir si les colonies, définies comme des établissements sous la dépendance d’une métropole, peuvent bénéficier d’un réel échange et *consentir aux « lois de l’Europe » qui semblent plutôt leur être imposées. L’Europe ne voit-elle pas son identité assignée par le système de l’Exclusif colonial, que Montesquieu qualifie de « loi fondamentale » de l’Europe (la seule en son genre) stipulant les avantages économiques qui lui sont consentis en échanges d’avantages militaires et politiques – argument d’une protection des colonies qui semble pour le moins douteux, pour ne pas dire idéologique ?*

« Ainsi, c’est encore une loi fondamentale de l’Europe, que tout commerce avec une colonie étrangère est regardé comme un pur monopole punissable par les lois du pays : et il ne faut pas juger de cela par les lois et les exemples des anciens peuples, qui n’y sont guère applicables.

28. Voir C. Spector, « Montesquieu, l’Europe et les nouvelles figures de l’empire », *Revue Montesquieu*, no 8, 2005-2006, p. 17-42, et notre introduction au volume (« Montesquieu et l’Empire »). Voir également les articles de M. Platania, M. Mosher, J. Terrel et C. Larrière dans le même recueil.

29. LP, 130 (136), OC, I, p. 493 ; voir EL, XIX, 27. Il faut souligner que la Hollande est moins présente dans les analyses de *L’Esprit des lois* consacrées à la colonisation moderne, hormis une référence directe aux « établissements » en EL, XXI, 21. Le « modèle hollandais » est en revanche exploré en EL, XX, 4-6.

Il est encore reçu que le commerce établi entre les métropoles n'entraîne point une permission pour les colonies, qui restent toujours en état de prohibition. Le désavantage des colonies, qui perdent la liberté du commerce, est visiblement compensé par la protection de la métropole, qui la défend par ses armes, ou la maintient par ses lois. De là suit une troisième loi de l'Europe, que, quand le commerce étranger est défendu avec la colonie, on ne peut naviguer dans ses mers que dans les cas établis par les traités » (EL, XXI, 21, n. s.).

L'équité d'une telle compensation semble bel et bien douteuse. À l'évidence, les échanges commerciaux favorables à l'Europe en ont fait, depuis la découverte de Christophe Colomb, l'acteur économique dominant³⁰. Certes, le commerce s'épanouissant dans les lieux de liberté, toute situation est réversible et une nouvelle variation des centres de puissance, toujours envisageable. Mais l'enracinement climatique du « génie de servitude » et de « l'esprit de liberté » rend délicate l'idée selon laquelle la mondialisation des échanges opérée au bénéfice de l'Europe pourrait l'être, à la suite d'une nouvelle « révolution » dans le commerce, au profit d'un autre continent (l'Amérique exceptée³¹). Si l'universalité du commerce est bien un décentrement – il n'institue pas de façon définitive une position privilégiée, autour de laquelle le reste du monde pourrait à jamais s'ordonner³² – le privilège accordé à l'Europe demeure ici patent.

L'attitude à l'égard de la traite participe de cette ambivalence. D'un côté, Montesquieu offre l'une des premières condamnations générales de l'esclavage, d'une ironie fulgurante (« Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclav-

30. « L'Europe est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'histoire n'a rien à comparer là-dessus. [...] Le Père Du Halde dit que le commerce intérieur de la Chine est plus grand que celui de toute l'Europe. Cela pourrait être, si notre commerce extérieur n'augmentait pas l'intérieur. L'Europe fait le commerce et la navigation des trois autres parties du monde; comme la France, l'Angleterre et la Hollande font à peu près la navigation et le commerce de l'Europe » (EL, XXI, 21).

31. L'Afrique pâtit du même esprit de servitude que l'Asie; mais l'Amérique, « détruite et nouvellement repeuplée par les nations de l'Europe et de l'Afrique, ne peut guère aujourd'hui montrer son propre génie... » (EL, XVII, 6-7).

32. Voir C. Larrère, *Actualité de Montesquieu*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1999, p. 125-126.

vage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres»)³³. De l'autre, il évoque la «nécessité» d'une main d'œuvre servile afin d'entretenir le commerce triangulaire :

«L'effet de la découverte de l'Amérique fut de lier à l'Europe l'Asie et l'Afrique. L'Amérique fournit à l'Europe la matière de son commerce avec cette vaste partie de l'Asie qu'on appela les Indes orientales. L'argent, ce métal si utile au commerce, comme signe, fut encore la base du plus grand commerce de l'univers, comme marchandise. Enfin la navigation d'Afrique devint nécessaire ; elle fournissait des hommes pour le travail des mines et des terres de l'Amérique» (XXI, 21).

La contradiction, en réalité, est dans la chose même : tout en dénonçant les abus de l'esclavage sous toutes ses formes (domestique, civile et politique), Montesquieu révèle les nouvelles tendances impériales de l'Europe, qui s'expriment au détriment du reste du monde.

*

Plus encore que les *Lettres persanes*, œuvre satirique qui place l'Europe et la France sur la sellette, *L'Esprit des lois* est donc bien à l'origine d'une certaine figure de l'orientalisme dont les effets pervers se feront sentir au siècle suivant. Mais il serait vain de s'ériger en donneur de leçons : bien plus féconde est la démarche qui tente de reconstituer les médiations en vertu desquelles une philosophie de la liberté s'est convertie en instrument d'oppression. Dans cette histoire de la supériorité européenne et de sa vocation, l'*Encyclopédie* a paradoxalement pu jouer son rôle :

«[...] l'Europe est toujours la plus petite partie du monde ; mais, comme le remarque l'auteur de *l'esprit des lois*, elle est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'histoire n'a presque rien à lui comparer là-dessus, si l'on considère l'immensité des dépenses, la grandeur des engagements, le nombre des troupes, & la continuité de leur entretien, même lorsqu'elles sont le plus inutiles & qu'on ne les a que pour l'ostentation.

33. *EL*, XV, 5. Voir C. Spector, «Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes» : la théorie de l'esclavage au livre XV de *L'Esprit des lois*, *Lumières*, no 3, 2004, p. 15-51.

D'ailleurs il importe peu que l'*Europe soit la plus petite des quatre parties du monde par l'étendue de son terrain*, puisqu'elle est la plus considérable de toutes par son commerce, par sa navigation, par sa fertilité, par les lumières & l'industrie de ses peuples, par la connoissance des Arts, des Sciences, des Métiers, & ce qui est le plus important, par le Christianisme, dont la morale bienfaisante ne tend qu'au bonheur de la société. Nous devons à cette religion dans le gouvernement un certain droit politique, & dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne sauroit assez reconnoître, en paroissant n'avoir d'objet que la félicité d'une autre vie, elle fait encore notre bonheur dans celle-ci ».

En compilant plusieurs passages de *L'Esprit des lois*, le court article du chevalier de Jaucourt noue la trame d'un « grand récit ». Il énonce le « miracle » de l'Europe qui, issue d'un petit territoire, est devenue puissante et éclairée, où la religion même – conçue comme morale bienfaisante – se serait subordonnée (?) au bien-être de la société civile. Malgré l'art d'écrire, le message ambigu de Montesquieu perd ici toute son équivoque : l'exception européenne se fait jour dans une histoire universelle sécularisée célébrant la valeur inégalée de sa civilisation.

Catherine Previti

Cartographier la construction de l'Europe

La boussole des Archives historiques de l'Union européenne

Les Archives historiques de l'Union européenne (AHUE) ont ouvert leurs portes en 1986, au sein de l'Institut universitaire européen (IUE) à Florence. Leur création remonte aux décisions prises en 1983 par le Conseil et la Commission des Communautés européennes. Il s'agissait d'ouvrir au public leurs documents d'intérêt historique, tout en répondant au devoir de transparence s'imposant au terme du délai trentenaire d'utilité administrative de ces derniers. L'attention particulière accordée au monde de la recherche a motivé le choix de leur emplacement auprès de l'établissement didactique qu'est l'IUE, préalablement fondé en 1972 en vertu d'une convention entre États membres des CE et plus particulièrement voué à l'étude de la construction communautaire. Depuis, une série d'accords de partenariat entre la Commission européenne et l'Institut ont renforcé le rôle des AHUE dans la préservation et l'accès auxdits documents. Les AHUE, désormais pleinement intégrées dans l'IUE et installées depuis 2012 à la Villa Salviati, sont devenues l'unique lieu de versement des dossiers en provenance des institutions et agences de l'Union européenne.

Les collections

Les AHUE préservent ainsi près de 7 km d'archives de nature institutionnelle dont le traitement est prédisposé en amont par les entités versantes. Elles sont devenues leur principal vecteur de consultation et de valorisation. On compte actuellement, outre les fonds de la Commission européenne et du Conseil des ministres UE, ceux du Parlement européen, de la Cour de justice de l'Union européenne, de la Cour des comptes, du Comité économique et social, de la Banque européenne d'investissement, du Centre européen pour le développement de la formation professionnelle, ainsi que d'organes plus récents ayant inauguré de fraîche date leurs envois, tels l'Agence européenne de l'environnement créée en 1990 et le Comité européen des régions établi par le Traité de Maastricht (1992). Naviguer à travers les collections signifie donc aborder l'évolution structurelle de l'intégration européenne qui marque son passage de la Communauté européenne initiale, celle du charbon et de l'acier, dotée d'une inédite Haute Autorité supranationale (1952), aux premiers développements de l'Union européenne.

Il faut compléter l'énumération ci-dessus avec une série de fonds confiés par des organismes hors Union mais dont la portée européenne, dans la variété quant à leurs statuts, sièges et finalités, est évidente. On citera, à titre d'exemples et en fonction de leur ancienneté, l'Union de l'Europe occidentale (1954), l'Association européenne de libre-échange (1960), le Bureau européen des unions de consommateurs (1962), la Conférence permanente des recteurs européens (1964), la Conférence européenne des syndicats (1973), la Fondation européenne des sciences (1973), l'Agence spatiale européenne (1975) et les ancêtres du Forum européen de la jeunesse (1996). Pour tous ces sujets a valu l'adage « l'union fait la force » et l'intention a été de parler d'une seule voix devant et pour l'Europe.

À ce pan documentaire officiel, les Archives ont tôt ajouté la quête de collections privées dont l'essentiel provient de mouvements pro-européens et de personnalités dont l'action a interféré avec l'essor communautaire. De ce pas se trouve conservé à Florence l'un des gisements majeurs de collections d'orientation fédéraliste, lequel porte à une dizaine de Km linéaires l'étendue totale des dossiers accumulés dans les dépôts. Le Mouvement européen

s'avère un pilier : sa fondation lors du Congrès européen de La Haye (1948), réuni au lendemain de la Seconde guerre mondiale, concrétise un élan européen assoiffé de paix, de reconstruction et d'une gouvernance nouvelle. L'une de ses pièces maîtresses, l'Union européenne des fédéralistes, créée dès 1946, a également choisi de déposer aux AHUE. N'oublions pas le Conseil des communes et régions d'Europe dont un mot attribué à l'un de ses fondateurs, le maire de Lyon Édouard Herriot, est significatif : « Tout oppose les États, tout unit les communes ». La Société européenne de culture, fondée à Venise en 1950, occupe pour sa part une place singulière, ayant cherché, si l'on peut dire, à cultiver l'Europe de la culture dans le but notamment de rapprocher Ouest et Est en temps de Guerre froide.

En ce qui concerne les ensembles individuels, on nommera quelques pionniers, comme Alcide de Gasperi, père de la *Democrazia Cristiana* ou l'antifasciste Altiero Spinelli, auteur du *Manifesto de Ventotene. Per un'Europa libera e unita*. Il convient d'y adjoindre une liste, injustement réduite par les contraintes éditoriales, de figures de premier plan ayant occupé pour beaucoup de hautes fonctions à Bruxelles, mais dont la diversité des parcours retiendra l'attention : le Français Émile Noël, le Belge Fernand Dehousse, le Néerlandais Max Kohnstamm, l'Italien Romano Prodi, l'Allemand Günter Burghardt, le Britannique Christopher Audland, l'Irlandais Peter Sutherland ou la Polonaise Danuta Hübner. Ne manquent pas au bataillon maints militants européens dont les dossiers rappellent, avant même l'affirmation de la société civile, que les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Préservation et valorisation des fonds

Si l'écrit sur papier reste actuellement la forme archivistique caractérisant la grande majorité des documents conservés à Florence, il importe de préciser qu'avec l'affirmation de l'audiovisuel, d'autres supports et formes d'expression consolident leur avancée, requérant des expertises nouvelles. Après la montée en puissance des affiches illustrées, des photographies et des enregistrements, non sans liaison avec l'évolution historiographique, l'avènement d'une société de la communication et de l'image accroît le rôle des informaticiens

et des *records managers*. Sur l'onde de l'innovation technologique, ceux-ci ont pour tâche de gérer les banques de données, ainsi que les reproductions numériques de documents. Dans ce cas, les objectifs sont simultanément une meilleure préservation des pièces en limitant leur manipulation et l'optimisation de leur divulgation par leur mise en ligne sur le site web des AHUE. On ajoutera le fait que de nombreux documents naissent aujourd'hui en format digital et que leur pérennisation requiert, dès le départ, l'utilisation de méthodes adaptées.

La mission de mémoire qui est celle des Archives historiques de l'Union européenne se déploie enfin en direction de la valorisation des collections, seule apte à garantir un patrimoine vivant. En plus d'accueillir de nombreux étudiants et professeurs venus consulter, et d'organiser régulièrement des séminaires, les AHUE s'appliquent à multiplier les initiatives. Grâce à leur centre Alcide de Gasperi et à cinq programmes de bourses, elles soutiennent financièrement la recherche sur le processus européen. D'autre part, elles assurent un programme éducatif couvrant la Toscane et s'étendant par endroits à l'international. Cet attachement à la diffusion de la connaissance et à la dimension citoyenne se retrouve dans les « Journées Portes Ouvertes » organisées annuellement en coïncidence avec la Fête de l'Europe, comme dans les visites effectuées à l'intention de publics variés. Dans ce contexte d'ensemble, la mise en ligne d'expositions virtuelles sur le site internet des Archives et leur présence sur les plateformes sociales constituent deux prolongements logiques.

Conclusion: le rôle des Archives historiques de l'Union européenne

Pour conclure, en considération des sources primaires et primordiales qu'elles mettent à disposition, comme de leur place dans le réseau académique, les Archives historiques de l'Union européenne s'affirment aujourd'hui comme élément-clé pour sonder les arcanes du phénomène d'intégration ayant renouvelé le « Vieux continent » à partir des années 1950. Elles jouent à ce point un rôle de premier plan pour comprendre une histoire relativement jeune, mais non moins complexe. La technicité de bon nombre de dossiers officiels illustre ainsi la sectorialité et la matérialité d'un cheminement qui

s'est volontairement ancré, à ses débuts et pour environ trois décennies, dans une logique 'objective', la plus neutre possible, entre ressources économiques et systèmes de marché.

Progressivement pourtant, certains débats et discours, voire certaines évolutions institutionnelles, tels l'affirmation de la prééminence du droit communautaire (1964), l'élection d'un Parlement européen démocratique au suffrage universel (1979), la mise en place de la PESC¹ (1992) ou le lancement de l'euro (2002), laissent apparaître ou font renaître les ambitions, à long terme, des pères fondateurs : une « communauté plus large et plus profonde » au moyen d'une « Fédération européenne indispensable à la préservation de la paix » dans la « prospérité ». C'est cet horizon, discrètement mentionné dans la Déclaration Schuman (1950) sur la base du projet Monnet, qui pare dès l'origine le dessous des cartes et donne son sens à la marche communautaire : le matériel n'implique pas le matérialisme, la règle ne signifie pas l'arbitraire ni le dessèchement, si l'esprit demeure. Les précieux cartons entreposés à la Villa Salviati témoignent en ce sens d'une union toujours plus étroite et d'une fédéralisation croissante du montage européen. L'introduction explicite d'une citoyenneté européenne et de valeurs partagées, éclairée derechef par les documents et culminant dans la « Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne » (2000), révèle ou consacre en dernier lieu la réelle dimension de l'entreprise, plus étendue encore que ne l'avaient vraisemblablement imaginée ses initiateurs : l'esprit de l'Europe, incarné au berceau d'une culture européenne exaltant l'humanisme, inspire désormais une nouvelle Europe de l'esprit, érigée en identité contre toute contingence et sanctionnée par la devise « Unie dans la diversité » (2000).

Les Archives européennes conservées à Florence, ville symbole de la Renaissance européenne dont le choix ne fut pas laissé au hasard, participent assurément à la reconstitution des étapes historiques de l'aventure communautaire pour mieux saisir ses ressorts, ses difficultés et ses progrès ; pour aider, en somme, tout un chacun à juger à bon droit, entre idéal et concret, des directions empruntées par un phénomène en devenir, désormais ouvertement politique et civilisationnel. À la bonne heure, vive l'heuristique !

1. Politique étrangère et de sécurité commune

Une enquête littéraire

« Avez-vous le sentiment
d'être un écrivain.e européen.ne ?
Si non, pourquoi ? Si oui, comment ? »

Béatrice Libert :
« Wallonne et européenne »

Le fait d'avoir étudié le grec ancien et le latin dès l'âge de onze ans a fait de moi l'héritière d'une culture, prompte à s'intéresser à tout ce qui fit l'Europe. À ces premières découvertes, à ces émerveillements intellectuels, j'y reviens toujours, j'en suis née. Tout est là, tapi dans la mémoire, pour ne pas dire le cœur, avec une vraie faim de savoir et d'être, se réveillant à la moindre occasion : visite d'un musée, lecture d'un tableau, d'un récit, d'un mythe, représentation théâtrale, opéra, que sais-je ? Car être n'est pas un verbe d'état, mais *le* verbe d'action par excellence.

Et donc, effectivement, je suis une écrivaine wallonne et européenne, car l'histoire de la pensée, des arts et de la littérature de notre continent m'a nourrie dès l'enfance, constituant un repère essentiel, une référence, voire même le grenier de mon imaginaire, et dont la Wallonie est le berceau.

Si, et ce n'est pas un vain détail pittoresque, nos paysages me sont essentiels au point d'avoir façonné mon imagination et ma sensibilité, au point d'être à la source de toute écriture, ce sont les lectures qui formeront ma quête de beautés, de libertés.

Je suis la petite fille des contes d'Andersen et des Fables de La Fontaine, l'adolescente éprise de poésie et de théâtre, lisant Tchekhov, Pirandello, Montherlant, Molière, Éluard, Lorca, la femme dévorant Camus, Sartre, Beauvoir, Calvino, Simenon, Nazim Hik-

met, Wordsworth, Woolf, Ernaux, Joubert et tant d'autres venus des quatre horizons. Innombrables sont les auteurs, hommes et femmes, de naguère et de jadis, d'ici et de plus loin, jusqu'en la froide Russie, qui ont été, en moi, en nous, des semeurs d'idéal, de lumières, et que j'ai lus comme des témoins de notre humanité.

Même si ma sensibilité adhère davantage à l'esprit des pays du Sud – La revue de L'Arbre à paroles titra naguère l'un de ses numéros «Au nord du sud», et pas l'inverse! –, il n'empêche que rien de ce qui est européen ne m'est étranger. Quel paysage magnifique à la fenêtre de notre continent où monts et vallées, volcans et océans, fleuves et ruisselets, captent les ondes venues de la plus lointaine histoire humaine!

Et savoir que la première empreinte artistique qui nous tend la main sur la paroi d'une caverne nous soit si proche géographiquement, cela en dit long sur l'énergie créatrice de l'Europe. Nous y répondons parfois avec des hoquets, des bégaiements, des cris, des murmures... En sommes-nous suffisamment fiers? En sommes-nous les garants?

J'ai pu voyager dans divers pays européens. Chaque fois, ce sentiment d'être aussi un peu «chez moi», comme visitant une chambre de la vaste maison que je n'avais pas encore ouverte.

Il y a, j'en suis sûre, une poésie et un état d'âme européens à préserver, à partager, à nourrir de ce qui réunit, fraternise et fonde notre bien commun : une identité plurielle européenne.

Paul Emond : «Écrivain européen?»

Écrivain européen? Trois fois oui, dix fois, cent fois! À l'instant même où je la découvre, votre question fait surgir un souvenir. Octobre 2015, je sors avec Jacques De Decker du théâtre hongrois de Cluj, la grande ville de Transylvanie. Nous venons de voir *Jules César* de Shakespeare, monté par Silviu Purcarete, un des metteurs en scène les plus en vue de notre époque. Nous discutons avec vivacité, Jacques n'a pas aimé le spectacle, je suis enthousiaste. Nous ne par-

lons le hongrois ni l'un ni l'autre, mais connaissons parfaitement la pièce, lui pour l'avoir adaptée à la demande de Daniel Scahaise qui dirigeait alors le Théâtre de la place des Martyrs, moi pour l'avoir analysée, des années plus tôt, avec mes étudiants de théâtre de l'IAD. Deux auteurs belges de théâtre, discutant longuement, tout au long des rues qui mènent à leur hôtel, de la façon dont un metteur en scène roumain a monté le grand auteur anglais avec des acteurs hongrois...

D'emblée, le théâtre s'enracine dans l'Europe entière. Comment écrire une pièce sans que se penchent sur votre travail en cours les ombres immenses de Sophocle et de Shakespeare, les grands ancêtres, ou celles d'Ibsen le norvégien, de Strindberg le suédois, de Tchekhov, le russe, les trois pères de l'écriture théâtrale du XX^e siècle, ou celle encore de Pirandello qui arrive un peu plus tard? Comment ne pas sentir totalement poreuses les frontières du théâtre français récent, puisque ceux qui l'ont révolutionné au lendemain de la seconde guerre mondiale étaient des « métèques » – ainsi les a-t-on appelés –, qu'il s'agisse de l'irlandais Beckett, du roumain Ionesco ou du russe Adamov? Que de pays européens évoqués en quelques lignes!

Et pour parler de mes débuts romanesques, jamais je n'aurais écrit *La Danse du fumiste*, si, en ce temps-là, je n'avais vécu à Prague et venais de dévorer quelques grands titres de la littérature tchèque, chacun déterminant par son thème majeur ou par sa forme la rédaction de ce premier livre, qu'il s'agisse de *La vie et l'œuvre du compositeur Foltýn* de Karel Čapek, de *La Fin des temps anciens* de Vladislav Vančura ou de *Cours de danse pour adultes et élèves avancés* de Bohumil Hrabal?

Pour traverser ces temps si perturbés où la perversité d'un réductionnisme idéologique hypocritement vertueux cherche à faire disparaître les notions de complexité, d'ambiguïté ou d'incertitude, ces temps où les œuvres d'art ne sont plus considérées qu'en fonction de leur valeur marchande, n'avons-nous pas besoin, plus que jamais, de cette culture européenne si riche et si diversifiée, nous qui avons la chance d'en être les héritiers?

Laurent Demoulin : Européen ondoyant, inclusif, ouvert et pluriel

*Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers,
et ondoyant, que l'homme.
Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme.*

Michel de Montaigne

S'agit-il de savoir si je suis un écrivain qui rayonne en Europe ? La réponse est alors « Non, hélas ! » Je crains, sauf, peut-être, mais très modestement, en ce qui concerne un de mes livres paru il y a bientôt dix ans, de n'être qu'un écrivain belge francophone, voire qu'un *à mon nos autes* écrivain liégeois...

Mais je fais la bête : je me doute que tel n'est pas le sens de la question posée. Je garde quand même ce préambule naïf à l'orée de mon texte car il conditionne sans doute la suite de ma réponse. Il m'est impossible en effet de me sentir « écrivain européen » : cela me semblerait horriblement prétentieux. Je me permets donc de reformuler ta question, en me l'adressant à moi-même : « Est-ce que, moi qui suis un peu écrivain sur les bords, et belge francophone par ailleurs, je me sens européen ? » Ma réponse peut alors être « oui », mais seulement au prix de quelques considérations préalables, qui, je l'espère, ne seront pas trop ennuyeuses.

Car il s'agit, somme toute, de la question de l'identité, qui est très épineuse en soi depuis toujours, et qui l'est encore davantage ces derniers temps. Il me semble que l'identité, pour tout un chacun et toute une chacune, est une arme à double tranchant. Il s'agit de nos racines, qui nous nourrissent et nous donnent la vie, mais aussi qui nous assignent à un lieu, une place immobile, un pré carré : le sol dans lequel elles s'enfoncent. Notre identité peut nous ouvrir à

l'Autre comme nous emprisonner dans le Même. S'il s'agit d'aimer les Français-ses, les Italien-nes, les Espagnol-es, les Polonais-es, les Allemand-es, les Néerlandais-es, les Hongrois-es, les Letton-nes, les Finlandais-es, les Grec-ques, *etc.*, et, au-delà de l'Union, les Ukrainien-nes, les Suisse-ses, les Anglais-ses, *etc.*, oui, je me sens européen. S'il s'agit de me définir par opposition aux habitant-es des autres continents et de haïr ou de mépriser les Américain-es du Nord et du Sud, les Africain-es, les Asiatiques et les Océanien-nes, alors je refuse l'étiquette européenne.

Il faut donc concevoir une identité positive, c'est-à-dire ouverte, ondoyante, inclusive et plurielle – une identité non identique (à elle-même), une *pluridentité*. Aucune des assignations qui nous concerne ne doit nous définir en entier. Et cela en vertu de trois dimensions : verticale, horizontale et en profondeur.

Verticalement : je ne suis pas seulement liégeois, pas seulement wallon, pas seulement belge, pas seulement francophone, pas seulement européen, pas seulement occidental, pas seulement blanc, pas seulement nation-unisien, pas seulement humain, pas seulement mammifère, pas seulement animal : tout cela, mais jamais seulement cela – seulement mortel, cela oui, hélas !

Horizontalement : un individu ne se définit pas uniquement par le continent, le pays, la région, la ville, le quartier, la rue où il est né et où il vit, car son identité est régie également par d'autres critères relevant de champs plus ou moins larges : l'appartenance sexuelle, le genre, la complexion physique, le poids, la taille, la plus ou moins grande beauté, la religion (ou son absence), l'ethnie, le milieu social, la classe sociale, le statut social, le compte en banque, l'état civil, le casier judiciaire (vierge ou plus ou moins bien rempli), la profession, le travail, le titre, le salaire, la génération, l'âge, les écoles fréquentées, le parcours scolaire, les langues parlées et écrites, les amitiés, les sympathies, les inimitiés, les orientations amoureuses et sexuelles, les convictions politiques et morales, les goûts et les choix alimentaires, les loisirs, les sports pratiqués peu ou prou, les moyens de déplacement privilégiés, les préférences littéraires, musicales et artistiques, l'état de santé, les handicaps éventuels, les addictions graves ou bénignes, le nomadisme ou la sédentarité, la manière de se vêtir, de se coiffer, de se maquiller, de se raser, de se parfumer, le

caractère, le tempérament, la famille, la place dans celle-ci (on peut vous connaître en tant que petite-fille de, fils de, mère de, neveu de, tante de, frère de, cousine de, mari de...), *etc.* Je le répète: aucune de ces caractéristiques prises isolément ne permet de réaliser le portrait exact de qui que ce soit. Aucune, du moins est-ce à espérer, ne devrait être exclusive: le fait d'être père ne m'empêche évidemment pas d'être l'ami d'un homme ou d'une femme sans enfant; le fait d'être athée ne m'interdit pas d'apprécier la compagnie de croyants et de croyantes se réclamant des religions musulmane, juive, chrétienne ou bouddhiste, *etc.*; le fait d'être de gauche ne me fait fuir ni les socialistes (je blague), ni les centristes ni les libéraux ni les conservateurs – et si, avec les fascistes, les intégristes, les sexistes et les racistes, le dialogue est compromis, c'est justement parce que ceux-ci et celles-ci se définissent de façon unilatérale et, ce qui est plus grave, parce qu'ils enferment l'autre dans une identité unique, fermée, fatale, ontologiquement meurtrière: à leurs yeux, le Juif est seulement juif, le Musulman seulement musulman, le Noir seulement noir et la Femme seulement femme.

En profondeur: il existe mille façons d'être européen-ne. Qui donc incarnerait l'Européen essentiel, absolu, irréfragable, typique, immuable devant l'éternel? Devrait-il être un homme ou une femme? Italien-ne ou suédois-e? Breton-ne ou bulgare? Blond-e ou brun-e? Être né-e en Europe ou avoir traversé le monde pour avoir la chance de s'y installer? Avoir vécu au XVI^e siècle ou vivre aujourd'hui? On peut se sentir européen par amour de la musique de Mozart comme par goût des chants à boire bavarois, en référence aux Lumières et non au christianisme (ou l'inverse), parce qu'on se plaît dans sa hiérarchie sociale ou parce qu'on peut y chanter la Liberté et l'Égalité... Aucun mixte de qualités et de défauts, de goûts et de convictions, nécessaire, suffisant, excluant et unique n'est commun à toutes les personnes vivant en Europe et à elles seules. L'Européen n'existe pas: existent *des* Européennes et *des* Européens.

Je suis désolé de ce détour, qui m'a paru nécessaire. À présent, je peux répondre. Parmi mes multiples identités, je reconnais, comme un des rayons d'une roue de vélo qui en compte des centaines, celle qui me vient de l'Europe.

Comment?

D'abord, par la culture : les influences communes en architecture, en art, en musique, en cinéma, en bande dessinée et en littérature. Je suis nourri par un nombre incalculable d'artistes, de musicien·nes et d'écrivain·es qui viennent des différents coins de l'Europe. Des créateurs et créatrices d'autres continents m'ont enchanté et enrichi également, bien entendu. Mais moins massivement - même en ce qui concerne les États-Unis.

Ensuite, pour le meilleur comme pour le pire, par l'Histoire, qui a fait que la Belgique, dans le désordre, a appartenu au Saint-Empire germanique, à la France, à l'Espagne, à l'Autriche, à la Bourgogne, à la Lotharingie, à la Gaule, à l'Empire romain, aux Pays-Bas, *etc.* En outre, depuis la préhistoire, le commerce et la guerre nous font sans cesse nous croiser, ou, par de cruelles croisades, nous réunissent, nous les Européens et les Européens.

Troisièmement, par le voyage. Si j'ai eu la chance de mettre de temps en temps un pied dans d'autres continents, j'ai surtout parcouru l'Europe, évidemment. Et j'ai aimé chacun des pays où j'ai pu séjourner. Parfois, cette Europe est très proche : il m'arrive de me rendre aux Pays-Bas à bicyclette (au moyen d'un vélo musculaire), ce qui n'a rien d'un exploit sportif quand on habite Liège. À peine la frontière franchie, je jouis d'un doux dépaysement : je suis chez nos ami·es néerlandais·es, d'abord, bien sûr, qui sont un peu différent·es de nous, mais qui sont surtout si proches : car nous sommes, eux, elles et nous, des Européennes et des Européens.

Quatrièmement, en vertu de sa pluralité même, de son multilinguisme, de sa pluriethnicité, de son ouverture, des multiples couleurs de sa population. Il ne s'agit pas d'une situation nouvelle, comme le prétendent les nationalistes obtus. Si elle a connu et risque de connaître à nouveau de sombres périodes de fermeture sur elle-même, l'Europe, dès la préhistoire, s'est construite non seulement grâce à un brassage infini des peuples, mais en se nourrissant d'inventions venues d'ailleurs, comme l'écriture, l'algèbre, le papier ou l'imprimerie. De ce point de vue, se sentir européen signifie d'emblée ne pas se sentir *seulement* européen !

Cinquièmement en raison de ses valeurs... Bien sûr, en raison de ses valeurs ! Comment pourrait-il en être autrement ? Mais, à nouveau, il me faut prendre ici quelques précautions oratoires... Car on voit

trop bien que la référence aux valeurs européennes sert le plus souvent à exclure l'Autre, parfois de façon automatique, par exemple en ayant recours au passé chrétien de l'Europe, parfois au prix d'un détournement pervers (la liberté d'expression et l'égalité entre hommes et femmes servent volontiers d'alibi aux racistes pour faire taire une minorité et pour creuser l'inégalité entre celle-ci et la majorité). Et puis quelles valeurs ? Les valeurs européennes soit sont communes à l'humanité entière, soit divisent les Européen·nes entre elles et eux, pas seulement en fonction des pays ou des partis politiques, mais au sein des familles les plus unies, du moins quant à savoir quelles priorités il faut fixer entre elles. Alors, oui, je me sens européen en fonction de certaines valeurs que défendent ou ont défendues certain·es Européen·nes (mais qu'ils et elles ne sont pas nécessairement les seul·es à défendre) : la liberté et l'égalité (étant entendu que la seconde est la condition *sine qua non* de la première), la tolérance, la paix, le respect des minorités (ethniques, religieuses, sexuelles, genrées, politiques...), la démocratie, la justice sociale, l'esprit critique, le souci de la nature. Autant d'idéaux menacés qui demeurent des horizons à atteindre. Ou pour le dire autrement : je me sens européen en raison de la variabilité même des valeurs européennes et de leur confrontation démocratique.

Enfin, l'air de rien, grâce à ses institutions. L'Union européenne présente bien des défauts et l'évolution politique de nombre de ses pays membres me désole amèrement. Mais, en soi, j'y vois une grande et belle construction, dont nous profitons, sans plus nous en rendre compte, chaque fois que nous traversons en son sein ces lignes artificielles, absurdes et nocives, qu'on appelle des frontières. Et parmi les institutions humaines, le Parlement européen est à mes yeux un magnifique exemple d'espace démocratique.

Pour toutes ces raisons, oui, je me sens, moi le petit écrivain belge francophone, entre autres, un cœur et un cerveau européens.

Pascal Leclercq : Une expérience italienne

C'était un après-midi de mai, il faisait déjà très chaud et, dans la chambre que je louais au signore Bianchin, je m'étais assoupi sur mon lit en sous-vêtements ; il faut croire que j'étais fatigué de potasser les manuels d'histoire de la philosophie de Nicolò Abbagnano, aussi énormes que rébarbatifs, qui constituaient l'essentiel de la matière des examens que je devais présenter à l'*Università degli Studi di Torino* avant de rentrer en Belgique, après une année passée dans la grande ville du Nord de la péninsule italienne. Soudain, dans la pénombre de la pièce, j'avais cru apercevoir une silhouette ; je m'étais réveillé d'un coup, quelqu'un s'affairait autour de mon bureau et semblait chercher quelque chose dans le pantalon que j'avais plié en deux sur le dossier de la chaise – j'avais d'abord cru qu'il s'agissait d'un de mes colocataires, je m'étais redressé sur mon matelas et j'avais crié très spontanément : « Antonio ? Che fai ? » Et comme la silhouette, tout à coup, s'était précipitée vers la fenêtre, l'avait franchie pour enjamber dans la foulée la balustrade du balcon, j'avais à nouveau crié : « Ma Antonio, sei tu ? Chi sei ? », puis je m'étais levé et précipité à la poursuite de l'intrus pour me rendre compte qu'il dévalait déjà les étages inférieurs, rejoignant la cour intérieure du pâté de maison où il s'était subitement évaporé. J'avais voulu crier au voleur, mais *al ladro* ne faisait pas encore partie de mon vocabulaire, ou alors je n'arrivais pas à retomber sur l'expression, alors j'avais hurlé depuis le minuscule balcon, en slip et en t-shirt : « Rubatori ! », parce que j'étais déjà habitué, dans ma condition d'exilé linguistique en terre italophone, à composer de nouveaux vocables avec les mots que je maîtrisais. Des voisins étaient tout de suite apparus aux balcons supérieurs, m'enjoignant d'appeler la police, ce que je ne fis pas – j'avais omis de déclarer ma présence à la *questura* et je n'avais aucune envie d'avoir à faire avec un représentant de l'ordre, quel qu'il soit.

À la fin de l'année académique précédente, en proie à une sorte de mal du pays inversé, j'avais pris mon courage à deux mains et m'étais rendu à l'apparitorat pour m'inscrire au programme d'échange inter-universitaire Erasmus ; on m'avait proposé plusieurs destinations,

parmi lesquelles l'Espagne et l'Angleterre, et je n'avais pas mis longtemps à me décider pour l'Italie, le seul de ces trois pays dont je ne parlais pas du tout la langue ; je m'étais procuré un manuel pour l'apprendre en 90 leçons – je n'étais pas parvenu à atteindre la trentième – puis, le mois de septembre venu, j'étais parti avec armes et bagages en voiture avec mon paternel, et m'étais installé dans cet appartement de la via Pio Foà, à Turin, avec trois garçons provenant du Sud de l'Italie, étudiants au *Politecnico*, sensiblement plus âgés que moi. Angelo était de Salerne, région de Campanie, il était maigre, affublé de lunettes, fumait sans arrêt des *Diane blue* qu'il extirpait nerveusement d'un paquet mou à coup de chiquenaudes sur l'extrémité inférieure de celui-ci, puis il enfonçait la *cicca* dans le coin de la bouche et l'allumait en plissant les yeux ; il avait une théorie sur à peu près chaque chose, qui commençait invariablement par un *perché vedi*, était extrêmement patient avec mon italien balbutiant et semblait entièrement accaparé par l'idée de me faire comprendre que l'Italie était un pays oublié de Dieu, où tout marchait de travers. Antonio venait de Potence, en Basilicate, il était grand et gras, avait des attitudes intimidantes et passait son temps avachi devant la télévision, dans la petite cuisine, en sous-vêtements lorsque la chaleur lui devenait insupportable – il m'arrivait d'attendre qu'il se lève enfin du minuscule sofa pour me décider à prendre mon repas. Il y avait aussi Giovanni : Sicilien d'origine mais né et résidant à Cuneo, une petite ville près de la frontière française, il intégrait de temps à autre l'appartement, sans crier gare ; il me proposait alors de fumer un pétard en regardant avec lui des émissions dont le comique était bien souvent hors de ma portée, puis après deux ou trois jours d'un régime à base de marijuana et de *pastasciutta*, il regagnait le domicile parental. J'apprenais avec ces trois-là un italien singulier, dont je perfectionnais durant le jour l'étrangeté en compagnie de Michaël, un ami de Salzbourg – il disait *Salisburgo* et je goûtais à chacun de ses mots l'accent autrichien, particulièrement déroutant lorsqu'il me parlait de musique classique : je me souviendrai tout au long de ma vie de cette fois où il m'avait fallu, alors qu'il me demandait si j'aimais Piet Hofen, un temps fou pour comprendre qu'il évoquait le compositeur de la Symphonie pastorale.

J'avais aussi quelques amis français, des Savoyards ; leur cursus prévoyait un séjour d'étude à l'étranger et ils avaient choisi Turin

parce que c'était la ville italienne la plus proche d'Annecy, qu'ils rejoignaient la plupart du temps en fin de semaine; ils n'avaient pas grande envie d'être là mais faisaient contre mauvaise fortune bon coeur et tentaient de passer des moments agréables en attendant patiemment la fin de leur peine; ils m'invitaient de temps en temps à manger un boeuf bourguignon, se moquaient gentiment de mon accent liégeois, sans se rendre compte que, en bonne éponge que j'étais, celui-ci était en train de me quitter lentement mais sûrement – lorsque je leur renvoyais qu'ils avaient une fâcheuse tendance à chuintier les «s», ils faisaient mine de ne pas comprendre de quoi je parlais. Gianni, un véritable Turinois que j'avais rencontré en suivant un cours sur la notion d'homme providentiel chez les romantiques allemands, m'avait expliqué longuement que sa ville avait fait partie du règne de Savoie, dont était issue la dynastie des rois d'Italie – je lui dois également les premiers tressaillements de ma conscience politique: fils d'un ouvrier de la Fiat, Gianni était «plutôt» marxiste, autant dire que son coeur, viscéralement de gauche, ne l'empêchait pas d'être curieux envers des penseurs de tous bords, il s'intéressait notamment à Ernst Jünger et préparait un mémoire sur le très monarchiste Rivarol. Un des tout premiers livres que je lus en italien fut une biographie de Gramsci, qu'il m'avait quasiment fourrée entre les mains, il corrigeait patiemment mes erreurs de langage, à condition que je l'aide de temps à autre à entretenir son français.

À l'Université, j'assistais à toutes sortes de cours auxquels, je dois bien l'admettre, je ne comprenais pas grand-chose; ce que j'ai retenu des leçons de Gianni Vattimo, que je suivais en élève libre, c'est avant tout sa voix à la fois rauque, haut perchée et suave, qui n'était pas sans faire penser à celle de Nanni Moretti; des cours de Maurizio Ferraris, son air de loup aux aguets plus que sa théorie sur l'imagination; même les séquences de questions des étudiants en *filosofia teoretica*, auxquelles ces professeurs répondaient de bonne grâce, me laissaient interdit. Et cette étrangeté aux concepts n'était pas que le fait de la langue italienne: j'assistai un jour à une conférence en langue originale de Jacques Derrida sur les lois de l'hospitalité de Klossowski dont je sortis plus ignorant qu'auparavant, sans que je susse jamais si c'était là un effet de mon incapacité à entendre la pensée du maître ou simplement le but recherché par le

conférencier. Néanmoins, je fréquentais assidûment *Palazzo nuovo* et ses alentours, j'arpentais la *Via Po* et les nombreux étals de bouquinistes arborant des livres publiés par des éditeurs dont les diverses couvertures et caractéristiques graphiques me devenaient peu à peu familières, je sortais le soir, quand je n'étudiais pas, dans des *birrerie* aux allures bavaroises ou pragoises, dans des cercles culturels avec les quelques amis italiens que j'avais, j'allais parfois dîner le dimanche *a casa di Gianni*, où Alberto, son père, m'expliquait avec force détails techniques la différence entre la pêche à la *trotta* et celle au *temolo*, sans que ne m'atteigne l'idée qu'il s'agissait de l'ombre et de la truite, ce qui au final n'aurait rien changé puisque jamais encore je n'avais pêché en rivière.

Mes rapports avec Antonio n'étaient pas simples, l'incompréhension entre nous était permanente, je l'attribuais à son fort accent de *Potenza*, à sa manière de parler, parfois très bas, parfois haussant le ton, mais aussi à son mode de vie qui m'était totalement étranger ; nous nous disputions sans arrêt pour des broutilles, mais je pense aujourd'hui qu'il comprenait encore moins mes attitudes que moi les siennes. Néanmoins, ce n'était pas un mauvais compagnon, l'idée lui était venue un jour d'organiser une grande fête, il avait transformé des pastèques, en en extrayant la chair rose au couteau et à la cuillère, en récipients bizarres au dos hérissés de pailles, remplis à ras bord de punch, l'appartement s'était rempli, à ma grande surprise, de nombreux *ragazzi* et *ragazze* de ses amis, on avait bu et dansé jusqu'à une heure avancée de la nuit et le lendemain matin, on s'y était tous mis pour ranger. Un jour où il avait envie de déplacer sa grande carcasse hors de l'appartement, il m'avait emmené faire un tour dans sa vieille fiat panda déglinguée, nous avions alors, avec un ami à lui, entamé une sorte de *road trip* qu'il avait appelé *putan tour* ou *giro delle putane* ; il s'agissait de rouler le long du grand boulevard menant aux confins de la ville, du côté du Musée de l'Automobile, pour ralentir lorsqu'on arrivait à la hauteur des prostituées postées le long de la chaussée. A un moment, Antonio avait arrêté la *macchina* à côté d'un groupe de filles, avait abaissé sa vitre et s'était mis à leur parler dans le dialecte de sa région ; je m'étais demandé ce qu'il pouvait bien leur raconter, il ne semblait pas négocier quoi que ce soit, mais plutôt entretenir une conversation courtoise, presque respectueuse,

dans laquelle s'échangeaient quelquefois des rires. Il m'avait lancé, lorsque nous étions repartis : *queste son' Albanese*, avant de m'expliquer que sa région, la Basilicate, avait été plusieurs fois envahie par des Albanais et que le parler de son village était une variante de la langue en usage à Tirana.

Au cours d'un long week-end de la fin de l'hiver, Michaël m'avait proposé de me joindre à lui et à Peter, un de ses amis autrichiens qui avait passé l'année précédente en Erasmus à Turin, pour rejoindre par l'autoroute la petite ville de Savone. Je m'étais retrouvé sur la banquette arrière de la voiture de Peter, aux côtés d'un berger allemand gentiment paresseux affalé sur une couverture à carreaux, à regarder le soleil se coucher sur l'horizon dans des tons de rose bonbon pré-apocalyptiques, alors que nous passions la frontière entre le Piémont et la Ligurie – il n'était pas encore dix-sept heures ; le soir tombé, nous étions arrivés dans la ville à peu près déserte, nous avions arpenté les rues du centre historique, sous les portiques, nous nous étions baladés sur la jetée, le long d'une mer noire et inscrutable, avons pris *una cioccolata calda* et mangé *un panino* dans un bar avant de reprendre la route pour Turin ; et tout le long du voyage j'avais été bercé par la musique douce et lointaine du dialogue en allemand entre les deux amis à l'avant de la voiture, si bien que je m'étais endormi, ivre d'une plénitude jusque là inconnue, contre le corps chaud du chien. Je garde de cette escapade à Savone le contraste étourdissant entre une ville balnéaire plongée dans le froid glacial et sombre d'un soir d'hiver et la chaleur rassurante de l'habitable, alimentée par l'amitié naissante, certes de circonstance, mais d'autant plus forte qu'elle me paraissait inaltérable et dépassait les barrières de la langue.

Ces microscopiques épisodes survenus dans l'année de mes vingt-et-un ans ont profondément marqué mon rapport à la langue, puisqu'à l'époque je me piquais déjà d'être poète ; or, celui-ci avait radicalement changé : l'apprentissage de l'italien avait bouleversé la confiance absolue que jusque là je vouais à la langue française ; les similitudes entre les deux langages, combinées à leurs profondes différences, m'avaient ouvert un champ expérimental que je n'ai depuis cessé d'arpenter. En italien, rénover une maison ou un appartement se dit *ristrutturare*, et je pense que, depuis cette époque, je vois les

langues – les différentes langues établies comme mon propre langage poétique – comme des maisons de famille en perpétuelle restructuration. *A posteriori*, je pense être passé en ce temps-là de la recherche d'une langue universelle à celle d'un langage au plus proche du particulier, s'enrichissant au gré des territoires et du passage du temps ; peut-être le rapport à l'universalité ne concerne-t-il en réalité que l'expérience de ce particularisme, que tout humain, et singulièrement tout Européen, eu égard au morcellement linguistique du continent, peut un jour éprouver.

L'Italie pour le *giovane studente belga* que j'étais dans les années nonante avait quelque chose du Tout Autre – un concept que j'avais piqué à Lévinas, un des seuls que j'avais compris quasi intuitivement et qui m'avait beaucoup plu, lors d'un cours d'herméneutique que la professeure m'avait permis d'étudier en français ; il y avait entre la vie que j'avais vécu jusque là dans ma province liégeoise et celle à laquelle j'étais confronté à Turin un gouffre culturel, linguistique évidemment, mais pas seulement puisque je fréquentais des gens qui étaient nés et avaient grandi à deux mille kilomètres de chez moi, au dedans de traditions et suivant des moeurs totalement différentes des miennes. Une sorte de révolution copernicienne s'était mis en branle en mon for intérieur, le centre de ce qui avait été jusque là ma vie se déplaçait à une vitesse folle vers cette région qui ne cessait de me surprendre et de me subjuguier, dont la compréhension ne se donnait pour ainsi dire jamais immédiatement. Et pourtant, la plupart des situations dans lesquelles je me trouvais à Turin me laissaient un goût de déjà-vu, les différences entre ma ville natale et celle où j'étais, dont je me rengorgeais si souvent dans les lettres que j'écrivais aux amis, m'apparaissaient soudainement dérisoires au moment où je tentais de les expliquer : ce n'était pas tant à un déplacement du centre qu'à un élargissement de celui-ci que je me trouvais confronté.

Tant et si bien que, lorsqu'il m'avait fallu rentrer en Belgique, il m'avait semblé extrêmement difficile, sinon vain et illusoire, de me réadapter aux seules contingences de ma vie étudiante liégeoise ; au bout de ce séjour universitaire dans un pays qui n'avait pas fini de me fasciner, j'avais intégré ce qu'allait représenter l'Europe pour moi durant les décennies suivantes : le lieu de rencontre entre le tout-à-fait familier et le parfait inconnu, un endroit où l'on ne se sent jamais tout

à fait étranger, sans pour cela se sentir intégré. Au cours de mon année à Turin, j'étais allé retrouver un ami d'enfance qui vivait lui aussi un Erasmus, mais à Sienne; dans le train du retour, je méditais sur les différences entre les deux villes: d'un côté, les petites rues médiévales entourant la place rouge brique du *Palio*, la rivalité mise en scène entre les différents quartiers, le charme bucolique des hauteurs de la cité et de l'autre, les grandes artères rectilignes bordées d'immeubles de six ou sept étages, la grande histoire des luttes sociales et les Alpes omniprésentes à l'horizon du Corso Francia, par lesquelles j'étais arrivé. Frédéric, qui vivait avec deux ou trois Toscans dans un appartement récent au sein d'une maison *bifamiliare*, dans un quartier vert à peine éloigné du centre, m'avait avoué, alors que nous mangions une *bistecca alla fiorentina* dans un restaurant – une pièce de viande énorme, je n'étais pas parvenu à la terminer, car je mangeais la plupart du temps pour quelques milliers de lires le menu fixe du restaurant universitaire – qu'il ne s'était jamais senti aussi Belge que depuis son arrivée en Italie; pour moi, c'était un peu différent, je ne me posais pas vraiment la question de savoir si j'étais Belge ou pas, et si jamais quelqu'un d'autre me l'avait posée, j'y aurais probablement répondu par la négative: la distance avec mon pays natal n'impliquait pas chez moi un réveil du sentiment d'appartenance. D'abord parce que je ne pensais pas encore qu'un ce dernier puisse se construire sur un imaginaire commun autant que sur un territoire, mais surtout, parce que je n'envisageais pas qu'être mis en contact avec une réalité plus vaste que la mienne puisse m'amener à rétrécir le socle d'une improbable identité plutôt que de l'augmenter – et sur ce point je n'ai pas beaucoup changé, car je ne l'envisage toujours pas.

Éric Clémens

Y a-t-il un cap européen?

Avec et après Derrida

*Toute la pensée de Jacques Derrida est orientée par la déconstruction d'une domination, d'origine ou d'essence métaphysique: en gros, le système figé de la philosophie occidentale auquel il donne une série de noms congruents... Tels sont entre autres: le logocentrisme, privilège du langage censé détenir la voix de la vérité au détriment de l'écriture comme traces de toute formation historique; ou le phallogentrisme, privilège du masculin censé détenir la puissance au détriment de la féminité; ou encore l'eurocentrisme, privilège de l'Europe censée détenir le sens d'une civilisation universelle... Mais, comme toujours, cette déconstruction est loin de signifier une destruction pure et simple, du reste illusoire. Elle implique une pensée de ce qui peut se restructurer ou mieux se résédimer, une recherche de ce qui peut redonner un sens à ce qui est en jeu, par-delà la déstructuration ou les désajustements (où il faut entendre le « juste »). S'agissant de l'Europe, cet enjeu peut être abordé à partir de la réflexion de Derrida sur la racine « cap », objet d'un livre, *L'autre cap*¹: l'Europe peut-elle donner un cap sans se croire capitaine, capitaliste ou capitale? Et un autre cap, peut-il se suffire d'être un cap de l'autre?*

1. *L'autre cap*, suivi de *La démocratie ajournée*, éditions de Minuit, Paris, 1991. Cité AC, suivi de la pagination.

Son inquiétude, Derrida la formule et la reformule au travers de questions en série : « Et si cela était, l'Europe, l'ouverture à une histoire pour laquelle le changement de cap, le rapport à l'autre cap ou à l'autre du cap est ressenti comme toujours possible ? Ouverture et non-exclusion dont l'Europe aurait en quelque sorte la responsabilité même ? dont l'Europe *serait*, de façon constitutive, cette responsabilité même ? Comme si le concept même de responsabilité répondait, jusque dans son émancipation, d'un acte de naissance européen ? » (AC, 22). Et par la suite, il ne cesse de faire jouer cette idée de la réponse et de la responsabilité européennes avec « une démocratie qui doit avoir la structure de la promesse » (AC, 76) – quelle promesse, sinon celle de tenir la double exigence qu'implique la démocratie : de l'ouverture même à ce qui l'excède et pour commencer excède sa raison équivoque (émancpatrice et dominatrice)...

L'Europe en question

Ces questions ou cette double exigence, entre maîtrise close et ouverture à l'excédent, sont hasardeuses, dangereuses même, porteuses de tous les dangers des suites historiques de ladite Europe. Car elle fut tout autant gréco-latine, mythique et rationaliste, hébraïco-chrétiano-islamique, artistique et scientifique, impériale, colonisatrice et commerciale, technique et industrielle, démocratique et totalitaire..., pour ne signaler que quelques traits d'un ensemble plus ou moins structuré de cultures apparues et développées dans des pays et des régions très diverses, aussi guerrières que civilisatrices... Et déjà faut-il se méfier de la balance apparente de ces désignations qui se contenteraient d'une sieste réparatrice par le renvoi entre un pour et un contre, un positif et un négatif, pour ne pas réinvoquer le bien et le mal ! Un bilan dit équilibré des apports historiques de ladite Europe ne serait qu'une esquivé de la tâche actuelle que pourraient se fixer les pays constituant l'Union Européenne, plus ou moins élargie. Qui, en effet, pourrait assurer la pesée impossible des méfaits et des bienfaits dans l'histoire des États européens, une histoire inextricablement religieuse et scientifique, humaniste et guerrière, colonisatrice et libératrice, etc. etc. ?

La tentation est grande de contourner les antinomies, a fortiori de les trancher verbalement, et même de se contenter de les déclai-

rer aporétiques. Aucun « esprit » européen, qu'il soit chrétien ou des Lumières, pour reprendre le plus facilement invoqué, ne peut servir à trancher dans un héritage enchevêtré. Et pour affronter d'emblée ce qui s'y joue de plus difficile, le cap de la paix face à la guerre est-il tenable (d'autant qu'il s'abritait sous la protection militaire des USA)? Pareille question ne doit pas choquer: aucune civilisation humaine n'a échappé à la guerre² et l'absence de guerre interne (mais pas externe, pas (néo-)coloniale), depuis 1945, sur la majeure partie du territoire européen, est toute relative. Le dilemme entre pacifisme et bellicisme ne peut dès lors apparaître autrement que piégé et le choix qui s'en suivrait, bien sûr pour la paix, que comme un vœu hypocrite.

De toutes façons, l'idée d'un cap n'échappe pas à la crise, à la division et la séparation dont l'Europe a fait l'expérience historique jusqu'aux deux guerres mondiales, en attente de quelle décision (division, séparation et décision sont trois traductions possibles du mot grec ancien *krisis*)? Dès lors, soutenir la *tension* entre paix et guerre qui menace inéluctablement un monde à peu près global, n'est-ce pas la tâche et le cap à tenir de l'UE? Mais en quoi et comment?

L'égaliberté de paroles

L'assaut actuel des néo-empires (russes, chinois et américains) contre l'Europe (mais tout autant au détriment des autres régions et pays du monde) montre a contrario la voie à suivre. Ce que ces régimes impériaux rejettent, c'est *l'égaliberté des citoyen.ne.s en démocratie*, une égalité et une liberté dont la tension s'enracine dans ce que ces « em-pireurs », si l'on peut dire, répriment au nom du rapport des forces violent extérieur et du populisme autoritaire intérieur: l'accès aux paroles, le conflit non-violent, les institutions garantes des droits, la vie civile autonome... Or, ce qui apparaît plus grave encore, cette égaliberté est du même coup menacée en Europe elle-même.

Faut-il rappeler l'impasse de la représentation démocratique (principalement indirecte, partitocratique, soumise aux groupes de pression financiers, communautaristes, maffieux même...) et l'im-

2. Je me permets de renvoyer à *Penser la guerre?* (CEP éditions), un livre où je tente d'approcher de ce « fait » historique du développement conjoint des civilisations et des guerres.

passé de la culture de masse (presqu'exclusivement spectaculaire et consummatrice, soumise aux manipulations informatiques, manipulée par une idéologie illibérale et populiste, si ce n'est raciste, antisémite et fascisante) ? S'y propage un individualisme privé de sens du commun et de discussion raisonnable, à commencer par le déni des enjeux vitaux du climat, à ne pas finir par les bouillies complottistes, favorisées par les « réseaux (anti)sociaux » ... L'amputation des budgets culturels pour les créations, la recherche et la justice, au nom du (succès) public, se confond désormais avec les amputations démocratiques des pouvoirs séparés, au nom du peuple (réduit au vote tous les cinq ans).

La décision européenne, la riposte de la crise dans la crise, ne peut être axée que sur l'existence de chacun.e d'entre nous : la formation de nos corps de langage. Une formation aussi singulière que commune qui favorise le développement de toute humanisation : à l'égalité de paroles. Cette formation passe aussi bien

- par l'éducation permanente (le devoir parental d'apprentissage au monde par l'ouverture aux langues étrangères et aux langages artistiques, sportifs, scientifiques... ; non seulement le droit à la gratuité scolaire pour les enfants et les adolescents, mais le droit à la reprise des études quel que soit l'âge...);
- par l'accès répandu aux multiples formes d'activités, y compris d'actions publiques, d'entreprises, de techniques, de savoirs, de sports et d'arts (grâce à la conjonction du soutien public et des apports privés, dans le respect des libertés de recherches, d'initiatives, de créations et d'inventions indépendantes, de loisirs même...);
- enfin et surtout par l'exercice de la libéralité³ de paroles dans des formes nouvelles de démocratie directe.

L'opinion publique

Retour à Derrida... Dans le second volet de son livre « La démocratie ajournée », sans que le terme de démocratie directe soit

3. L'expression d' "égalité" a été forgée par le philosophe Etienne Balibar, elle souligne la condition de plus d'égalité pour plus de liberté; mais elle peut être inversée dans certains cas, à commencer par l'exercice de la parole. Les deux, de toutes manières, sont solidaires.

prononcé, il pose une question qui peut, voire doit y renvoyer : celle de l'opinion publique, un « artefact moderne » (AC, 107), lié à l'Europe. Quelle est l'autorité de l'opinion, sans cesse sollicitée par les médias et les sondages ? Et il remarque : « l'opinion publique ne *s'exprime* pas, si on entend par là qu'elle existe dans quelque foi intérieure *avant* de se manifester au grand jour, comme telle, dans sa phénoménalité. Elle *est* phénoménale. Elle n'est pas plus *produite* ou *formée*, voir *influencée* ou *infléchie*, que simplement *réfléchie* ou *représentée* par la presse. » (AC, 112). Passive et active à la fois, elle n'est jamais décisive, jamais à la hauteur de la réponse responsable...

Et cependant, lorsque Derrida plaide pour, dans les médias, un droit de réponse étendu et effectif, essentiel à la vie démocratique, ne désigne-t-il pas, dans l'ouverture d'une opinion s'éclairant dans l'exercice direct de la confrontation, l'exigence des réponses et des mises en œuvre de la *décision* dans la crise ? Or le cap décidé de l'Europe n'est-il pas, plus que jamais, dans la liberté et l'égalité de chaque citoyen.ne, favorisées par l'institution de *pratiques directes de démocratie*, y compris dans les nécessités imposées par la lutte pour la paix ? Nous en sommes loin, quelles que soient les larmes de crocodile de nos déplorations sur le manque de démocratie.

Yves-Edouard Le Bos

L'Union européenne, un ordre juridique sans qualités?

L'Union européenne, un ordre juridique, et ses différentes institutions, parmi lesquelles le Parlement européen, le Conseil européen, le Conseil de l'Union européenne, la Commission européenne, la Cour de justice de l'Union européenne ou encore la Banque centrale européenne, ont-elles réussi à incarner l'esprit européen? L'Europe réalisée a-t-elle quelque chose à voir avec l'Europe idée?

En 1950, dans sa fameuse déclaration, Robert Schuman avait déjà lié l'Europe et son destin institutionnel: «L'Europe ne se fera pas d'un coup, ni dans une construction d'ensemble: elle se fera par des réalisations concrètes créant d'abord une solidarité de fait». À suivre Schuman, il n'y avait donc pas encore d'Europe réalisée à son époque, puisque tout était encore *à faire*. L'esprit européen et la culture européenne n'avaient rien réalisé, ils n'avaient même pas réussi à empêcher les destructions.

Rapidement, et sous les radars médiatiques de l'époque, la Cour de Justice des Communautés Européennes allait s'atteler à inscrire les réalisations juridiques européennes dans une construction d'ensemble. C'est la fameuse séquence ouverte par l'arrêt *Van Gend*

en *Loos*⁴ en 1963 qui assure l'effet direct du droit européen, suivi de l'arrêt *Costa contre Enel* en 1964 dont les motifs sont désormais célèbres : « À la différence des traités internationaux ordinaires, le traité de la C.E.E. a institué un ordre juridique propre intégré au système juridique des États (...) et qui s'impose à leur juridiction (...) En instituant une communauté de durée illimitée, dotée d'institutions propres, de la personnalité, de la capacité juridique, d'une capacité de représentation internationale et plus particulièrement de pouvoirs réels issus d'une limitation de compétence ou d'un transfert d'attributions des États à la Communauté, ceux-ci ont limité leurs droits souverains et créé ainsi un corps de droit applicable à leurs ressortissants et à eux-mêmes (...) »⁵. Ces arrêts inauguraient, avec d'autres qui le suivront jusqu'aux toutes récentes décisions à propos de la Hongrie et de la Pologne⁶, le triomphe de cet *ordre juridique propre intégré* qui empile depuis tant d'années traités, règlements, directives, décisions jurisprudentielles, dont la mécanique terriblement efficace ne se grippe que rarement et jamais pour très longtemps... Depuis soixante ans, cet *ordre juridique propre intégré* prospère. Mais sans identité. Sans qu'une forme politique ait pu lui être attribuée. *OPNI*, ordre politique non identifié comme le disait Jacques Delors. *OJNI*, ordre juridique non identifié, comme on le dit aussi parfois. L'Union européenne cultive avec une certaine fierté son insaisissabilité.

Dans un cours donné au Collège de France, sous le beau titre « Le continent sans qualités : des marque-pages dans le livre de l'Europe », le philosophe allemand Peter Sloterdijk observait ainsi : « On cherche encore les noms et les concepts, permettant de désigner cette non-chose, dont il n'existe pas de modèle dans l'histoire des grands

4. CJCE, 5 févr. 1963, *NV Algemene Transport – en Expeditie Onderneming Van Gend en Loos c/ Administration fiscale néerlandaise*, aff. 26/62, Rec., p. 3.

5. CJCE, 15 juillet 1964, *Costa / E.N.E.L.*, 6-64, Rec. p. 01141.

6. CJUE, Ordonnance, 21 avril 2023, *Commission / Pologne*, C-204/21 et CJUE, 16 février 2022, *Hongrie / Parlement et Conseil*, C-156/21. Où l'on retrouve cette incroyable formule : « *Même si (...) l'Union respecte l'identité nationale des États membres, inhérente à leurs structures fondamentales politiques et constitutionnelles, de sorte que ces États disposent d'une certaine marge d'appréciation pour assurer la mise en œuvre des principes de l'État de droit, il n'en découle nullement que cette obligation de résultat peut varier d'un État membre à l'autre* ».

corps politiques»⁷. Mais pendant que nous cherchons, l'Union européenne n'en finit plus de produire du droit, de revendiquer des valeurs, de se fixer des objectifs... Jusqu'où ?

N'est-ce pas en partie le maintien de l'Union européenne comme ordre juridique sans qualités, qui explique, par exemple, pourquoi le travail politique et juridique de compréhension et d'appréhension de la tension entre le national et le supranational piétine tant ? Pourquoi demeure-t-elle si spectaculaire, au moment des élections européennes par exemple, quand on devrait comprendre qu'elle est banale dans un contexte fédéral ? L'écrivain, européen par excellence, Stefan Zweig, était déjà clair en 1934 lorsqu'il observait, lors d'une conférence donnée à Florence et consacrée à l'Europe, que « l'une et l'autre des tendances, la nationale comme la supranationale, ont déjà, parce qu'elles existent, leur sens culturel et physique, l'une n'est pas possible sans l'autre dans l'organisme intellectuel des êtres que nous appelons États ou nations. Et leur opposition est nécessaire pour maintenir la tension créatrice au sein de l'humanité »⁸. *Nécessaire*. Plus récemment, dans un ouvrage fondateur, le juriste Olivier Beaud a mis en évidence le *telos* contradictoire de tout contexte fédéral. Fin particulariste et fin commune commandent la quête constante d'un équilibre ; « chacune des deux aspirations *est* nécessairement réalisée *de façon incomplète* »⁹.

N'est-il pas alors confortable pour l'Union européenne d'aller ainsi dans l'Histoire, sans qualités ? N'est-ce pas un moyen utile de la fondre dans l'histoire des autres ? N'est-ce pas le cas précisément quand elle profite ainsi de manière heureuse de la métonymie qui la gonfle en l'appelant *Europe*. Oui. Une métonymie ; qui voudrait faire figure d'éloge implacable. Une métonymie, c'est-à-dire une figure de style de *substitution*. L'*Europe* pour l'Union européenne ! Quel triomphe ! C'est mieux que la narquoise *Bruxelles*, ou la méprisante *Europe de Bruxelles*... L'Union européenne serait ainsi l'E-

7. Le journal Le Monde a publié de longs extraits de cette Leçon inaugurale, https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/04/04/peter-sloterdijk-philosophe-pour-repenser-l-europe-il-s-agira-de-former-des-concepts-pour-un-continent-sans-qualites_6225996_3232.html

8. S. Zweig, « La pensée européenne dans son développement historique », in *Derniers messages*, éd. Bartillat, 2013, traduit par Jacques Le Rider.

9. O. Beaud, *Théorie de la Fédération*, coll. Leviathan P.U.F, 2007, p. 280.

rope concrétisée! Souvenons-nous des propos d'un Président de la République, en 2017, à la Sorbonne: «Et le ciment le plus fort de l'Union sera toujours la culture et le savoir. Car cette Europe où chaque Européen reconnaît son destin dans le profil d'un temple grec ou le sourire de Mona Lisa, qui a pu connaître des émotions à travers toute l'Europe en lisant Musil ou Proust, cette Europe des cafés, dont parle Steiner, cette Europe dont Suarès disait qu'elle est «une loi, un esprit, une coutume», cette Europe des paysages et des folklores, cette Europe dont Érasme, dont on disait qu'il en était le précepteur, réclamait qu'on demande à chaque jeune, déjà, de «parcourir le continent pour apprendre d'autres langues» et «se défaire de son naturel sauvage», cette Europe, parcourue par tant de guerres, de conflits: ce qui la tient, c'est sa culture». Quelle grandeur! Quelle gloire!

Et quelle immunité aussi! Critiquer, attaquer l'Union européen, c'est critiquer, c'est attaquer l'Europe... Qui oserait? Hélas... Absentéistes, nationalistes, souverainistes, conservateurs, réactionnaires, passéistes, illibéraux, on ne compte plus les sobriquets désormais nécessaires pour identifier ceux des Européens qui n'adhèrent pas, ou plus, aux promesses de l'Union européenne.

Lors de sa leçon inaugurale, Peter Sloterdijk, s'appuyant sur la nouvelle de Dostoïevski intitulée *Les carnets du sous-sol* (1864), a émis l'hypothèse que «l'Européen moyen de notre temps, qui vit dans la colère pas toujours injustifiée que lui inspire la marche souvent opaque et presque extraterrestre des affaires à Bruxelles et à Strasbourg sans réfléchir aux prémices de son existence, est l'incarnation de l'ingratitude; pour autant qu'elle signifie se laisser porter par la dérive de situations quasi post-historiques sans savoir, et a fortiori sans vouloir savoir, de quelles sources est sorti le *modus vivendi* contemporain. L'Européen d'aujourd'hui est trop souvent le consommateur final d'un confort dont il n'a plus la moindre idée des conditions d'existence».

Mais l'européen moyen serait-il moins ingrat s'il lui était loisible de penser l'*ordre juridique propre intégré* anonyme et bureaucratique dans lequel il vit depuis si longtemps à l'aune des promesses de la culture européenne? N'est-il pas temps d'exiger la libération de l'idée Européenne de l'emprise de l'Union européenne? En procédant par

une confusion habile de l'Europe-idée et de l'Europe-réalisée, en faisant le choix de superposer leurs destins, Pères Fondateurs, technocrates bruxellois, économistes, juristes et, finalement, thuriféraires en tout genre ont pensé et songent encore à s'assurer une trop victoire facile. Ne serait-il pas plus compréhensible pour tous les européens que soit abandonnée par l'Europe du marché intérieur ses prétentions d'héritage du patrimoine de l'Europe de la Culture? Romain Gary s'en moquait dans son roman *Europa* paru en 1972: «*Depuis des années, nulle part, jamais, autre chose que l'armée et l'économie, à la table des grandes conférences, à propos de la patrie de Valéry, de Barbusse et de Thomas Mann*»¹⁰. Les cafés européens et George Steiner, sont-ils bien des garanties opportunes contre l'impensé institutionnel qui borne l'horizon de compréhension de l'action de l'Union européenne? Les mobiliser de la sorte n'expose-t-il pas à l'inverse et hélas le discours européeniste au piège pathétique du *kitsch*, que Milan Kundera définissait comme «le besoin de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue»¹¹? L'Europe de la culture, qui en a vu d'autres, n'a jamais été dupe de ce qui se faisait en son nom.

10. R. Gary, *Europa*, Paris, Gallimard, coll. Folio, n° 3273, p. 32.

11. M. Kundera, *L'Art du roman*. Paris, Gallimard, Folio, p. 160.

Samuel Defacqz et Theodoros Koutroubas

Les groupes d'intérêt au service de l'intégration européenne?

Le 75^e anniversaire de la déclaration Schuman offre un moment propice pour s'interroger sur les idées politiques, les mécanismes institutionnels, mais également les acteurs qui ont contribué à façonner le projet européen au fil de sa construction¹. Si l'intégration européenne est effectivement passée par «des réalisations concrètes créant d'abord une solidarité de fait» comme le présageait Robert Schuman, elle n'a pas pour autant été le fruit d'un processus simplement technocratique. L'intégration s'est nourrie des différentes visions politiques visant tantôt le développement d'une économie de marché ayant des caractéristiques propres aux modèles européens de capitalisme, la solidarité entre les pays membres ou la stabilisation des institutions démocratiques nationales. Cependant, en dépit de ses efforts pour promouvoir la transparence, la reddition de comptes et le respect des droits humains, l'Union européenne (UE) est elle-

1. Cet article est notamment issu d'une conférence donnée par Samuel Defacqz le lundi 27 novembre 2023 à l'Université de Montréal, dans le cadre des activités du Centre Jean Monnet Montréal (Université de Montréal et Université McGill), intitulée «L'Union européenne et les groupes d'intérêt: en quête de légitimité». Samuel Defacqz remercie Prof. Laurie Beaudonnet ainsi que le Centre Jean Monnet Montréal pour leur invitation.

même confrontée à un déficit de légitimité tant sur le plan de la représentation politique que de l'efficacité et la pertinence de ses politiques publiques (Scharpf, 1999; Schmidt, 2013). Les scandales récents qui impliquaient plusieurs membres du Parlement européen ou les doutes persistants sur les conflits d'intérêts touchant les contrats signés par la Présidente de la Commission européenne lors de l'achat des vaccins contre le coronavirus ne sont que des exemples récents de certains maux de l'UE.

Dans ce contexte, les groupes d'intérêt actifs à Bruxelles apparaissent comme des acteurs ambigus de l'intégration européenne². En tant que porte-voix de différentes causes ou revendications sectorielles, ces groupes ont pour objectif d'influencer les décisions de l'UE. Par le truchement du système de consultation publique des acteurs de la société civile avant l'adoption de propositions législatives mis en place par l'UE, ils contribuent directement au fonctionnement institutionnel, mais agissent également comme des promoteurs, plus ou moins consentants, du projet d'intégration européenne. Leur rôle dans la construction de la légitimité de l'UE mérite dès lors une attention renouvelée. Cet article propose d'examiner comment ces groupes d'intérêt, tout en poursuivant leur propre agenda d'influence, participent à la construction de la légitimité européenne, mais également comment le système de gouvernance de l'Union leur permet de construire leur propre légitimité, notamment, auprès de leurs membres.

Les groupes d'intérêt, acteurs de la construction européenne

Dès les débuts de la construction communautaire, les groupes d'intérêt ont été identifiés par les analystes de l'intégration comme des rouages essentiels de l'intégration européenne. Pour les néofonctionnalistes, les groupes d'intérêt jouent un rôle structurant dans la dynamique d'intégration, en contribuant notamment à un effet d'engrenage fonctionnel entre niveaux nationaux et supranationaux. Ils incarnent ce transfert de loyauté de l'échelle nationale vers le nouveau centre européen (Haas, 1958). Plus tard, pour les inter-

2. Pour une discussion de la définition des groupes d'intérêt et de l'étendue de leurs activités, voir par exemple: Koutroubas & Lits, 2011 ou Defacqz & Koutroubas, 2021.

gouvernementalistes libéraux, les groupes d'intérêt sont également considérés comme des acteurs cruciaux dans le sens où ils jouent un rôle dans la définition des préférences nationales, agrégées par les gouvernements des États membres qui orienteront ensuite les négociations au niveau européen (Moravcsik, 1998). Si on se limite à ces deux approches « classiques », les activités des groupes d'intérêt, bien qu'appréhendées de manière différente, sont constitutives d'un système politique européen en construction.

Les mutations des relations entre groupes d'intérêt et institutions de l'UE

L'évolution des relations entre l'Union européenne et les groupes d'intérêt peut être structurée en trois grandes phases (Quittkat & Finke, 2008). D'abord, un modèle consultatif se constitue jusqu'au milieu des années 1980. Il vise alors à construire la légitimité de l'UE par les résultats (*output legitimacy*)³; c'est l'efficacité des politiques qui est au cœur des préoccupations des institutions. Ce modèle s'appuie sur la consultation informelle, intense, mais irrégulière, de certains groupes économiques influents (fédérations européennes d'employeurs, de secteurs industriels ou agricoles, et syndicats) considérés comme des experts susceptibles de contribuer à la mise en œuvre efficace du marché commun.

Ce modèle cède ensuite la place à un modèle dit de partenariat qui s'impose progressivement à partir du milieu des années 1980 jusqu'au tournant du millénaire. Dans un contexte de politisation croissante de l'intégration européenne (Van Ingelgom, 2023), ce second modèle repose davantage sur la construction de la légitimité par les intrants (*input legitimacy*). Il vise à accroître l'acceptation publique du projet européen en élargissant le spectre des acteurs impliqués dans les consultations. Cette évolution s'accompagne d'une institutionnalisation du dialogue avec la société civile, notamment

3. La question de la construction de la légitimité de l'Union européenne peut s'appréhender en analysant trois dimensions : la légitimité par les intrants (*input legitimacy*), c'est-à-dire par les fondations sur lesquelles reposent les décisions (participation, réactivité des institutions); la légitimité par les processus (*throughput legitimacy*), qui portent sur les dynamiques de décisions eux-mêmes (efficacité du processus décisionnel, redevabilité, transparence, inclusion, ouverture); et la légitimité par les résultats (*output legitimacy*), à savoir la qualité, la pertinence et l'efficacité des politiques adoptées (Scharpf, 1999; Schmidt, 2013).

à travers l'émergence du dialogue social européen dans les domaines de l'emploi et des affaires sociales, et par l'ouverture de dispositifs de consultation à des groupes d'intérêt dits « diffus » (droits humains, environnement, égalité des genres, protection des consommateurs...). Ces acteurs deviennent progressivement des « partenaires » de la Commission, qui soutient activement leur structuration à l'échelle européenne, y compris par leur financement.

Depuis les années 2000, l'UE s'oriente vers un troisième modèle, dit participatif, où la construction de la légitimité par les processus devient prégnante (Bouza García, 2015). Ce modèle est nourri par les principes de la démocratie participative, avec une attention accrue portée à la transparence du processus décisionnel. Il marque une ouverture à la société civile dans son acception la plus large, incluant non seulement les organisations issues des différents niveaux de gouvernement du système multiniveau de l'UE (Defacqz & Dupuy, 2020), mais également les citoyennes et citoyens eux-mêmes. L'objectif est d'accroître la légitimité démocratique de l'Union en rendant les politiques publiques plus inclusives et coconstruites.

Ce tournant participatif de l'Union européenne se manifeste notamment à travers l'article 11 du Traité sur l'Union européenne (TUE), qui établit le principe d'un « dialogue ouvert, transparent et régulier avec les associations représentatives et la société civile ». Il prévoit également que la Commission européenne organise des consultations avec les parties concernées par les activités de l'UE. Dans cette logique, les Traités ont également institué le Comité économique et social européen (CESE), un organe officiel de l'Union. Ce comité rassemble des représentants nationaux issus d'organisations patronales, syndicales, ou d'autres mouvements de la société civile. Ces membres sont nommés par les gouvernements des États membres. « Forum institutionnel » des groupes d'intérêt, le CESE est consulté lors de l'élaboration de la législation européenne. Ses avis, bien que consultatifs, doivent théoriquement être pris en compte par la Commission, le Parlement et le Conseil, conformément à l'article 13 du TUE.

Nécessaires pour le fonctionnement des institutions politiques de l'UE, ces échanges entre les autorités européennes et les lobbies s'inscrivent dans le cadre d'une conception de la représentation des

intérêts comme une relation d'échange (Bouwen, 2002, 2004), les groupes fournissant des « biens d'accès » (expertise, informations politiques à portée nationale ou européenne) en échange d'un droit d'accès aux arènes décisionnelles. Il est important de rappeler ici que l'accès est une condition nécessaire, mais non suffisante à l'influence des décisions publiques (Binderkrantz & Pedersen, 2016). En ouvrant les portes du processus de décision, les institutions cherchent ainsi à rendre leur décision plus en phase avec les réalités politiques et techniques du terrain, mais aussi à construire leur propre légitimité au sein du système politique européen, notamment en concurrence avec les autres institutions.

Enjeux croisés de légitimité et d'influence

Les groupes d'intérêt remplissent une fonction ambivalente dans les mécanismes de construction de la légitimité de l'UE. D'une part, ils peuvent renforcer sa légitimité en relayant des demandes sociales ou économiques, en favorisant la transparence des processus et en fournissant aux institutions l'expertise nécessaire à la prise de décisions efficaces. D'autre part, leur action peuvent également être perçue comme élitiste, technocratique, non transparente, et par-dessus tout, comme contribuant à une capture des processus décisionnels aux profits de secteurs particuliers (souvent bien dotés en ressources) au détriment de l'intérêt général.

Ainsi, les efforts pour bâtir un modèle de partenariat d'abord, et participatif ensuite, visent à répondre au déficit démocratique de l'UE, notamment en encourageant l'avènement d'une « société civile européenne » par la création de fédérations à l'échelle de l'UE et ensuite en élargissant la base des consultations, en impliquant les organisations nationales, mais aussi les citoyens et citoyennes directement. Toutefois, l'impact du tournant participatif reste limité, notamment du fait de la sous-utilisation des canaux participatifs par les citoyens et citoyennes, mais aussi par la division des tâches en groupes européennes et organisations nationales (Defacqz, 2018b; Kröger, 2016, 2019). La participation limitée du public aux consultations européennes peut également s'expliquer par plusieurs autres obstacles. D'une part, l'intérêt relativement faible des médias pour

les affaires européennes, conjugué à une stratégie de communication peu efficace de la part des institutions de l'Union, nuit à la diffusion de l'information auprès du public. D'autre part, la complexité du jargon employé dans les documents officiels, y compris, parfois, dans les communiqués de presse, rend leur compréhension difficile pour les non-spécialistes. À cela s'ajoute l'impossibilité matérielle de publier simultanément ces documents dans l'ensemble des langues officielles de l'Union, dans un contexte marqué par l'absence de consensus sur l'enseignement obligatoire d'une langue seconde commune. Ces facteurs combinés contribuent à freiner l'implication citoyenne dans les processus participatifs, notamment dans le cadre des consultations publiques ouvertes à l'ensemble de la population.

Si les groupes peuvent contribuer à la construction de la légitimité de l'Union, leur propre légitimité reste sujette à caution. Plusieurs études ont souligné les déficits de représentativité des groupes européens, notamment en termes d'inclusion, de redevabilité ou de transparence (Kotzian & Steffek, 2013; Rodekamp, 2013). L'agrégation des préférences des membres est souvent imparfaite, et les processus internes peu démocratiques. Une évaluation des points de vue des acteurs eux-mêmes permet de nuancer ce diagnostic. Ainsi, les organisations membres des groupes d'intérêt européens ne considèrent pas nécessairement leurs homologues au niveau de l'UE comme des transmetteurs fidèles de leurs positions, mais plutôt comme des « champions symboliques » d'intérêts partagés (Defacqz, 2018a, 2018b). Cette légitimité repose alors sur la confiance, la spécialisation fonctionnelle et le partage de valeurs, plutôt que sur une représentativité substantielle de positions politiques. Ainsi, les groupes d'intérêt européens participent à un jeu d'équilibre : ils doivent être (ou donner l'impression d'être) suffisamment influents pour peser sur les décisions et justifier leur existence auprès de leurs membres, tout en restant perçus comme des partenaires pertinents et fiables par les institutions politiques.

Les groupes d'intérêt européens entre le marteau des membres et l'enclume des institutions européennes

Les groupes d'intérêt européens se trouvent au cœur d'un double impératif : influencer les décisions publiques tout en justifiant leur

propre légitimité. Acteurs structurants de la gouvernance européenne, ils doivent à la fois démontrer leur utilité auprès de leurs mandants (membres individuels ou organisations) et demeurer crédibles aux yeux des institutions de l'UE (Defacqz, 2023). Ce double positionnement se traduit notamment par des pratiques d'autopromotion, destinées à « vendre l'Europe » à des publics internes aux groupes d'intérêt, parfois sceptiques quant à l'idée de financer une présence pérenne ou des activités à Bruxelles (Cloteau, 2022). Dans le même temps, ces acteurs doivent convaincre les institutions européennes de leur légitimité à porter la voix des intérêts qu'ils prétendent représenter. Ce travail d'intermédiation implique une capacité à traduire des revendications en arguments institutionnellement recevables, à articuler expertise, représentativité, et compatibilité avec les normes de la gouvernance européenne.

Dans un contexte marqué par la persistance d'un déficit de légitimité de l'UE, les groupes d'intérêt incarnent des vecteurs ambigus d'un tournant participatif dont la trajectoire demeure incertaine. La capacité des groupes d'intérêt à opérer dans un système multiniveau fait d'eux des agents de socialisation aux réalités bruxelloises. À défaut de forger un véritable « esprit européen », ils contribuent à structurer une forme de conscience intégrative, en agissant à la jonction des niveaux national et européen, de la technique et du politique. Dès lors, il convient de les analyser non seulement comme des acteurs de l'influence, mais aussi comme des médiateurs de sens du projet européen. Leur action contribue à façonner la perception de l'Union, à réduire (dans certains cas seulement) les asymétries d'accès, et potentiellement à renforcer la redevabilité institutionnelle. Sans être naïfs, il faut noter que les groupes d'intérêt peuvent aussi participer à l'opacité de certains processus de décision ou à capturer certaines arènes au profit de certaines causes ou certains secteurs. Leur rôle n'en est pas moins central dans un système où la légitimation ne peut reposer uniquement sur les processus électoraux ou l'efficacité technocratique des institutions.

En somme, les groupes d'intérêt européens incarnent une forme d'intégration « par le bas », travaillant par leurs pratiques quotidiennes de représentation, de négociation et de coopération à aboutir à des réalisations concrètes participant, dans une certaine mesure, à construire une solidarité de fait.

Références

- Binderkrantz, A. S., & Pedersen, H. H. (2016). what is access? a discussion of the definition and measurement of interest group access. *European Political Science*.
- Bouwen, P. (2002). Corporate lobbying in the European Union: the logic of access. *Journal of European Public Policy*, 9(3), 365-390.
- (2004). Exchanging access goods for access: A comparative study of business lobbying in the European Union institutions. *European Journal of Political Research*, 43(3), 337-369.
- Bouza García, L. (2015). *Participatory democracy and civil society in the EU: Agenda-setting and institutionalisation*. Palgrave Macmillan.
- Cloteau, A. (2022). Bruxelles, the place to lobby. Construire l'Europe comme échelle de lobbying au sein d'une firme multinationale. In W. Beauvallet, C. Robert, & E. Roullaud (Eds.), *EU Affairs. Sociologie des lobbyistes européens* (pp. 223-243). Peter Lang.
- Defacqz, S. (2018a). *The Internal Legitimacy of European Interest Groups: Analyses of National Interest Groups Perspectives* UCLouvain]. Louvain-la-Neuve.
- (2018b). The Legitimacy of European Networks: Perspectives from Belgian Civil Society Organisations. *Journal of Contemporary European Research*, 14(2), 123-137. <https://jcer.net/index.php/jcer/article/view/874>
- (2023). Contre les institutions, tout contre les institutions. Les groupes d'intérêt et l'Union européenne. Willy Beauvallet, Cécile Robert, Élise Roullaud (dir.), *EU Affairs. Sociologie des lobbyistes européens*, Bruxelles, Peter Lang, 2022. Jean Comte, *Au cœur du lobbying européen*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2023. *Politique européenne*, 80(2), 110-114. <https://doi.org/10.3917/poeu.080.0110>
- & Dupuy, C. (2020). Gouvernance multi-niveaux, groupes d'intérêt et politiques publiques en Europe. *Fédéralisme—Régionalisme*, 20(1), 1-17.
- & Koutroubas, T. (2021). Groupes d'intérêt et lobbying. In T. Struye de Swielande, V. Rosoux, & T. de Wilde d'Estmael (Eds.), *La politique étrangère à l'épreuve de la fragmentation* (pp. 169-184). Peter Lang. <https://doi.org/https://doi.org/10.3726/b17843>
- Haas, E. B. (1958). *Uniting of Europe: Political, Social, and Economic Forces, 1950-1957*. Stanford University Press.
- Kotzian, P., & Steffek, J. (2013). Do members make a difference? A study of Transnational Civil Society Organizations. *European Political*

- Science Review*, 5(1), 55-81. <https://www.cambridge.org/core/article/do-members-make-a-difference-a-study-of-transnational-civil-society-organizations/69180901B9E7AF595440C6851EAE5BDA>
- Koutroubas, T., & Lits, M. (2011). *Communication politique et lobbying*. De Boeck.
- Kröger, S. (2016). *Europeanised or European? Representation by Civil Society Organisations in EU Policy Making*. ECPR Press.
- (2019). How limited representativeness weakens throughput legitimacy in the EU: The example of interest groups. *Public Administration*, 97(4). <https://doi.org/10.1111/padm.12410>
- Moravcsik, A. (1998). *The Choice for Europe: Social Purpose and State Power from Messina to Maastricht*. Routledge.
- Quittkat, C., & Finke, B. (2008). The EU Commission's Consultation Regime. In B. Kohler-Koch, D. De Bièvre, & W. Maloney (Eds.), *Opening EU Governance to Civil Society. Gains and Challenges - Connex Report Series* (Vol. 5, pp. 183–222). University of Mannheim, Centre for European Social Research (MZES) - CONNEX.
- Rodekamp, M. (2013). *Their members' voice: Civil society organisations in the European Union*. Springer VS.
- Scharpf, F. W. (1999). *Governing in Europe: effective and democratic?* Oxford University Press.
- Schmidt, V. A. (2013). Democracy and legitimacy in the European Union revisited: Input, output and 'throughput'. *Political Studies*, 61(1), 2-22.
- Van Ingelgom, V. (2023). Citizens. In S. B. H. Faure & C. Lequesne (Eds.), *The Elgar Companion to the European Union* (pp. 194-208). Edward Elgar Publishing.

Daniel Charneux

La pensée européenne de Pierre Hubermont

Quel étrange personnage que ce Pierre Hubermont, qui fut successivement militant (très à gauche) du P.O.B., journaliste au *Peuple*, écrivain prolétarien reconnu tant aux U.S.A. qu'en U.R.S.S., thuriféraire de l'Ordre Nouveau, condamné à la Libération, ostracisé jusqu'à sa mort en 1989¹ ! Il sera question ici de sa conception de l'Europe, laquelle, visionnaire dans les années 1930, devint nauséabonde dès 1940.

1935 : « Il est temps de songer à faire l'Europe. »

Petit-fils de houilleurs borains, fils de François-Nicolas Jumeau qui sera bourgmestre socialiste de Wihéries durant près de vingt ans, membre actif des Jeunes Gardes Socialistes, Joseph Jumeau (1903-1989), que sa sœur Adolphine décrit comme « timide, réservé, craintif [...], doux et sensible² » ne sera pas mineur comme le fut,

1. Cfr. Daniel Charneux, Claude Duray, Léon Fourmanoit, *Pierre Hubermont, écrivain prolétarien, de l'ascension à la chute*, éd. M.E.O., 2021. La plupart des données de cet article sont tirées de cet ouvrage.

2. Adolphine Jumeau (dite Addy, 1908-2000) fait imprimer en 1949 *Bon sang ne peut mentir*, un texte de 52 pages qui se veut surtout un essai de réhabilitation de son frère Joseph quelques années après sa condamnation. Il manque d'impartialité mais fourmille de renseignements intéressants.

brèvement, son frère François. Après l'école primaire, puis l'École Industrielle où il suit des cours de sténodactylographie, il entre en 1920 à l'*Avenir du Borinage*³, l'organe socialiste de la région. Dès cette époque, il se sent «brimé, persécuté» car confiné à ce qu'il considère comme des tâches subalternes, la correction et la mise en page des chroniques locales.

En 1923, il publie un premier livre⁴ signé du pseudonyme de Pierre Hubermont, qui sera désormais son nom de plume. Le 6 août 1929, il est affecté à la rédaction du *Peuple* à Bruxelles.

Dans la première moitié des années 1930, il est reconnu comme écrivain prolétarien (même s'il n'a jamais été mineur comme Constant Malva), grâce notamment à *Treize hommes dans la mine*, qui fera l'objet d'une adaptation radiophonique aux U.S.A. et lui vaudra de participer à la Conférence internationale des écrivains révolutionnaires, en novembre 1930 à Kharkov⁵.

En décembre 1935, *Le Peuple*, organe du Parti Ouvrier Belge depuis sa création en 1885, fête son cinquantième anniversaire. À cette occasion, Hubermont signe un article intitulé : «Si l'on songeait à l'Europe?», dont voici la transcription presque intégrale.

[...]

– Si l'on songeait à l'Europe?

Car ne se met-on pas, à droite, à découvrir la réalité européenne? On parle pudiquement, dans des manifestes, de «civilisation occidentale». Encore que ce soit là étiquette destinée à recouvrir une marchandise de contrebande, il est peut-être bon de prendre ces messieurs au mot.

3. Il a envoyé spontanément à *L'Avenir* une nouvelle, *Un lâche*, ayant pour cadre les tranchées de 14-18.

4. Il s'agit d'un médiocre recueil de poèmes intitulé *Synthèse poétique d'un rêve*, publié aux éditions Henry Paulin, 5, place de la Sorbonne à Paris.

5. Le congrès international qui réunit les écrivains et littérateurs prolétariens et révolutionnaires du 6 au 15 novembre 1930 à Kharkov, en U.R.S.S., est une tentative de reprise en main, de remise au pas de tous les groupes littéraires que le pouvoir soviétique considère plus ou moins déviationnistes ou qui, sans contester l'idée communiste, critiquent sa mise en œuvre en Union soviétique. Citons pêle-mêle les trotskisans, (Trotski avait été exclu du P.C. et envoyé en exil depuis 1929), les populistes prolétariens non orthodoxes, les surréalistes français comme Aragon, les pacifistes à la Barbusse et leur revue *Monde*, ou encore ceux qui, comme le Roumain Panaït Istrati, décriaient dans leurs livres le dévoiement du stalinisme.

Une agression a été commise en dépit des engagements pris et des pactes signés⁶. Il faut que l'agresseur soit puni autant pour lui apprendre le respect de sa propre signature que pour prévenir d'autres agressions venant d'autres brigands.

Mais lorsque Mussolini, «l'homme qui ne se trompe jamais», sera tombé à genoux – et il ne le fera que si l'on maintient jusqu'au bout la fermeté nécessaire – que l'on se garde bien de se laisser aller à des emballements dangereux. Que l'on se garde surtout d'humilier le peuple italien, comme on a, en d'autres circonstances, humilié d'autres peuples vaincus.

Il est temps de songer à faire l'Europe.

À côté de l'Empire britannique, qui poursuit sa propre politique même lorsqu'il s'appuie sur la S.D.N., à côté de la Fédération panaméricaine dirigée par les États-Unis, à côté de l'U.R.S.S., à côté du Japon champion de l'Asie, l'Europe va-t-elle rester cette mosaïque d'États misérables engagés dans des guerres perpétuelles?

Il n'y a pas, aujourd'hui, pour nous Européens, de problème plus angoissant. Si d'ici cinquante ans, que dis-je? d'ici vingt ans, dix ans peut-être, l'Europe n'a pas trouvé le chemin de son unité, elle est perdue⁷.

Cet article est intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord, notons que l'auteur s'oppose avec mépris à la conception droitnière de l'Europe, qui s'inscrirait dans la réalité plus large d'une «civilisation occidentale» entre guillemets. Il critique ensuite vivement l'invasion de l'Éthiopie par les troupes de l'Italie fasciste: «agression», «peuples brigands»... Quelle attitude adopter face à Mussolini? Faire preuve de fermeté, mais se garder «d'humilier le peuple italien, comme on a, en d'autres circonstances, humilié d'autres peuples vaincus.». Sans doute songe-t-il à l'humiliation de l'Allemagne lors du Traité de Versailles qui clôtura la Première Guerre mondiale.

6. Cette agression, c'est l'invasion de l'Éthiopie par les troupes de l'Italie mussolinienne lors de la «campagne d'Abyssinie», le 3 octobre 1935.

7. *Le Peuple*, 15 et 16 décembre 1935, p. 7. Dans le premier paragraphe, anecdotique, Hubermont explique avoir donné, la veille, dans la page littéraire du journal, un article consacré à Anatole France.

Là où Hubermont se révèle visionnaire, c'est dans sa conclusion résumée en une phrase : « Il est temps de songer à faire l'Europe. » C'est-à-dire construire une Europe politique capable de rivaliser avec les États-Unis, l'U.R.S.S., le Japon ou l'Empire britannique.

Le dernier paragraphe s'avère prémonitoire : c'est quinze ans plus tard que s'imposera l'idée européenne considérée comme un facteur de paix grâce, notamment, à la réconciliation franco-allemande⁸. Il aura fallu, pour en arriver là, que l'Europe se soit à nouveau « perdue » dans l'une des « guerres perpétuelles » que dénonçait Hubermont.

La même année 1935, l'opposition au nazisme de Pierre Hubermont s'est exprimée avec force, en juin, dans *Anniversaire du 30 juin*, une plaquette contenant des textes de douze personnalités⁹.

Dans la seconde moitié des années 1930, Hubermont se sent de plus en plus mal à l'aise au *Peuple*. Désirant quitter le journalisme, il avait brigué le poste d'inspecteur des bibliothèques publiques pour la province de Liège, fonction qu'il n'obtint pas, à son grand dépit. Selon Addy Jumeau : « Il protesta auprès du Premier ministre par une lettre très digne [...] Convoquant mon frère dans son cabinet, il [Spaak] lui dit qu'il avait, en écrivant sa lettre eu un accès de "folie de persécution". »

1943 : « Le fait acquis de l'hégémonie germanique en Europe »

En août 1940, de retour en Belgique après avoir été rappelé dans un hôpital militaire stationné en France, à la recherche d'un emploi, Hubermont contacte son ami Paul Figeys, ancien animateur des émissions de Radio-Jeunesse à l'I.N.R., qui l'informe de l'intention

8. C'est le 9 mai 1950 qu'est prononcée la « déclaration Schuman », considérée comme le texte fondateur de la construction européenne.

9. Il s'agit de Norman Angell, Victor Basch, Julien Benda, Louis de Brouckère, Jules Des-trée, Franz Hellens, Pierre Hubermont, Alfred Kerr, Bernard Lecache, Klaus Mann, Louis Piérard et Georges Rency.

de Robert Poulet¹⁰ et de Paul Colin¹¹ d'éditer un journal nouveau «donnant toutes garanties au point de vue national» (selon Addy Jumeau), et lui fait part du désir de Robert Poulet de l'engager dans son équipe en tant que rédacteur de la rubrique sociale. Il accepte la proposition.

Ses premiers articles au *Nouveau Journal* sont assez anodins.

Mais du 12 novembre 1940 au 13 mars 1941, il donne douze éditoriaux sous le titre général *Lettre à un jeune ouvrier*. Il se pose alors comme un authentique théoricien de l'Ordre Nouveau. Dans la huitième «lettre», intitulée *L'Europe socialiste*¹², il dessine les contours d'une future Europe et s'émerveille sur le miracle allemand :

Dans une Europe économiquement unifiée pour l'exploitation maximum de ses ressources, le Danube, le Rhin, la Meuse, l'Escaut reliés l'un à l'autre par des canaux, formeraient la colonne vertébrale du corps géographique le plus ramassé, le plus râblé, le plus puissant du monde.

Et cela signifie que, de la Mer Noire à la Mer du Nord, les marchandises afflueraient tout naturellement vers Anvers et que, si la guerre n'était pas trop longue, si l'essor de l'Europe n'était pas trop longtemps entravé, tout le complexe industriel de notre pays prendrait un développement dont nous n'avons pas idée. [...]

Jamais nos démocrates sans imagination n'ont pu comprendre comment, sans réserve d'or et presque sans matières premières, l'Allemagne est parvenue à opérer un redressement qui les a confondus. Ils ne voulaient pas s'avouer que le miracle était dans l'organisation socialiste de l'économie. Aujourd'hui les faux socialistes à la mode d'hier refusent de se rendre à l'évidence. Ils ne s'aperçoivent pas qu'il n'est de richesses que par le travail.

10. Robert Poulet (1893-1989), romancier belge, critique littéraire brillant, qualifié d'anarchiste de droite, glisse vers le fascisme et, en 1940, soutient comme journaliste le régime d'occupation. Il est condamné à mort en 1945, peine commuée en emprisonnement à perpétuité. Libéré cinq ans plus tard, il part en exil à Paris.

11. Paul Colin (1895-1943), journaliste, ancien disciple de Romain Rolland. Exécuté par la résistance en avril 1943.

12. *Le Nouveau Journal*, jeudi 23 janvier 1941, p. 1.

Le virage est particulièrement clair : aux « faux socialistes à la mode d'hier » (ceux qui, croit-il, ne l'ont pas reconnu à sa juste valeur), il oppose « l'organisation socialiste de l'économie », source du miracle allemand. C'est au « vrai socialisme », incarné selon lui dans le « national-socialisme » qu'il fait allusion ici. Et les lendemains qui chantent pour une Belgique devenue centre de gravité d'une « Europe économiquement unifiée » s'inscriraient dans une perspective résolument germaniste.

Notons aussi qu'en novembre 1943, Pierre Hubermont, dans un article de la revue *Wallonie*¹³ intitulé *Permanences wallonnes*, s'interroge sur la place de la Wallonie devant « le fait acquis de l'hégémonie germanique en Europe » :

Le problème wallon ne date pas d'aujourd'hui. Mais ceux qui, s'en étant occupés hier, continuent à s'en occuper aujourd'hui, peuvent se compter sur les doigts. Ils croient qu'il y a eu rupture, que tout est bouleversé, que devant le fait acquis de l'hégémonie germanique en Europe, une position vraiment wallonne est intenable. Faut-il dire que leur erreur est profonde ?

Hubermont, un caméléon ?

Si la nécessité de la construction européenne exprimée dès 1935 se mue, à partir de 1940, en un plaidoyer pour une Europe soumise à l'hégémonie germanique, est-ce le signe que Pierre Hubermont, employé d'un journal favorable à l'Ordre Nouveau, a adapté son discours, tel un caméléon, aux partis pris idéologiques de ses nouveaux employeurs ?

Pour expliquer ce virage de bord, il faut tenir compte de facteurs psychologiques étudiés très finement par l'historien Jean-François Füeg¹⁴, en 1995 :

13. Le mensuel *Wallonie* sera, dès octobre 1941, le porte-parole de la C.C.W. (Communauté Culturelle Wallonne). Tiré à 2.000 exemplaires, le mensuel n'avait que 50 abonnés, selon Alain Collignon (in *Jours de guerre*, série en dix-sept volumes éditée par le Crédit communal, puis Dexia).

14. Jean-François Füeg, *Le Rouge et le Noir – La tribune bruxelloise non-conformiste des années 30*, Éd. Quorum, 1995.

Le cas de Pierre Hubermont est assez particulier. [...] Il est intéressant parce qu'il montre, si besoin en était, l'importance de facteurs psychologiques, de phénomènes purement affectifs, dans le processus qui conduisit certains individus à choisir la collaboration. Quand survint la guerre, Hubermont était un homme extrêmement aigri, de nombreuses déconvenues personnelles et politiques l'avaient rendu amer. [...] En 1935 déjà, les rancœurs et les angoisses accumulées par Hubermont s'exprimaient dans une lettre à Vandervelde : « Je suis resté socialiste malgré tout, alors que dans ce parti je n'ai jamais eu la moindre satisfaction. » [...] Il est possible pourtant que son incivisme ait eu des causes plus psychologiques. Il méprisait en effet ceux qui étaient partis à Londres. Ils représentaient le monde qui l'avait refusé. Qui ne lui avait pas permis d'accéder à la situation que son mérite lui aurait permis d'espérer. Dans la collaboration, tout changeait, il avait affaire à des gens nouveaux, sans liaison avec l'ancien monde. Il est probable qu'il ait espéré prendre une éclatante revanche, qu'il ait pensé qu'enfin il allait devenir un homme important¹⁵. [...] La collaboration d'Hubermont fut donc peut-être plus motivée par son histoire personnelle que par de réelles préoccupations idéologiques. Bien entendu, différents facteurs ont pu jouer en même temps et il serait naïf de croire qu'il aurait pu collaborer aussi longtemps et avec une telle régularité sans adhérer du tout aux idées d'Ordre Nouveau.

Lors du procès dit « de la Légia¹⁶ », qui se tient à Liège en octobre 1945, Hubermont est condamné à la détention perpétuelle, à la confiscation des sommes gagnées à *La Légia* soit 198 700 francs et à payer cinq millions de francs de dommage à l'État. Sa peine sera

15. Un exemple : en 1941, il accepte de devenir le secrétaire général de la Communauté Culturelle Wallonne, une institution mise sur pied par la *Propaganda-Abteilung*, principal organe de la propagande nazie en Belgique occupée.

16. Le premier novembre 1941, au terme d'une dispute avec Paul Colin, Hubermont a quitté le *Nouveau Journal* pour devenir directeur politique de *La Légia*, journal liégeois fondé dès le 24 mai 1940 avec l'appui de la propagande allemande, dans les installations réquisitionnées et avec une partie du personnel du journal *La Meuse*.

par la suite ramenée à seize ans de prison. Il est libéré conditionnellement le 20 novembre 1950.

Joseph Jumeau alias Pierre Hubermont s'éteint le 18 septembre 1989 à Jette, deux semaines après son exact contemporain Georges Simenon. Si le décès du créateur de Jules Maigret déclencha une sorte de deuil national, on chercherait vainement quelconque notice nécrologique portant sur l'auteur de *Treize hommes dans la mine*. *Sic transit gloria mundi*¹⁷...

17. Conclusion empruntée en partie à Daniel Charneux, Claude Duray, Léon Fourma-
noit, *Pierre Hubermont, écrivain prolétarien, de l'ascension à la chute*, op. cit., p. 221.

Frédéric Monvoisin

Le cinéma européen existe-t-il ?

Existe-t-il un cinéma européen ? Derrière une apparence simple invitant à une réponse binaire (oui ou non), cette question, plus complexe qu'il n'y paraît, implique au préalable de tenter de répondre à plusieurs questions distinctes : Qu'appellerait-on un cinéma européen ? Comment en déterminer une identité cinématographique et sur quels critères ? Mais aussi comment déterminer l'appartenance d'un film à cette entité singulière, pour autant qu'on ait pu la circonscrire ?

Deux catégories d'argumentaires ont été développées sur ces questions, l'une s'intéressant au mode de production des films et donc dans une perspective plutôt économique en tant qu'elle structure la production et l'enracine dans un territoire ; l'autre consistant à penser le film par son contenu, dont le traitement narratif et esthétique relèverait d'une dimension culturelle. On peut ainsi faire mention des argumentations qui opposaient Michèle Lagny et Maria Tortajada au sujet du cinéma national. Michèle Lagny soulignait en 1992 la manière dont l'idée d'un cinéma national appartenait non à une réalité mais à une production historiographique¹, c'est-à-dire une

1. Michèle Lagny, *De l'histoire du cinéma, méthode historique et histoire du cinéma*, Paris, A. Colin, 1992, 298p.

écriture de l'histoire qui valorisait le national. L'un des arguments de sa proposition porte sur le phénomène des co-productions qui s'est massivement développé dans l'après-guerre, déracinant tout film d'un terreau national et par conséquent d'une identité nationale. En effet, les co-productions internationales engageant des financements mutualisés emportent avec elles des équipes techniques et d'acteurs composites, réorganisant le monde par des mises en proximité de lieux géographiques non seulement distant dans l'espace, mais que l'ordre politique du monde séparait et sépare encore par le biais de frontières. L'exemple canonique de *Hiroshima mon amour* (Alain Resnais, 1959) dressé au panthéon du cinéma français n'en demeure pas moins un projet initié et financé par le studio japonais Daiei dont Argos film ne fut que l'heureux partenaire. Le film, tourné en deux langues (français et japonais) et dans les deux pays, est pourvu d'un casting reposant sur deux acteurs (Okada Eiji et Emmanuelle Riva) aussi importants l'un que l'autre dans leurs pays respectifs.

S'intéressant au cas spécifique des co-productions franco-italiennes qui se développent entre 1946 et les années 1960, Paola Palma voit dans le phénomène le socle naissant d'un cinéma européen². En effet, dans l'après-Seconde Guerre mondiale le cinéma dont la dimension nationale avait servi à la propagande des régimes autoritaires se trouve invité à participer au projet de construction d'une Europe des nations, d'un rapprochement entre les pays afin de prévenir tout éventuel conflit dans le futur. Dans ce contexte, Rome devient le cœur des co-productions entre pays du continent européen, attirant dans la métropole italienne de jeunes comédiens et comédiennes d'horizon divers. La situation franco-italienne, loin d'être unique se retrouve dans des duos, voir des trios et plus impliquants régulièrement, l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne, la France, l'Italie, la Pologne et le Portugal pour ne citer que les plus évidents, touchant aussi bien au cinéma grand public qu'à un cinéma considéré comme plus artistique. Dans la logique sous-jacente se diffuse l'idée d'un transfert de qualité d'une identité nationale à une identité transnationale avec cette petite particularité que

2. Paola Palma, « Les coproduction cinématographiques franco-italiennes 1946-1966 : un modèle de « cinéma européen » ? », dir. Claude Forest, *L'internationalisation des productions cinématographiques et audiovisuelles*, PU du Septentrion, 2017, (pp.215-234)

si les qualités qui définissent une nation sont relativement établies³, celles qui vont constituer l'identité supranationale de l'espace Européen ne sont alors qu'en devenir. En effet, rien dans le projet Européen si ce n'est un drapeau et une monnaie commune ne semble avoir été mis en place pour constituer un socle supranational d'identification commune⁴. Le Parlement européen, bien que jouant un rôle politique important, demeure dans l'imaginaire collectif souvent plus le lieu des rivalités entre États que foyer commun.

Cela rejoint en un sens la proposition de Maria Tortajada qui, dans son article « Du « national » appliqué au cinéma », souligne que la question du national n'a non seulement pas été évacuée, mais sert toujours de repère dans la classification des films et dans l'historiographie du cinéma⁵. Elle prend comme référent la collection Routledge qui propose régulièrement des ouvrages portant sur le cinéma français, le cinéma japonais et tant d'autres, comme entité globale ou par fragment. Le phénomène d'une persistance nominative et donc identificatoire de la dimension nationale du cinéma se retrouve chez nombre d'autres éditeurs, toutes provenances confondues. Maria Tortajada pose comme mécanisme de reconnaissance de la nationalité d'un film le processus même de la nation dont elle engage un transfert de logique⁶. Rappelant que la nation repose sur un ensemble de qualités fonctionnelles (justice, école, monnaie, infrastructures, etc.) et symboliques (langue, drapeau, hymne, etc.) émanant et gérées par l'État sur un territoire donné (frontière), et sur l'acceptation et la participation de la population à ces qualités, Maria Tortajada propose d'envisager le cinéma national dans la même

3. Une nation est en principe déterminée par un ensemble de qualités communes à un groupe social large. Ces qualités sont organisées par l'État et joue un rôle organisationnel et symbolique dans lesquels les individus tout à la fois se reconnaissent et reconnaissent la légitimité de l'État. On y retrouve pêle-mêle une langue et une monnaie commune, un système juridique, scolaire, fiscal, des infrastructures de communication (route, voies ferrées, réseau électrique, télécommunication, etc.), des services publics, ainsi que des choses plus symboliques tel qu'un hymne, un drapeau, des équipes de sport, etc.

4. Nous pouvons rappeler ici que l'Europe de Maastricht (1992) qui fut rejetée par referendum envisageait bien une Europe des nations, mais que la dénomination et le projet, furent laissés de côté dans la construction européenne qui suivit.

5. Maria Tortajada, « Du « national » appliqué au cinéma. What is 'national' cinema? », in 1895, n°54, 2008, pp.4-20.

6. P.4.

logique: un cinéma national se définit ainsi dans sa propension à être considéré comme tel par l'implication de dispositifs fonctionnels (économique, légal, etc.) et à agir comme *fait social*⁷, c'est-à-dire que «le cinéma est constitué de tous les liens qui permettent aux films d'exister dans la culture qu'ils participent eux-mêmes, en retour, à modeler⁸». Considéré ainsi, la puissance internationalisante des co-productions agirait comme *correctif identitaire* jouant sur la marge des enjeux de représentation et participant des mutations sociétales en cours dont elle serait à la fois l'expression et l'un des vecteurs symboliques. Pour prendre un exemple simple, nous pouvons considérer *La Folie des grandeurs* (Gérard Oury, 1971). Bien que s'agissant d'une co-production franco-hispano-italo-allemande, le film est essentiellement perçu comme français. Les dimensions italiennes et allemandes n'apparaissent qu'au prisme de quelques personnages sans conséquence sur l'appréhension identitaire du film. La dimension espagnole semble déjà plus marquée du fait du contexte narratif – l'Espagne du XVII^e siècle – et des lieux de tournage reconnaissable par la végétation et l'architecture. L'identification du film à une identité française provient certes de la présence à l'écran de Louis de Funès et Yves Montand, mais aussi -et peut être surtout- d'un humour exubérant, flirtant parfois avec si ce n'est l'absurde au moins le ridicule. Ainsi, bien qu'étant un exemple exact d'une co-production européenne, le film reste marqué par son appartenance – ou sa ressemblance – à une culture française qui absorberait l'influence des autres identités nationales pourtant présentes à des degrés divers dans le film. La prépondérance de la culture espagnole dans le film, en comparaison avec les cultures allemandes et italiennes, peut apparaître comme l'expression d'un rapprochement entre les deux pays, marqué notamment par des mouvements de population inédits jusqu'alors⁹.

Un autre modèle qui pourrait servir de référent se rapporte aux discussions par lesquels des réflexions similaires ont été posées sur

7. Gilbert Cohen Seat, Introduction à une philosophie du cinéma, PUF, 1946.

8. Tortajada, p.9

9. Depuis les années 20, la population hispanique vivant en France se concentrait essentiellement dans le sud de l'hexagone, en proximité avec l'Espagne. Dans les années 70, poussée notamment par une pénurie de travail dans les régions du sud, elle se déploie sur l'ensemble du territoire, engageant un plus grand brassage culturel.

la détermination et l'appartenance d'un film à genre spécifique (policier, film d'horreur, comédie, etc.). Si la question du genre peut sembler éloigner de notre problématique, elle nous intéresse malgré tout à deux niveaux. De manière un peu primaire, sur le constat empirique que les genres ne sont pas universels. D'une part, tous les genres ne se retrouvent pas dans tous les pays du monde, d'autre part toutes les cultures ne sont pas réceptives à tous les genres ou du moins leur traitement. Le cinéma d'horreur est par exemple un genre assez typique des États-Unis. Dans sa forme la plus classique, il engage des réflexions liées à l'immensité du territoire Etatsunien offrant des no man's land propices à l'effroi, et des relations conflictuelles entre les ruraux et les urbains¹⁰. Depuis le début du XXI^e siècle, ce cinéma s'est déplacé dans les zones urbaines mais reste un espace discursif pour aborder les chocs entre groupes sociaux propre aux États-Unis d'Amérique¹¹. Malgré quelques tentatives, un tel cinéma n'a pas d'équivalence en Europe. On parle parfois d'un cinéma d'horreur en Asie, mais cela relève souvent d'un excès de langage par manque de référent culturel. En effet, ce que nous appelons en occident la J-horreur ou la K-horreur pour parler des films japonais et Coréens apparaît comme une déformation conceptuelle d'un cinéma plutôt tourné vers l'angoisse que vers l'horreur. Les mécanismes de mise en scène comme les enjeux narratifs diffèrent radicalement et ne peuvent être mis en résonnance que par méconnaissance des territoires.

Un bémol doit être apporté en ce qui concerne le cinéma coréen dont les ambitions de reconnaissance et d'exploitation internationale le pousse à reproduire des modèles, à importer des modes de représentation. Pour prendre un autre exemple, il existe à Hongkong un genre nommé le Mo-Lai Tau qui se veut un cinéma de l'absurde. Outre le fait que le genre soit quasiment inconnu sur les marchés occidentaux¹², il n'a pas d'équivalence dans les productions. Le genre

10. *Halloween*, John Carpenter, 1978; *Massacre à la tronçonneuse*, Tobe Hooper, 1982; *Polytergeist*, Tobe Hooper, 1982

11. *The Purge*, James DeMonaco, 2013; *Us*, Jordan Peele, 2019

12. Les deux exceptions les plus connues sont *Shaolin Soccer* (Stephen Chow, 2001) et *Everything Everywhere All at Once* (Dan Kwan et Daniel Scheinert, 2022) que l'occident a classé dans le genre Science-fiction.

se veut propre à l'identité hongkongaise. Dans son article « Astérix au Japon », Nemoto Misako¹³ souligne l'imperméabilité à certains modes de représentation en rappelant l'échec de distribution que fut Astérix & Obélix : Mission Cléopâtre (Alain Chabat, 2002) au Japon, pays resté totalement hermétique aux questions de représentation et d'humour de l'univers d'Astérix et Obélix depuis les premières tentatives de distribution dans les années 1970.

En dehors même de ces questions de genre, le traitement d'un même sujet varie d'un territoire à l'autre. On peut prendre l'exemple simple et parlant dans le cadre de l'Europe des films historiques traitant de la période de la Seconde Guerre mondiale dans les cinémas français, allemands ou italiens de l'après-guerre aux années 1970/80. Dans le premier cas, le sujet fut abordé par le prisme de la comédie¹⁴, tandis que les cinémas allemands et italien ont eu, chacun à leur manière une appréhension plus grave¹⁵. Même un film comme *La Vie est belle* (Roberto Benigni, 1997) n'emploie l'humour qu'intégré à sa diégèse non pour dédramatiser le récit historique face au spectateur, mais au contraire en signifier l'horreur par les subterfuges mis en place par un père souhaitant protéger son fils de la réalité. Ces différences de traitement peuvent s'entendre aussi bien dans une appréhension d'histoire géographique que culturelle, chaque pays engageant une représentation de la période en lien avec son propre vécu. Ainsi, il semble que même derrière un espace thématique commun, le traitement du sujet diffère d'un espace culturel à un autre, c'est-à-dire en fonction de la dynamique de l'histoire sociale et sociétale du territoire, nous privant en un sens de voir une possible unité européenne au sein des productions cinématographiques des pays qui composent l'Europe.

Pour proposer une conclusion à cette ébauche de réflexion que chacun discutera avec ses propres exemples, il me semble possible de dire que la question d'un cinéma européen peut trouver des réponses différentes selon qu'on l'envisage d'un point de vue structurel ou de

13. Nemoto, Misako, « Astérix au Japon », in Bertrand Richet (eds.) *Le Tour du monde d'Astérix*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011, pp.235-244.

14. *La Grande vadrouille*, Gérard Oury, 1966; *L'As des as*, Gérard Oury, 1982.

15. *Die Brücke (Le pont)*, Bernhard Wicki, 1959 (Allemagne); *La Ciociara (La Paysanne aux pieds nus)*, Vittorio De Sica, 1961 (Italie).

ses enjeux de représentation. Structurellement, et même s'il reste des outils d'identification national comme en propose le CNC, il est aisé de comprendre qu'ils ne peuvent plus déterminer la nationalité d'un film, mais simplement la présence d'éléments nationaux dans la fabrication de ce dernier. Les exemples ne manquent pas de films dont on peinerait à démontrer qu'ils sont français mais qui ont obtenu des aides à ce titre-là. *Valerian et la cité des mille planètes* (Luc Besson, 2017) reste une illustration exemplaire. Co-production internationale regroupant des capitaux d'aux moins six partenaires internationaux dont la République Populaire de Chine et les États-Unis d'Amérique, le film est tourné en anglais. Il ne répond pas au cahier des charges des films français pour bénéficier à ce titre des aides du CNC, mais la production originale étant française (Europa Corp), il ne peut pas non plus bénéficier des aides pour les films étrangers. Luc Besson menace alors de délocaliser la tournage – prévu à la Cité du cinéma – en Hongrie pour compenser la perte des aides. Afin de protéger les emplois français sur le tournage, le CNC accordera de manière exceptionnelle des aides au film, étant entendu que de part sa construction, il ne répond plus à aucun critère. À l'opposé de cet aspect, il apparaît manifeste que le mode de représentation engagé par un film, aussi bien dans son traitement d'un sujet que dans son inscription dans un genre donné opère inversement son ancrage dans une identité culturelle déterminé, voir déterminante. Ce n'est pas le fait d'un espace de tournage donné ou d'une langue, mais bien d'un rapport au monde qui s'exprime par la mise en scène. Il existe bien sûr des films où cette dimension plus complexe tant à estomper le lien qui les unit à la culture d'un pays, mais ils ne remettent pas fondamentalement en cause cette idée du fait social¹⁶.

Il convient de se souvenir dans cette question qui nous anime qu'un film est un objet complexe, hétérogène par essence, composé de qualités variés qui participent d'un même projet. Tout film s'ancre dans une structure de production tout autant qu'il est un fait

16. A titre d'exemple, *L'Odeur de la papaye verte* réalisé par Tran Anh Hung en 1993 et présenté au festival de Cannes en tant que film vietnamien, alors même que le film est une production entièrement française et tournée en France. Tran, arrivé en France à l'âge de huit à appris le cinéma à la Fémis et est de nationalité française, de même que l'essentiel des interprètes du film. L'impression de Vietnam, pur effet d'exotisme, vient directement la nostalgie qu'exprime Tran pour sa terre natale dans le film.

social. Il semble ainsi nécessaire d'entendre qu'il n'est pas possible d'envisager un cinéma européen sur le modèle d'un cinéma national, c'est-à-dire proposant des éléments d'une nation théorique qui serait l'Europe, mais comme une adjonction hétérogène de cinémas nationaux dont les signes cohabitent à l'intérieur même de la représentation, c'est-à-dire du film. La qualification de cinéma européen ne peut reposer sur une dynamique esthétique-narrative qui serait commune à un ensemble mais sur l'accumulation d'une diversité qui malgré tout se maintient et s'assume comme telle, dans une hybridation formelle qui déplace la singularité nationale de l'enveloppe du film vers des tensions internes plus ou moins visible. Le cinéma européen existerait donc en ce qu'il définit un ensemble de film dont le critère fondamental serait de participer au projet d'une construction, d'une vision de l'Europe. Cette vision, nommée l'Europe des peuples par la Commission Européenne en 2002 souhaite sensibiliser les Européens à l'histoire et aux valeurs qu'ils partagent, encourager leur connaissance des œuvres et du patrimoine européens tout en respectant les particularités culturelles locales et régionales¹⁷. Le cinéma européen apparaît dès lors comme un espace de partage et de dialogue dans et à travers le médium cinématographique où les cultures ne s'affrontent plus mais se rencontrent.

17. Commission européenne, Direction générale de la communication, *Construire l'Europe des peuples: l'Union européenne et la culture*, Office des publications de l'Union européenne, 2002,

Pierre-Yves Beaurepaire

La Franc-maçonnerie : une conscience européenne

La Franc-maçonnerie est appelée au XVIII^e siècle l'Art Royal. Cette dénomination fait écho au goût du siècle des Lumières pour la géométrie et l'architecture mais elle participe aussi d'un récit mythique où l'ordre maçonnique plonge ses racines dans les grands chantiers de l'Antiquité, de la tour de Babel aux temples égyptiens et de Salomon. La Franc-maçonnerie s'invente un arbre généalogique prestigieux associant souverains protecteurs et architectes, comme Auguste, premier empereur de Rome, et Vitruve. Mais au-delà des récits de fondation, l'expansion de la Franc-maçonnerie est bien réelle. De la Glorieuse Révolution d'Angleterre de 1688-1689 aux guerres de la Révolution et du Premier Empire, elle accompagne toutes les dynamiques sociales, culturelles, artistiques et économiques de l'Europe.

Européenne et cosmopolite

Portée sur les fonts baptismaux par les héritiers d'Isaac Newton au sein de la Royal Society, l'Académie des sciences de Londres, notamment par le savant d'origine huguenote Jean Théophile Désagu-

liers, devenu pasteur de l'Église d'Angleterre, la Franc-maçonnerie s'organise en loges qui se fédèrent à des degrés divers en Grandes Loges. Elle se distingue par sa tolérance à l'égard de l'altérité confessionnelle au sein d'un monde chrétien divisé depuis le XVI^e siècle. Alors que les « papistes » subissent de nombreuses discriminations en Angleterre, ils peuvent pratiquer l'Art Royal en loge et même en devenir officiers. Seuls les plus radicaux des protestants, les antitrinitaires, sont tenus à l'écart du temple. Sur le continent, la Franc-maçonnerie s'implante avec succès dès le début du XVIII^e siècle, portée aussi bien par les jacobites exilés – les partisans de Jacques II Stuart chassé par la Glorieuse Révolution et ses successeurs – que par les huguenots – ces calvinistes qui fuient la France de Louis XIV et encore sous Louis XV pour se rendre en Hollande (Provinces-Unies), en Allemagne (notamment Saxe et Prusse), en Suisse, en Scandinavie et pour certains en Russie.

Partout, jusque dans les années 1740, ils créent des loges francophones, qui accordent à leur tour des constitutions à des loges filles. La greffe maçonnique prend très vite localement et l'Art Royal attire aussi bien l'aristocratie que les professions libérales, les négociants, mais aussi les militaires – les régiments ont souvent leur loge dite « ambulante » qu'ils promènent à travers l'Europe –, les étudiants, et jusqu'à la petite bourgeoisie des métiers. Au total, des milliers de loges se créent, qui réunissent en effectifs cumulés des dizaines de milliers de membres – 40 à 50 000 en France; près de 20 000 en Allemagne. Les condamnations pontificales de 1738 et 1751 qui dénoncent l'indifférenciation religieuse de loges qui reçoivent indifféremment catholiques et protestants comme frères et prêtent serment de respecter le secret de l'initiation sur la Bible sont efficaces dans la Péninsule ibérique et en partie dans les États pontificaux, mais incapables de freiner l'essor de l'ordre partout ailleurs. Il s'installe solidement de Brest sur la côte atlantique à Perm dans l'Oural, de Bergen dans le royaume de Danemark-Norvège à Palerme dans le royaume de Naples. La mode anglaise est devenue une aventure européenne. L'expansion coloniale est tout aussi foudroyante. Les Antilles présentent l'une des plus fortes densités maçonniques au monde. Les esclaves sont bien sûr exclus du temple de la Fraternité, mais les colons et les agents des monarchies européennes s'y pressent en nombre.

Alors que la guerre est l'ordinaire des relations internationales au siècle des Lumières – on l'oublie souvent- justifiant par là même la production de nombreux traités de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre (1713) à Emmanuel Kant (1795), la Franc-maçonnerie professe le cosmopolitisme et développe l'idée selon laquelle les francs-maçons doivent favoriser la paix. Ainsi, lorsque dans les dernières années de la guerre d'Indépendance américaine (1776-1783), une loge aristocratique parisienne, *La Candeur*, décide de lancer par souscription l'armement d'un vaisseau de ligne, qui serait nommé *Le Franc-Maçon*, comme acte de patriotisme des loges françaises, elle soulève un tollé de la part de frères qui sont sincèrement choqués par cette initiative. Les francs-maçons doivent œuvrer à la paix. La preuve en est que, dès le milieu du XVIII^e siècle, ils accueillent dans leurs temples des officiers étrangers prisonniers sur parole -c'est-à-dire qui vivent librement jusqu'à la fin du conflit, en donnant leur parole de ne pas chercher à fuir le pays. Mieux, les francs-maçons présentent des plans d'échanges de prisonniers.

Le choc des Révolutions

Si cette profession de foi cosmopolite trouvait une forte résonance dans le cadre de l'Europe des Lumières, elle est ébranlée par les révolutions atlantiques, de la Révolution américaine de 1776 aux émancipations latino-américaines des années 1820-1830, en passant par la Révolution française et l'ensemble des révolutions « patriotes » qui secouent l'Europe des princes. Avant l'ère des révolutions, la plupart des francs-maçons étaient acquis aux idées des Lumières, mais ils étaient politiquement et socialement modérés, respectueux de l'autorité et en quête de protection princière. Ils accompagnaient le siècle plus qu'ils ne le devançaient – les réticences étaient par exemple fortes quant à l'éventuelle réception dans l'ordre de juifs ou de voyageurs musulmans. Mais une petite minorité d'entre eux était déjà sensible aux thèses développées par les Lumières radicales : éducation débarrassée de l'emprise cléricale, sécularisation des ordres religieux en pays catholique, modernisation -contrôlée- des cadres sociaux. Ce rapport de force s'inverse après les Révolutions.

Car le contexte a radicalement changé. Quand, à la fin des années 1790, il faut expliquer l'incompréhensible, la chute d'un ordre

social et politique qui semblait immuable, les thèses conspirationnistes fleurissent. C'est le début du complotisme qui prend vite une dimension européenne. On peut même parler d'une internationale complotiste et réactionnaire, qui jette les bases lointaines de celle que nous voyons aujourd'hui se déployer à grande vitesse sur les réseaux sociaux et via les médias prétendument alternatifs. À la mode jusqu'aux années 1780, espace de sociabilité privilégié des élites européennes, la Franc-maçonnerie devient suspecte de vouloir faire sombrer l'Europe des trônes et des autels dans le chaos. En 1797, John Robison, un savant écossais, publie *Proofs of a conspiracy* (Preuves d'une conspiration). À Londres, on discute de son livre jusqu'à la Chambre des communes, et les loges échappent de peu à un risque de dissolution, lorsque la chasse aux sociétés radicales débute. Elle devient bientôt européenne. Comme la Franc-maçonnerie a prospéré à nouveau en Europe à l'ombre de l'Empire napoléonien triomphant, elle est aussi victime de la nouvelle vague réactionnaire qui suit Waterloo et 1815. Effrayés, les modérés s'empressent de la quitter, les héritiers des francs-maçons des Lumières veulent oublier que leurs pères se sont égarés en loge en jouant avec le feu d'une Fraternité qui lézarderait nécessairement l'ordre social légitime, et détruisent massivement les souvenirs personnels d'un engagement désormais discrédité. Des listes de membres et d'anciens membres sont publiés.

Les effectifs s'effondrent, mais surtout le profil des loges change. Contestataires de l'ordre établi, les libéraux s'y retrouvent et veulent une Maçonnerie moins conformiste et plus engagée dans les débats de société. La Maçonnerie se divise entre des groupes dirigeants qui font assaut de loyalisme pour tenter de redorer le blason de l'ordre, et une base qui échappe souvent à leur contrôle et qui se trouve activement surveillée par les polices européennes.

Divergences européennes

Ces divisions s'accroissent tout au long du XIX^e siècle, et conduisent les maçons les plus engagés dans un processus de conversion politique de l'ordre – inimaginable pour les maçons du XVIII^e siècle – à endosser tous les combats du temps : de la réglementation du travail ouvrier à l'éducation universelle, des enterrements laïcs à

l'abolition de l'esclavage -et plus seulement de la traite-, de la promotion des langues universelles -présentées comme des antidotes aux vecteurs linguistiques d'un nationalisme agressif- au pacifisme internationaliste. Désormais c'est une Europe libérale que veulent ces francs-maçons qui rejettent les dogmes. Bientôt libres penseurs, ils sont déjà contestataires de l'ordre établi et militent pour une philanthropie (l'amour de l'humanité) et une philadelphie (l'amour de ses frères) à l'échelle de l'Europe. Au siècle où les nationalismes se cristallisent autour des enjeux linguistiques, les francs-maçons militent pour l'adoption de langues universelles, dont l'utilisation serait débarrassée de tout esprit de domination. L'esperanto est la plus connue. Des loges espérantistes, politiquement progressistes, se créent et travaillent activement à la structuration d'un mouvement pacifiste militant à l'échelle de l'Europe. La guerre de 1914-1918, guerre fratricide entre Européens autant que guerre mondiale, vient cependant fracasser leurs espoirs. Tétanisés, les francs-maçons rallient leurs drapeaux nationaux et font bloc. En revanche, à la fin du conflit émerge l'espoir d'un nouvel ordre international pacifié et harmonieux qui donnera naissance à la Société des Nations. Les francs-maçons sont très actifs, mais souvent divisés à ce sujet. Face aux francs-maçons « libéraux » ou adogmatiques français, espagnols et belges, les Britanniques redoutent une politisation de la Franc-maçonnerie et une trop grande influence française. Londres cherche déjà à torpiller toute initiative qui serait marquée par un militantisme pro-européen trop marqué. Passé le second conflit mondial, la Franc-maçonnerie européenne panse ses plaies. Elle a été meurtrie par les régimes fascistes et nazis. Dans l'Europe orientale passée du joug nazi à la domination soviétique, elle se met en sommeil jusqu'à l'après 1991.

Aujourd'hui encore, la Franc-maçonnerie continentale se revendique de l'Europe mais a du mal à dépasser les conflits entre intérêts nationaux et à faire cohabiter des cultures politiques et des héritages distincts. Finalement, la Franc-maçonnerie est à l'image du projet européen, un dessein inachevé. Sa conscience européenne est ancienne et forte, mais elle est travaillée par des intérêts particuliers et préfère souvent les belles professions de foi universalistes (auparavant cosmopolites) plutôt qu'une mise en œuvre concrète d'un projet européen qui suppose des compromis.

Nicolas Auzanneau & Yvonne Puygrenier

L'obélisque de Løgumkloster

ou la fraternité européenne

*« On attribue parfois trop d'importance à des événements
qui ne font qu'être en accord avec la fabrication d'une existence. »*

Caroline Lamarche

Nous avons fait le voyage à Løgumkloster maintes fois reporté — ni séjour d'étude ni pèlerinage, brèves vacances estivales improvisées au dernier moment, comme toujours.

En guise de bagage, ou plutôt de fardeau, il y avait cette question redevenue taraudante depuis le mois de février 2022 : comment en finit-on de tant de haine ? Comment les enfants de la guerre surmontent-ils les outrages — et puis comment survivre, aimer, pardonner ?

C'était il y a un an tout juste, au mois d'août 2024. Rūta avait pris le taureau par les cornes, acheté les billets de train pour Hambourg, étudié les lignes secondaires pour passer la frontière danoise et les cars via Tønder. Nous avions réservé deux nuits au *Refugium*, le gîte de l'abbaye, pour ainsi dire le seul hébergement du coin.

Voir le village, retrouver le camp et le monument aux morts, arpenter le cimetière du Lager, lire sur des croix le nom de ces gar-

çons qui avaient l'âge de notre fils aujourd'hui, venus du Limousin, de Wallonie, mais aussi probablement de Livonie ou de Transcarpathie, pour mourir en 1915 dans ce bourg du Schleswig (c'était alors l'Allemagne), nous apparaissait comme une obligation – ainsi s'exprime notre pitié d'athées, ou plutôt d'animistes baltiques, qui trouvent des âmes partout.

*Lügumkloster, tu auras ta légende,
Pour les souffrances que tu nous fais subir,
La faim, le froid que choses humiliantes;
Pour tes quatre mille martyrs.*

Le passé douloureux du Schleswig-Holstein, disputé naguère comme un Balkan entre Allemands et Danois, est mal connu des autres Européens. Soumise par la Prusse en 1866, la région où Jean Puygrenier, mon arrière-grand-père, fut prisonnier, vote son rattachement au Danemark à l'issue d'un référendum organisé sous contrôle international en 1920 – ce qui explique plus loin la double orthographe Løgumkloster/Lügumkloster.

Je dois avouer que je n'étais pas totalement enthousiaste à l'idée de ce voyage, je n'avais pas eu le temps de m'y préparer, je manquais d'énergie, et me doutais que les sirènes du passé allaient encore dévorer mon temps. Je méprisais de plus en plus mes gesticulations mémorielles, tandis que nos contemporains d'Ukraine payaient de leur vie et de celle de leurs enfants la défense de la civilisation démocratique européenne.

Avant le départ, les quelques photos archivées dans un cahier à pochettes plastiques bleu nuit avaient quand même été copiées à la hâte sur mon téléphone: Jean Puygrenier et son camarade du Lager de Güstrov à l'atelier Grudda de Bredstedt, cigarette à la main; photo de groupe prise le même jour avec le même copain et sept autres *Kriegsgefangenen* (K.G.); Jean Puygrenier seul devant un baraquement, fumant sa pipe en porcelaine typique – celle avec un cerf bramant peint dessus; trois gardiens allemands du Lockstedter Lager (Hohenlockstedt); vue de la Großestrass de Lügumkloster désertée; deux prises selon un angle différent de l'obélisque de Lügumkloster, la première montrant deux faces avec inscriptions illisibles, la seconde, une seule, arborant une nymphe en bas-relief vue

de dos, négligemment drapée, portant à bout de bras une couronne de laurier.

Nous avons surtout téléchargé les « Mémoires » de ma grand-mère minutieusement dactylographiées par mon père, où se trouvaient reproduit un portrait en pied d'une trentenaire vêtue de noir portant aussi le sceau de l'atelier Grudda, et une photo de la même entourée d'une adolescente et d'une brunette d'environ trois ans – comme une même personne à trois âges de la vie.

Les extraits ici reproduits en italiques sont de sa plume : les sutures sont masquées, mais rien n'est modifié. Mais avant de poursuivre, un bref retour en arrière ne sera pas inutile – sinon je vais vous perdre.

Le casque muet de Théodore Auzanneau

Le point de départ de mes errances – la scène initiale – se situe en 1978 dans le grenier de l'Auberge du Cheval Blanc à Lus-sac-Les-Châteaux (Vienne) –, mes grands-parents paternels vendent le fonds de commerce et déménagent pour se rapprocher de Poitiers. Papi vient de subir une attaque cérébrale qui le laisse amoindri pour les quelque vingt-cinq ans qui lui restent à vivre.

J'approche de mes six ans, et nous sommes là sous les combles, il y a mon père, quelqu'un d'autre : Tonton Guy ou peut-être Cambouis, le frère d'Éliane ? Tout est gris et molletonneux de poussière, étroit, sans couleur, avec des poutres obliques, des piles de tuiles et par-dessus des gravats. Un frêle halo pailleté perce sur le côté, comme un triangle détaché du soleil qui tape sur la place. Dernières bricoles à ramasser avant de rendre les clefs.

C'est alors que mon père – j'ai revu maintes fois son geste –, me tend un gros bol d'acier que je distingue à peine dans la pénombre. Le casque Adrian de Théodore Auzanneau, l'arrière-grand-père, le jovial entrepreneur rural, détaillant en bières, limonades et charbon, que je n'ai pas connu, et dont on dit qu'il conduisit « un Berliet sur la Voie Sacrée ».

— C'est pour toi, tu peux le prendre.

Du côté paternel, il n'y a pas grand monde pour raconter, Papi est malade et ne parle presque plus – il n'a jamais parlé beaucoup. Ma-

mie, elle, aime la vie, les bêtes, les fleurs. L'instant présent, et surtout pas ressasser ce passé qui se dérobe à elle et ne lui donne rien – de la guerre de Théodore Auzanneau, je ne saurai rien.

Côté maternel, en revanche, se trouve auprès de Mémé de Cognac un canal direct vers ce passé sombre et ces morts qui me semblent vivre d'une vie autrement plus vivante que la nôtre – l'épopée.

L'Odyssée selon Jean Puygrenier

Mémé, Yvonne Puygrenier, épouse Piget, née le 25 février 1913, raconte, écrit, scénarise, dramatise. Sa chambre-salon est un mausolée où chaque rebord d'étagère est le support de cadres et médaillons d'argent tremblants, sépultures portatives en noir et blanc de fantômes à qui elle parle comme à ses plantes. Ses parents, son mari, son fils – mon oncle Jean-Claude, rentré sauf d'Algérie pour mourir trentenaire dans un accident de la route. Dans le tiroir de la « deserte », la breloque bénie de l'abbé Chapelle.

Elle me fanatise. Ma grande et unique sœur, se souvient perplexe de cette période où son marmot de frère ordonnait l'arrêt à chaque village de la Renault 14 familiale pour saisir de son Kodak Instamatic 76-X le monument aux morts.

À chacune de nos visites, Mémé se laisse détourner de ses tâches monarchiques – elle règne sur la famille –, pour me conduire dans les « chais », la « souillarde », les replis de la maison où se nichent les secrets ; me guider vers ses tiroirs à la violette, ses albums à la poussière, ses boîtes de biscuits en fer blanc remplies de photos qui empestent le chagrin – avec l'espoir de lui soutirer de nouveaux legs. Hanté par l'imminence de sa mort, j'enregistre ses histoires sur mon Philips N2234-1982 avant qu'il ne soit trop tard¹.

Très vite donc, Théodore Auzanneau (l'arrière-grand-père paternel) et son casque sans histoire passent au second plan faute d'aède, et Jean Puygrenier (l'arrière-grand-père maternel), né le 16 juin 1886 à Javerdat, devient le personnage central de ma cosmogonie.

Yvonne Puygrenier — *Jean était, autant que j'en ai jugé, un petit garçon intelligent et studieux, puisque c'est grâce à son instituteur*

1. Elle est décédée en 2002, et je n'étais alors pas en état de faire le voyage depuis Riga pour assister à ses obsèques.

de Javerdat, Monsieur Legrand, dont il vénérât la mémoire, qu'il avait pu « aller » jusqu'au certificat d'études. C'est M. Legrand qui avait payé le voyage par le train jusqu'à Saint-Junien, pour passer l'examen, où il fut reçu premier du canton, ce qui était beau à l'époque.

Comme la famille est misérable, Jean doit travailler sans tarder, et on l'envoie à La Maillerie, une filature de laine située dans un lieu-dit au sud du village.

Y.P. — La laine aussitôt tondue était amenée à la fabrique, où elle était débarrassée de sa graisse, le « suint ». Il fallait alors, la rincer à l'eau claire, au courant de la rivière, la Glane. En hiver, c'était presque un calvaire ! Les pauvres mains du gamin étaient pleines de crevasses, de gerçures ; la morsure du froid et de l'eau qui dévalait des monts du Limousin était terrible. Heureusement, une femme pitoyable, une femme au grand cœur, ma grand-mère maternelle, lui soignait ses mains douloureuses, lui appliquant des pommades qui le soulageaient un peu, momentanément.

C'est en allant se faire soigner que mon père fit la connaissance de Jeanne, qui deviendrait ma mère.

À dix-huit ans, sur les conseils de gens sensés qui s'intéressaient à lui, il décida de partir pour Paris. Tout cela, je le dis comme il me l'a raconté. Ses conseillers lui avaient donné l'adresse d'une petite pension, où il pourrait loger à bon compte. Ils lui avaient prodigué leurs conseils les plus précieux.

Il trouva une place chez un statuaire, Monsieur Révillon, qui demeurait à Aulnay-sous-Bois, et avait une résidence secondaire en forêt de Fontainebleau, à Barbizon. Il allait être jardinier, valet de chambre, cocher attitré de Madame.

Il était vraiment très bien dans cette place, mais il ne désirait pas rester « en condition ». Il fallait aussi accomplir le service militaire qui durait alors trois ans. Celui-ci achevé, il fit une demande pour entrer aux Chemins de fer, compagnie du PO, au bas de l'échelle, comme homme d'équipe. Son premier poste, Dol-de-Bretagne, département des Côtes-du-Nord.

Pendant ces années, parallèlement, Jeanne poursuivait sa vie. Élève à l'école religieuse, à Oradour-sur-Glane, elle dut elle aussi

arrêter sa scolarité à douze ans. Elle faisait besoin à la maison. Elle était elle aussi une très bonne élève, avec une excellente mémoire. De combien de contes, de légendes, d'épopées, de poèmes, n'a-t-elle pas égayé mon enfance, et plus tard, celle de mes enfants!

Donc à douze ans, la voici chez elle au lieu-dit Le Repaire. Elle est indispensable, car une sœur d'environ seize ans, Marinette, souffre d'une très grave maladie osseuse – elle boitera toute sa vie. Jeanne, très active, en plus du travail à la maison, va chez une couturière du coin où elle apprend vraiment à coudre. Elle sait tailler, assembler pour femmes, hommes et enfants. C'est une fée. Et les jours de foire, à Oradour, elle va travailler dans un hôtel. D'abord, elle sert à table, aide à la cuisine, puis enfin met la main à la pâte, d'où son savoir-faire culinaire. L'hôtel Milord, où elle œuvrait, brûlera le 10 juin 1944, travail des Allemands.

Le 14 janvier 1912, Jean Puygrenier épouse Jeanne Desbordes, née le 9 mars 1888 à Oradour-sur-Glane.

Y.P. — Là, l'église, où depuis les origines de la famille, se sont célébrés les mariages, les baptêmes, les communions, les obsèques. Je ne peux pas décrire, c'est trop dur. Toute la famille s'est baptisée et mariée là. J'y ai été baptisée, le 12 avril 1914.

Nous voici maintenant au 2 août 1914. C'est la déclaration de guerre. Une page de ma vie de toute petite fille est tournée. Mon père ne partira qu'en septembre, les cheminots ayant un sursis d'incorporation.

Parti en septembre 1914, en octobre, il était déjà fait prisonnier.

Avec les débâcles belge et française – mais bientôt aussi la russe, sur le flanc oriental où Hindenburg et Ludendorff écrasent l'offensive de l'armée du tsar en Mazurie, les prisonniers des Allemands se comptent en dizaines de milliers. L'administration militaire est débordée par la marée humaine, les hommes sont, dans un premier temps, parqués derrière les lignes, non loin du front, puis lorsqu'arrive 1915, et qu'il ne fait plus de doute que la guerre sera là pour durer, un réseau de camps se structure dans les marges du Reich, des zones d'où il est plus difficile de s'évader, et où la mobilisation a privé l'agriculture de sa main-d'œuvre masculine.

Typhus

Le 15 avril 1915, Jean Puygrenier envoie à sa famille une carte postale montrant une vue de la Großestrasse, la rue principale du bourg. Il note au crayon de son écriture élégante et sûre.

Ma chère Jeanne, j'ai reçu ton mandat du 9 [illisible]. Je suis en bonne santé et je demande [illisible] que vous soyez tous de même. Je t'embrasse bien fort ainsi que ma chère petite Yvonne. Ton mari, Jean

Ce qu'il tait, c'est qu'au terme de plusieurs mois d'errance d'un lieu de détention précaire à l'autre, le Lager où il échoue désormais fait face à une situation sanitaire désastreuse — c'est l'hécatombe. Le camp de Lügumkloster est entré en fonction au début de l'année 1915 pour accueillir entre 2 000 et 3 000 prisonniers. En mars 1915, une flambée de typhus éclate.

Avant que l'épidémie ne soit maîtrisée, soixante et onze détenus et le médecin allemand du camp perdent la vie — 11 Français, 6 Belges et 54 « Russes » sont inhumés dans un petit lopin boisé situé à l'ouest du camp.

Y.P. — *Je me rappelle un camp dont le souvenir était plus que triste : Lügumkloster.*

Je n'ai pas pu retrouver le texte d'une chanson écrite sur ce fameux camp. Quelques paroles me sont pourtant restées en mémoire :

Lügumkloster, tu auras ta légende,

Pour les souffrances que tu nous fais subir,

La faim, le froid que choses humiliantes ;

Pour tes quatre mille martyrs.

Le reste m'échappe. Comme il a changé plusieurs fois de camp, je ne sais plus les noms.

Jean parti à la guerre, Jeanne a quitté La Rochelle, la dernière affectation du cheminot, où elle n'a plus ni moyen ni raison de rester pour rejoindre son cher Limousin. Elle trouve refuge chez sa mère et sa sœur qui partagent une mesure à La Croix du Bois du Loup.

La vie au grand air avec une bande d'enfants, la saveur des châtaignes au lait et la bonne langue occitane qui lui fut arrachée, les premiers mois d'école.

Y.P. — *C'est là que pendant près de cinq ans à Oradour, je vais vivre la partie la plus merveilleuse de ma vie.*

Le 12 août 2024, en fin d'après-midi, nous sortons du car qui nous amène de Tønder – je sursaute et crie comme si je rencontrais un vieux copain perdu de vue : nous venons de sauter à pieds joints dans la Großestrasse qui figure sur la carte postale – et le temps n'a eu sur elle nulle prise.

La main tremblante, je m'applique à reprendre une photo selon le même angle, comme pour un jeu des sept différences. Presque rien n'a changé, et c'est stupéfiant. La couleur sans doute, le goudron sur la route, les lignes blanches sur l'asphalte.

Galvanisés par ce signal du sort, nous filons déposer nos sacs à l'abbaye, et après un précoce dîner collectif, nous partons à l'heure dorée retrouver le site, timidement indiqué sur un panneau – *Kriffs-fangegravene*.

On traverse la bourgade engourdie en longeant la grand-route, on bifurque sur la gauche vers une voie qui débouche sur une petite zone artisanale, parkings, entrepôts. Le sentier plonge enfin dans le bois, celui qui abrite le cimetière – on comprend que c'était plus ou moins le territoire du camp.

Le Limousin, le Flamand, le Letton — le Danois

Le bosquet de chênes est entretenu, les allées dessinées par des alignements de gros galets. La clairière aspire la lumière rousse du soir qu'elle propage sur les tombes. Quelques dizaines de dalles rectangulaires uniformes dont les angles supérieurs biseautés forment une croix pattée dont la base se fond dans le bloc.

Les noms sont gravés en *fraktur* sur toute la largeur du patibulum, encadrés, au-dessus, par l'appartenance nationale – *Belgier, Franzose, Russe* –, au-dessous par le nom du régiment suivi de la date du décès, *1915* ; à deux exceptions près, dont celle de *Jurgis Bukowskis* : *1965*. Il s'agissait de captifs de l'Empire des Romanov qui, com-

me beaucoup d'autres, n'étaient jamais retournés dans l'enfer russe et avaient fait leur vie dans des fermes où on les respectait.

Il était aussi mystérieux que poignant de constater qu'ils avaient voulu, au terme d'une longue vie, reposer aux côtés de leurs camarades morts de fièvre cinquante ans plus tôt. Bukowskis avait de surcroît fait porter une mention « Lituanien » qui ne valait que pour lui. Polonais, Ukrainiens, Biélorussiens, Juifs, Lettons, Estoniens, Géorgiens, tous ceux tombés en 1915, avaient été, sans autre forme de procès, labellisés « Russes », au sens de « sujets du tsar ».

On trouve aussi bien sûr – je voulais en avoir le cœur net – le patronyme, sans nul doute letton de ce *Robert Janson*, commun au point d'être celui du grand-père Augusts de Rūta – mais aucune parenté ne peut à ce stade être établie.

Cette scène de notre théâtre intime – le Limousin, le Flamand, le Letton partageant un mégot sous un chêne boueux du Schleswig était donc crédible. Pendant plusieurs semaines, l'ancêtre limousin avait connu, dans les camps du Mecklembourg, l'Europe au quotidien, l'Europe des semblables dans la misère, et la mémoire familiale l'avait singulièrement louée.

La silhouette de l'obélisque est bien celle que l'on voit sur les deux cartes de Jean, mais dans le détail, on comprend que le monument a été transformé.

La suave nymphe de 1915 est remplacée par une déesse ailée, une Niké stylisée désertotisée. Un historien de la mémoire serait bien inspiré d'explorer les détails de l'affaire, mais les informations élémentaires accessibles nous apprennent que le monument initial aurait été dressé en temps de guerre, une fois l'épidémie enrayée, grâce à une souscription lancée à l'initiative d'un architecte français détenu, mobilisant la générosité transnationale des K. G. – ce geste qui est bouleversant.

Le texte initial était le suivant – en trois langues, le russe, le français et le néerlandais :

« À NOS CAMARADES FRANÇAIS BELGES RUSSES
DÉCÉDÉS PENDANT LEUR CAPTIVITÉ AU CAMP DE
LÜGUMKLOSTER »

Lors de sa réfection en 1923, après le référendum qui rétablit la souveraineté du Danemark sur le territoire, la portée du message a changé — et le néerlandais s'efface au profit du danois.

«AUX SOLDATS DÉCÉDÉS AU CAMP DE LØGUMKLOSTER AVANT LA VICTOIRE LIBÉRATRICE DES ARMÉES ALLIÉES»

Pas de haine pour le peuple allemand

Jean rentre en 1919 — parmi les derniers après cinq ans de détention. Lorsqu'il arrive à La Croix du Bois du Loup pour retrouver Jeanne et Yvonne, il n'a semble-t-il *pas de haine pour le peuple allemand*.

Jean a conservé les photos de ses camarades du Lager, de ses gardiens allemands de Güstrov qui étaient des hommes bons.

Jean avait appris l'allemand, et sa fille racontait qu'il le parlait volontiers avec des copains de passage.

Jean a gardé les photos de la fermière mecklembourgeoise chez qui il avait été placé, qui avait une fille de l'âge de la sienne — aussi brune qu'Yvonne était blonde.

Jean mourra en mars 1940 et il ne saura rien du sacrilège du 10 juin 1944, des tueurs de la 2^e division SS Das Reich, de l'église de ses noces brûlée et des convives assassinés.

Jean avait aussi conservé les photos de l'obélisque qui disait sa camaraderie dans l'adversité pour ses frères européens, écrasés par une guerre qui n'était pas la leur.

Frédéric Claisse

Un spectre hante l'Europe: le spectre de l'Eurovision...

Nous sommes quelque part dans les années 1980. Générique synthétique, plateau sobre, présentateur en veste large. À la RTBF, le candidat s'avance, sûr de lui. On lui expose le défi : sur l'écran vont défiler une série d'enregistrements vidéo – dix morceaux ayant participé au concours Eurovision de la chanson, depuis sa création, en 1956. Il s'agira de reconnaître le titre, l'interprète, l'année et le pays représenté par la chanson. Premier extrait : en noir et blanc, un obscur chanteur déroule une mélodie incertaine dans une langue approximative pour une oreille non exercée... Là réside précisément la prouesse annoncée, la promesse d'une performance exceptionnelle qui justifie le passage en télévision, dans cette émission sans lendemain, préfigurant les programmes du type « Belgium's Got Talent ». On ne parlait pas encore de « *blind test* », mais le principe est déjà là.

Dans la tête du candidat, trente ans d'archives audiovisuelles se bousculent. Un chanteur danois, sans doute... 1957 ? 1961 ? Les secondes s'égrènent, le spectateur souffre en silence avec le malheureux qui sèche visiblement dès la première chanson. Trop tard : le défi est perdu avant même d'avoir commencé. Pour l'honneur, les neuf chansons suivantes seront correctement identifiées. Dans un

ordre différent, plus progressif, plus soucieux aussi de dramatisation télévisuelle, peut-être le titre et l'interprète lui seraient-ils revenus plus facilement à la mémoire ?

Sur Internet, nulle trace de ce quart d'heure de honte warholien. Dans son catalogue, la SONUMA ne néglige pas pour autant le divertissement, mais se concentre sur une mémoire télévisuelle partagée. Celle du candidat, exhibée pour un numéro de music-hall, participait d'un monde fini, où l'on pouvait se targuer de tout connaître d'un domaine pour inscrire son nom au *Guinness Book of Records*. L'Eurovision d'alors était encore une base de données humaine, à la croissance régulière, mais lente. Avec l'explosion du nombre de pays participant au concours, une telle performance serait aujourd'hui aussi vaine qu'absurde². Le rêve d'une archive complète s'est éloigné avec celui d'un certain encyclopédisme.

L'évolution du règlement du Concours serait pourtant de nature à faciliter la mémorisation. Depuis 1999, il n'est plus obligatoire de chanter dans la ou les langues officielles du pays représenté – d'où la prédominance de l'anglais, même pour des pays fondateurs comme l'Allemagne. À mesure que les idiomes nationaux s'effacent derrière une « lingua franca » pop, le Concours devient plus uniforme, mais aussi plus insaisissable. La singularité des chansons se dilue. À la même époque, l'orchestre cesse d'accompagner l'interprète en direct. En 1998, pour la première fois de son histoire, le Concours est remporté par une chanson intégralement basée sur une bande-son – « *Diva* », interprétée par la chanteuse transsexuelle israélienne Dana International. La reconnaissance ne passe plus par la langue, mais par le style, la mise en scène, voire l'affirmation d'une identité, dans un contexte désormais traversé par les tensions géopolitiques entre pays participants.

En 1993, la Bosnie-Herzégovine participe au Concours pour la première fois de sa jeune histoire, alors que sa capitale, Sarajevo, subit le siège de l'armée serbe. En 2005, un an après la Révolution Orange, l'Ukraine profite de l'organisation de l'Eurovision pour af-

2. Jusqu'à l'introduction des demi-finales en 2004, le corpus comptait 917 entrées. Vingt éditions plus tard, en 2025, le total s'élevait à 1.754 chansons (soit près du double) pour 52 pays.

firmer son profil européen sur la scène internationale. Quatre ans plus tard, la Géorgie, d'abord réticente à participer suite au conflit armé qui l'avait opposée à la Russie en Ossétie du Sud, envoie finalement un représentant à la finale organisée à Moscou, avec une chanson au jeu de mots à peine voilé : « *We Don't Wanna Put In* ». L'Union Européenne de Radio-télévision (UER) refuse le morceau, se fondant sur un point du règlement qui interdit toute allusion politique.

Cette décision, en réaffirmant l'esprit qui avait guidé la volonté de reconstruction et de pacification des membres fondateurs de l'UER dans l'immédiat après-guerre, entraine pourtant en décalage avec le comportement des spectateurs européens dont le vote devenait de plus en plus décisif dans la détermination du vainqueur du Concours. En 2007, la demi-finale (alors conçue comme une soirée unique) avait vu la qualification de dix pays d'Europe de l'Est et l'élimination de tous ceux d'Europe de l'Ouest. Le concept de « vote géopolitique » faisait son entrée à l'Eurovision pour n'en plus sortir.

À mesure que le Concours s'ouvrait aux pays d'Europe balkanique, centrale et caucasienne, il devenait le reflet kaléidoscopique d'un continent en recomposition. Plus qu'un divertissement, il fonctionne comme un rituel de reconnaissance mutuelle, où chaque pays affirme sa présence par le biais d'un récit chanté, d'une scénographie nationale ou d'un geste symbolique. Chaque année, il met en scène une Europe imaginaire, où les nations se rassemblent le temps d'une soirée pour se j(a)uger, se voter, s'applaudir, voire — cas de plus en plus fréquent — exprimer son indignation. Les salutations adressées à « l'Europe » par les présentateurs, les remerciements formulés au nom de « l'Europe », participent de cette fabrique d'un *nous* fragile, mais insistant. En 1990, l'Italien Toto Cutugno l'avait chanté sans détour : « *Insieme: 1992* » anticipait la création du marché unique européen dans un refrain explicite — « *Unite, unite Europe* ». Le Concours, à sa manière, performait l'unité là où les traités tâtonnaient.

Sans doute cette fonction n'a-t-elle pas totalement disparu du Concours. Celui-ci sert d'outil discret de « *soft power* », un moyen pour l'Union européenne de projeter un imaginaire inclusif, festif, tolérant, là où ses institutions peinent parfois à susciter l'adhésion.

Avec l'intégration d'un pays non européen comme l'Australie en 2015, il ne s'agit plus seulement de représenter une Europe géographique, mais symbolique, extensible, définie par son espace médiatique autant que politique.

Ce *soft power* ne s'exerce pas à travers un discours politique explicite. Il opère par une forme de nationalisme diffus, routinisé, que le politologue Michael Billig a qualifié de « nationalisme banal »³. Dans les démocraties occidentales, les signes de la nation ne disparaissent pas, ils deviennent invisibles à force d'omniprésence. Hymnes lors des tournois internationaux, logos institutionnels, couleurs dans l'espace public (comme celles des poteaux de feux de signalisation en Flandre), ou encore météo nationale : autant de rappels discrets mais insistants de l'appartenance à une entité collective. Ce sont ces rappels, selon Billig, qui permettent l'activation, à certains moments critiques, d'un nationalisme plus chaud, par glissement plutôt que par rupture.

L'Eurovision est un cas d'école. Chaque pays monte sur scène non pour célébrer l'Europe, mais pour s'y faire voir, dans un cadre codifié de compétition pacifiée. Les cartes postales entre les chansons, les votes à douze points (pire : les infamants votes à un point — *Belgium, one point*), les drapeaux agités dans la salle : tout participe d'un protocole de reconnaissance mutuelle où les nations existent d'abord comme entités médiatiques. Avec cette différence essentielle : l'Europe ne dépasse jamais ce stade du rappel discret. Elle est présente comme scène et comme plateforme, en filigrane, dans le format du Concours, dans les règles communes, dans la mise en scène collective, mais ne s'active pas (ou à peine) comme sujet émotionnel.

C'est précisément ce qui donne au Concours sa valeur d'archive mémorielle : à défaut de générer une identité collective brûlante, il enregistre des formes successives de coexistence. Chaque édition ajoute une strate à un corpus audiovisuel désormais vertigineux.

3. Michael Billig, *Banal Nationalism*, London, Sage Publications, 1995. L'idée du Concours Eurovision de la Chanson comme élément de l'intégration européenne est développée par les chercheurs australiens Julie Kalman et Ben Wellings dans un chapitre intitulé « Entangled Histories: Identity, Eurovision and European Integration », issu d'un ouvrage collectif qu'ils ont coordonné avec Keshia Jacotine (*Eurovisions. Identity and the International Politics of the Eurovision Song Contest since 1956*, Singapore, Palgrave Macmillan, 2019, pp. 1-20).

L'Eurovision fonctionne ainsi comme une *paléontologie* télévisuelle, où les couches esthétiques, technologiques et idéologiques s'empilent sans jamais totalement s'effacer. Année après année, il conserve les marques visibles des époques traversées — costumes, chorégraphies, effets de lumière, régimes d'image et de son, ramenés inmanquablement à la mémoire du spectateur à la faveur des rétrospectives qui précèdent chaque édition. S'y donne à lire une histoire matérielle et symbolique de l'Europe vue comme un dépôt mémoriel de styles, de codes et de sensibilités.

Mais c'est aussi un *palimpseste* : une structure répétitive sur laquelle s'inscrivent chaque année de nouvelles variations. Il en va ainsi de la « grammaire » esthétique et musicale du Concours. La forme canonique de la chanson, qui avait vu triompher France Gall (1965) et Sandie Shaw (1967) a muté pour consacrer Céline Dion (1988) et Johnny Logan (à deux reprises : 1987 et 1992), sans jamais disparaître totalement du Concours. L'*eurodance* fournit chaque année un solide contingent de participants, espérant rééditer la double victoire de Loreen pour la Suède en 2012 (« *Euphoria* ») et 2023 (« *Tattoo* »). Une forme de *world music* pseudo-ethnique, incorporant des éléments de musique traditionnelle, est devenue avec le temps un « genre Eurovision » à part entière, avec des lauréats comme Ruslana (Ukraine, 2004) ou Elena Paparizou (Grèce, 2005). Chaque édition voit passer au moins un morceau de bravoure lyrique, à l'image de Conchita Wurst en 2014 ou, plus récemment, de JJ en 2025 (vainqueur pour l'Autriche). À l'inverse, la ballade minimaliste, comme « *L'Oiseau et l'Enfant* » (Marie Myriam, vainqueur en 1977) ou « *Ein bißchen Frieden* » (Nicole, 1982), continue de surprendre, avec des *outsiders* comme Salvador Sobral (Portugal, 2017). Même le rock n'est pas en reste, avec le succès de Lordi pour la Finlande (2006), réitéré par les italiens de Måneskin en 2021 — juste après l'édition annulée en raison de la pandémie.

Tout se passe comme si chaque format restait disponible pour une possible réactivation, comme si chaque édition réécrivait, sans l'effacer, l'histoire cumulative du dispositif. Simon Reynolds parle de *rétromanie* pour désigner cette tendance des cultures populaires à s'abreuver à leur propre passé, jusqu'à l'épuisement⁴. Le Concours

4. Simon Reynolds, *Rétromania : Comment la culture pop recycle son passé pour s'inventer un futur*, Marseille, Le mot et le reste, 2012 [2011].

fonctionne ainsi comme une capsule temporelle collective, un répertoire d'archives partagées où l'on peut remonter le fil d'une Europe projetée, rêvée, au fond toujours remise à plus tard. Dans ce retour de vieux motifs se joue aussi le *kitsch* assumé du Concours qui en garantit le succès annuel : le mauvais goût que l'on adore détester, la ringardise surjouée d'un gigantesque carnaval du *camp*. Une Europe au second degré.

Une fois au moins, pourtant, un groupe est parvenu à enfoncer un coin dans ce dispositif. En 1980, la Belgique est représentée par le groupe Telex, trio de musique électronique, avec une chanson au titre désarmant : « Euro-Vision ». Le texte, minimaliste et tautologique (« C'est presque une télévision / C'est un vrai concours de la chanson »), la mise en scène délibérément atone, le refus de l'orchestre, la platitude de la mélodie : tout dans la performance du groupe ne semble conçue que pour *exposer* son propre fonctionnement. Sabotage sophistiqué ? Clin d'œil ironique ? Telex, en réalité, met en scène le Concours comme pure forme vide, déjà recyclée avant d'avoir servi — figée dans ses armatures synthétiques glacées. Quoi de plus naturel, au fond, pour un groupe de *reprises* ? « Twist à Saint-Tropez », « Rock Around the Clock », « Ça plane pour moi » reposaient sur le même mécanisme. Il n'y avait au fond que la Belgique pour offrir au Concours le spectacle d'une chanson qui, en répétant le mot « Eurovision », fonctionnerait comme son propre pastiche indiscernable.

Cette persistance d'une expérience décalée, « toujours déjà » revécue *même quand elle se vit pour la première fois*, ne produit pas seulement de la mémoire ou de l'archive. Elle génère une forme de hantise légère, une sensation que les formes reviennent sans qu'on sache très bien ce qu'elles portent encore. À force de rejouer les mêmes structures, l'Eurovision devient aussi un espace spectral, où les promesses collectives d'une Europe culturelle semblent résonner à vide, sans mythe moteur. Chaque année en mai, quand résonne le prélude du *Te Deum* de Marc-Antoine Charpentier, le rituel reprend ses droits. Un rituel sans croyance, tenu ensemble par la mémoire affective de ce qui aurait pu être. Le Concours nous offre l'expérience d'un présent perpétuel, sans autre horizon historique que sa propre reprise sans fin. Ce que le critique britannique Mark Fisher appelait

hantologie⁵ — non pas le simple retour du passé qui reviendrait hanter le présent, mais la rémanence de futurs qui ne se sont jamais réalisés — trouve ici une expression presque joyeuse.

Nous sommes dans la boucle : sur Internet, circule une version de dix heures du solo de saxophone de Sergey Stepanov, connu depuis sous le nom de « Epic Sax Guy », extrait de « *Run away* », le morceau *eurodance* du groupe moldave Sunstroke Project & Olia Tora qui, avec le recul, *aurait dû gagner* le Concours en 2010. Une boucle absurde et sublime, parfaitement consciente d'elle-même, qui résume à sa façon ce qu'est devenue l'Eurovision : un concours qu'on regarde autant pour sa musique que pour sa capacité à générer des *memes* ou des fragments mémoriels, rejouables à l'infini.

Qui va gagner, cette année ? Et l'an dernier, déjà, c'était qui ?

5. Mark Fisher, *Spectres de ma vie. Écrits sur la dépression, l'hantologie et les futurs perdus*, Montreuil, Éditions entremonde, 2021 [2014].

Pour saluer Fernand Verhesen et les éditions du Cormier

Le présent dossier est un hommage au travail éditorial de Fernand Verhesen (1913-2009), fondateur à Bruxelles des éditions du Cormier en 1949. Le premier livre publié de la maison était un recueil de Maurice Blanchard, *L'Homme et ses miroirs*, avec des gravures de son ami, le peintre et graveur René Mels. Dirigé depuis la mort de Verhesen par Pierre-Yves Soucy, Le Cormier a élaboré en trois-quarts de siècle un catalogue de très haut niveau, y compris sur le plan matériel, avec des publications souvent illustrées par des artistes contemporains et une longue et riche tradition de tirages de tête.

Chez Fernand Verhesen, le travail de l'éditeur n'est pas séparable d'une série d'autres fonctions : typographe, traducteur, critique. Le soin apporté aux livres, longtemps composés et imprimés par Verhesen lui-même sur une presse à bras, et aussi le goût de la découverte et de l'introduction d'auteurs étrangers, essentiellement latino-américains, et enfin l'engagement en faveur des auteurs aimés à travers des traductions à la fois justes et inventives, constituent l'apport unique de Verhesen à la vie tant poétique qu'éditoriale en Belgique et au-delà.

En ses soixante-seize années d'existence, le Cormier a édité quelque quatre-vingts auteurs et publié plus de cent cinquante recueils. Son catalogue se signale par une grande diversité de voix et le refus de toute orthodoxie. Le lecteur y trouvera notamment les noms de Philippe Jones (ami et complice de longue date), Claire Lejeune, Michel Lambiotte, Albert Ayguesparse, Pierre Della Faille, Bosquet de Thoran, Hubert Juin, Michel Collot, Corinne Hoex, Luc Dellisse, François Rannou, Hubert Antoine, Laurent Demoulin, Serge Meurant, Anne Penders, Elke De Rijcke et Sarah Plimpton, sans oublier de nombreux poètes latino-américains, de César Vallejo à Pedro Serrano et Roberto Juarroz, que Verhesen a été le premier à révéler au public francophone.

La dimension européenne et globale de Fernand Verhesen se retrouve dès le début dans d'autres de ses initiatives, à commencer par le Centre international d'études poétiques, qu'il fonde en 1954. Dès 1955, Verhesen y publie le *Courrier du CIEP*, dont l'importance internationale est immédiatement reconnue. Le *CIEP* servira de centre de documentation sur la poésie, se dotant d'une Bibliothèque internationale de poésie dans ses bureaux logés au troisième étage de la Bibliothèque royale.

Poète, Verhesen se situe essentiellement dans la lignée des auteurs comme André Du Bouchet et Jacques Dupin, groupés autour de la revue *L'Éphémère* (1967-1972), plus tard *Argile* (1973-1981), soucieux de précision et de sobriété mélangées, attentifs aux rapports entre textes et images comme à la qualité typographique et matérielle de la publication, et opposés aux excès avant-gardistes de *Tel Quel*, *Change* ou *TXT*. Élu membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises en 1973, Verhesen est l'auteur de quelque dix volumes de poésie. En 2024, une anthologie de son travail a été publiée aux éditions de l'Académie (*L'offrande du sensible*, Introduction et choix de poèmes par Pierre-Yves Soucy).

Les textes qui suivent apportent un éclairage précieux sur le parcours et l'œuvre de ce poète et théoricien, au cœur d'une vraie floraison poétique dans le paysage d'après-guerre. Mais ils permettent par la même occasion de rappeler qu'il fut aussi, peut-être surtout, un grand éditeur. (*Jan Baetens et Luc Dellisse*)

Laurence Boudart et Martin Groenendaels

Fernand Verhesen et les Archives et Musée de la Littérature

Les relations entre Fernand Verhesen et les AML ont été animées et fécondes, bien que parfois complexes. Il s'agit en réalité d'une longue histoire partagée qui, comme toutes les aventures humaines, comportent ses parts de lumière et d'ombre. Bien que parcellaires, les archives que Fernand Verhesen y a laissées et qui composent aujourd'hui le Fonds qui porte son nom aux AML, nous éclairent utilement sur les aléas de cette collaboration, qui s'étale sur trois décennies, entre 1969 et 2000.

Dans l'antichambre des AML : aux sources d'une passion

Afin de bien comprendre comment cette relation se noue et évolue, commençons par remonter le fil du temps jusqu'en 1943, bien avant la rencontre de Fernand Verhesen avec les AML. Dans une lettre qu'il adresse alors à Pierre-Louis Flouquet, qui dirige le *Journal des Poètes* depuis sa création en 1931, Verhesen évoque son envie de créer un centre d'archives. Il s'agit en fait d'une idée déjà présente dans le cercle de la revue, qui s'est toujours montrée soucieuse de s'occuper elle-même de sa mémoire¹. De plus, en exprimant une volonté fraternelle, affirmée contre les divisions de son temps, Verhesen en appelle dans ce courrier à « un ralliement mondial des poètes », que le groupe du *Journal* devrait être le premier à faire résonner dès

1. Signalons que les archives du *Journal des Poètes* sont actuellement conservées aux AML.

la liberté de correspondre rétablie². À la Libération, cette idée va rencontrer un véritable écho auprès de la communauté poétique et culminer dans l'organisation des Biennales Internationales de Poésie à Knokke, dont la première édition se tient en 1952. Ouvertement internationaliste, l'initiative fait se rencontrer tous les deux ans, sur la côte belge, plusieurs centaines de poètes venus d'Europe et d'ailleurs.

C'est durant la seconde Biennale, en 1954, que Fernand Verhesen annonce la création d'un Centre International d'Études Poétiques (ci-après CIEP). Celui-ci, vite secondé par la publication d'une revue, *Le Courrier* (1955), se donne plusieurs missions, au premier rang desquelles se trouve la parution d'articles sur la poésie. Avec cette démarche, Verhesen souhaite « assainir » la critique poétique qui avait alors cours et développer un lieu privilégié pour l'expression de celle-ci³. L'institution nouvellement créée se dote également d'un autre outil : un centre de documentation sur la poésie, regroupant tant des sources primaires que secondaires ; celui-ci ne tardera pas à devenir la Bibliothèque Internationale de Poésie. Fournie grâce aux réseaux littéraires franco-belges et internationaux du *Journal des Poètes*, ainsi que par ses collaborateur-ice-s, la Bibliothèque s'installe d'abord dans la toute jeune Maison Internationale de la Poésie, qu'administre Arthur Haulot.

Outre cette volonté rénovatrice, soulignons également le caractère résolument international du CIEP, sur lequel insiste d'ailleurs sa dénomination, et qui « annonce tout un programme »⁴. En effet, le CIEP s'attache dès 1959 des correspondants dans divers pays, dont le rôle consiste à fournir des renseignements sur l'actualité littéraire

2. Lettre de Fernand Verhesen à Pierre-Louis Flouquet, 14 juillet 1943, AML, cote ML 07508/360.

3. « [...] il me semblait à ce moment-là que la critique poétique devait être assez assainie, qu'une espèce d'hygiène devait être instituée dans la critique poétique, qui était livrée aux journalistes – ce qui ne déprécie nullement le métier de journaliste, bien au contraire – mais aux courriéristes littéraires qui faisaient de la critique poétique comme on fait de la critique du dernier roman paru ou du dernier prix littéraire. Il me semblait qu'il fallait faire autre chose, de plus simple, de plus profond et qui fut totalement dégagé de toute concession et de toute compromission quelle qu'elle soit. » (HELLYN PAUL, *ENTRETIEN AVEC FERNAND VERHESEN*, 1967, AML, COTE SPAT 00190).

4. ANSEEUW ALAIN, « LES TITRES DANS LES REVUES DE POÉSIE », *LE COURRIER DU CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES POÉTIQUES*, N°96, 1973, p. 15.

de leur pays, établir ou consolider les contacts entre le Centre et les écrivains à l'international, organiser des antennes du CIEP dans leur pays, bref, à contribuer à une «solidarité intellectuelle et morale uniss[ant] les poètes dans un effort commun»⁵. Menées par Fernand Verhesen, ces trois activités – publication, archivage et correspondance –, s'avèrent complémentaires : *Le Courrier* était souvent échangé contre de la documentation auprès des bibliothèques, les correspondants donnaient des articles pour la revue, y faisaient parvenir de la documentation, etc.

Le but que poursuit Fernand Verhesen avec le CIEP, cause à laquelle il enjoint les poètes et poétesses de se rallier, est, au fond, de travailler à la compréhension poétique du monde, pour mieux le changer. Aussi son discours se dote-t-il d'une véritable dimension politique : «Nous souhaitons que se rejoignent ici pour une franche collaboration ceux qui comprennent que la poésie a un rôle à jouer dans une civilisation toujours en péril, toujours à sauver»⁶. Il encourage non seulement la participation du poète aux activités de la Cité, mais il se positionne également en faveur d'une poésie humaniste, en se déclarant «pour une poésie qui réintègre tout l'homme, et pour un homme qui réintègre toute la poésie»⁷.

Développement d'un réseau poétique mondial

En s'appuyant sur un idéal humaniste⁸, le CIEP structure un réseau international, qui permet de servir de «trait-d'union»⁹ entre les participants aux Biennales, tandis que Fernand Verhesen y joue

5. Centre International d'Études Poétiques, *Rapport général d'activités*, 1961, p. 11, AML, fonds Fernand Verhesen, cote ML 15002/0004/005.

6. VERHESEN FERNAND, *CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES POÉTIQUES*, [CA. 1955], p. 4, DOCUMENT DACTYLOGRAPHIÉ INÉDIT PRÉSENTANT LE CIEP, AML, DOSSIER «ARCHIVES CIEP».

7. *Ibid.*

8. Le CIEP apparaît comme une entreprise qui dépasse la sphère littéraire, en construisant des ponts avec d'autres disciplines du savoir. Par exemple, *Le Courrier* n°129-131, paru en 1979, s'intitule «Poésie et République». On y trouve les articles «Platon : poésie et éducation» de Louis Schneider, et «De la citoyenneté poétique» de Claire Lejeune.

9. s. n., «Le Centre International d'Études Poétiques est né», *Le Journal des Poètes*, n°8, octobre 1954, p. 5.

l'«agent de liaison», comme il se plaisait à se dénommer¹⁰. Il se concentre d'ailleurs tellement sur cette activité d'animateur de la vie littéraire et de catalyseur des échanges culturels qu'il en néglige sa propre poésie : aucun de ses textes ne sera publié entre 1947 et 1970. Si le CIEP parvient à constituer puis à maintenir ce réseau de correspondants réguliers, c'est avant tout grâce à l'intense activité épistolaire de Verhesen. Celle-ci se caractérise surtout par sa «finalité littéraire» mais comprend des aspects purement pratiques (abonnements, envois, etc.) ; du «dynamisme» de Verhesen dépend la vie du réseau¹¹.

Ses correspondants privilégiés se trouvent en Amérique latine (citons l'Argentin Raúl Gustavo Aguirre, le Vénézuélien Alfredo Silva Estrada, le Chilien Humberto Díaz-Casanueva, le Cubain Cintio Vitier) mais il est aussi en contact avec Uffe Harder pour le Danemark, Arthur Miedzyrzecki pour la Pologne, José Luis Cano pour l'Espagne, Alberto Fratini pour l'Italie, Abdelaziz Kacem pour la Tunisie, etc. Avec plusieurs de ceux-ci, les relations vont au-delà de la simple édition de textes. Ainsi Verhesen aide-t-il matériellement des intellectuels vivant sous les dictatures et contribue à la construction de la légitimité de certains auteurs au sein du champ littéraire francophone (Juarroz, Huidobro, notamment).

Au total, ce sont 87 correspondants réguliers que recèlent les archives, auxquels nous pouvons encore ajouter une abondante correspondance plus ponctuelle venue du monde entier. Se dessine ainsi une constellation intellectuelle étendue sur plusieurs décennies et sur plusieurs continents, qui va de représentants de la négritude (Léon-Gontran Damas, Lamine Diakhate), aux avant-gardes latino-américaines (comme la revue *Poesía Buenos Aires* que dirigeait Raúl Gustavo Aguirre), en passant par l'École de Genève (Jean Starobinsky, Marcel Raymond), plusieurs universitaires américains (Nathaniel Tarn, Tatiana Greene) et les poètes portugais proches d'António Ramos Rosa. Les membres les plus actifs de ce réseau

10. Lettre de Fernand Verhesen à Pierre Bourgeois, 4 mai 1962, AML, fonds Pierre-Louis Flouquet, boîte FSXVIII 00057 « Histoire du Journal des Poètes ».

11. BRUNET MANON, « PROLÉGOMÈNES À UNE MÉTHODOLOGIE D'ANALYSE DES RÉSEAUX LITTÉRAIRES. LE CAS DE CORRESPONDANCE DE HENRI-RAYMOND CASGRAIN », *VOIX ET IMAGES*, N° 272, 2002, pp. 216-237.

se retrouvaient à l'occasion des Biennales, où plusieurs d'entre eux siègent comme jurés du Grand Prix International de Poésie, dont Verhesen était le secrétaire.

Cette dimension internationale se manifeste concrètement dans plusieurs projets menés par Verhesen, tant à titre d'animateur de réseau que d'éditeur ou de traducteur. Ainsi, dans l'effervescence de la Première Biennale Internationale de Poésie, Fernand Verhesen découvre *Combate Meridiano*, un texte de l'Équatorien Jorge Carrera Andrade, délégué permanent de l'UNESCO en représentation de son pays. La fascination de Verhesen pour ce texte est telle qu'il décide de le traduire lui-même et de l'éditer au Cormier en 1953, avec une présentation de Jean Cassou, sous le titre *Les Armes de la lumière*.

Six années plus tard, dans la foulée de l'enthousiasme généré par ces différentes initiatives, Andrade propose de généraliser le projet du CIEP en fondant une Fédération Internationale des Poètes¹². Andrade suggère Bruxelles comme ancrage pour cette Fédération dont le but est de «mejorar mucho la situación de los poetas»¹³. Cette initiative ferait, en somme, aboutir l'idéal d'universalisme et offrirait aux poètes et poétesses belges des relais puissants. Étonnamment, Verhesen répond par la négative et s'en explique :

J'ai longuement réfléchi à cette suggestion, et pour que vous compreniez bien mon attitude, il faut que je vous dise en deux mots comment nous travaillons ici. D'un côté, le Journal des Poètes, domaine réservé de Flouquet. De l'autre, les Biennales, domaine réservé de Haulot. Entre les deux il n'y avait pas beaucoup de place pour une activité de qualité plus haute et plus efficace. D'où

12. «Durant la Conférence Générale de l'Unesco j'ai eu l'opportunité d'écouter les opinions élogieuses des Délégués sur le *Courrier du Centre International d'Études Poétiques* que vous dirigez [...] et qui s'est enrichi d'une précieuse Bibliothèque Internationale de Poésie. On fit également l'éloge de l'Anthologie Mondiale d'un demi-Siècle de Poésie [*Un demi-siècle de poésie. Première anthologie mondiale des poètes vivants*, Lausanne, La Concorde, 1952, note des auteurs]. Je crois qu'avec ces éléments, on pourrait fonder une Fédération Internationale de Poésie, avec un Conseil de Direction, ou une Union Mondiale des Poètes. Cette sorte d'organisation pourrait avoir l'appui de l'Unesco [...]. Je crois qu'il serait intéressant que Bruxelles, où naquit la Biennale Internationale de Poésie, soit aussi le berceau de l'Union Mondiale des Poètes.» (Nous traduisons), Lettre de Jorge Carrera Andrade à Fernand Verhesen, Paris, 12 mars 1959, AML, dépôt de Claire Verhesen et Alice Claeys, Boîte B «Lettres et Manuscrits».

13. «d'améliorer grandement la situation des poètes» (Nous traduisons). *Ibid.*

la double création de la Bibliothèque et du Courrier [...]. Bien sûr, nous nous entendons, nous travaillons ensemble, mais c'est à force de concession et de compromis. C'est humain, soit. [...], mais il ne faut rien changer au rythme actuel du travail, sans quoi nous risquons de tout compromettre [...].

Admettons un instant que soit créée ce que nous appellerons « notre » Fédération Internationale des Poètes [...]. Cela ne pourrait se faire sans intervention directe et effective de Flouquet et de Haulot : en fait, l'un et l'autre sont surchargés [...]. Le travail réel, je devrais l'assumer ; du moins pendant les premières années. Cela impliquerait : abandon du Courrier, et abandon de la Bibliothèque, et abandon aussi de tout travail personnel [...]. Cesser ces deux activités serait un non-sens, puisque précisément cette Fédération reposerait notamment sur un Courrier étendu, transformé en revue de grand format, et sur une Bibliothèque comportant notamment un équipement bibliographique considérable. Or, je ne vois pas le moyen matériel de conduire le tout à la fois. Autre considération [...], il faudrait évidemment créer des comités nationaux doués d'une certaine indépendance. Ces comités, qui devraient être de réelles organisations nationales très vivantes, se superposeraient aux innombrables associations existantes ou les intégreraient partiellement. Je crois que nous risquons de nous heurter à deux écueils : créer, à Bruxelles, par exemple, une sorte de vaste bureaucratie sans pouvoir réel – créer, dans chaque pays, un comité où joueraient toutes les petites jalousies et sans plus de pouvoir réel.

De plus, ou bien les membres de cette Fédération seraient choisis par nous, et en nombre relativement limité (au nom de quel critère?), ou bien tous les poètes en feraient partie, ce qui reviendrait à tenir à jour une liste formidable mais bourrée de non-valeurs. Voyez le P.E.N. Club... : noyé et sans efficacité [...].

Et puis, j'ai peur, j'ai horreur des titres et des « places » : vous voyez-vous « Président national, pour l'Équateur, de la Fédération mondiale des Poètes » [...] ?

Je me demande en conséquence si la sagesse n'est pas de s'en tenir aux choses qui existent et ne demandent qu'à grandir.¹⁴

14. Lettre de Fernand Verhesen à Jorge Carrera Andrade, Bruxelles, 21 mars 1959, *Ibid.*

Difficile de dire si un tel projet aurait effectivement mené à une bureaucratie éloignée de toute véritable poésie, comme le prétend Verhesen. Cette Fédération apparaissait pourtant comme une occasion de constituer une *Internationale des poètes*, conforme à l'idéal universaliste présent au cœur du projet du *Journal des Poètes*, et que Verhesen préfère tenter de réaliser au travers du CIEP plutôt qu'avec l'UNESCO. Si Verhesen assigne un rôle politique à la poésie, il restera toute sa vie méfiant de la Cité, prompt à récupérer et instrumentaliser la poésie¹⁵, ainsi qu'à faire asseoir les poètes dans ses institutions. Il essaiera bien d'obtenir, en revanche, quelque subvention de la part de cet organisme pour soutenir les activités du CIEP. En vain : affaire classée.

L'heure du rapprochement

Bien qu'initée au cœur du *Journal des Poètes*, la trajectoire du CIEP va progressivement s'en distinguer. La Bibliothèque Internationale de Poésie devient peu à peu un véritable centre de documentation. En 1961, elle compte 20 000 livres et exemplaires de revues venus du monde entier. En 1975, ce chiffre monte à 50 000 pour atteindre 145 000 dans le dernier recensement donné dans *Le Courier*, en 2000. Cette augmentation du nombre de documents à conserver implique un élargissement de l'espace de stockage. Or, après une dizaine d'années d'activités, la Maison Internationale de la Poésie devient trop petite et il est indispensable de trouver de nouveaux locaux. C'est avec ce qu'on appelle encore la Bibliothèque Royale Albert 1er qu'une solution sera trouvée. Depuis 1958, cette institution héberge les AML, un centre d'archives fondé par Joseph Hanse et Herman Liebaers, dont les affinités avec les missions du CIEP semblent toutes naturelles. Le transfert a lieu en 1969 et marque le

15. Bibiane Fréché a fait remarquer que le soutien des pouvoirs publics belges – notamment de Paul-Henri Spaak – et de l'ONU aux Biennales Internationales de Poésie, s'inscrit dans la lignée de la construction européenne. (FRÉCHÉ BIBIANE, « LA CRÉATION DES BIENNALES DE POÉSIE DE KNOKKE EN 1952 OU L'ASCENSION TRANQUILLE DU JOURNAL DES POÈTES SUR LA SCÈNE LITTÉRAIRE INTERNATIONALE », *ÉTUDES DE LETTRES*, N° 1-2, 2006, pp. 237-254.)

début de l'intégration du CIEP¹⁶ au sein de structures dépendant directement des autorités belges. Celui-ci va désormais pouvoir disposer de subventions plus importantes, avant d'être progressivement absorbé par les AML, devenant peu à peu sa « section Poésie »¹⁷.

Mais pour l'heure, à l'aube des années 1970, le CIEP est encore bien vivant. Il se voit offrir de « vastes locaux et [une] agréable salle de lecture, un redoublement d'activité et la satisfaction d'offrir aux auteurs, éditeurs, directeurs de revues, écrivains qui lui confient livres et documents, la certitude d'une parfaite tenue de nos collections, la garantie absolue de leur pérennité, et leur mise en valeur au profit des lecteurs, des chercheurs, des étudiants belges et étrangers¹⁸ ».

Tout en jouant en faveur de sa longévité, ce processus d'institutionnalisation contribue à distancer davantage le CIEP (et *Le Courier*) du *Journal des Poètes*¹⁹. Grâce à l'environnement des AML, Fernand Verhesen peut recevoir les archives de ses proches collaborateurs, tels Pierre Bourgeois et Pierre-Louis Flouquet. Il acquiert également une expérience d'archiviste, utile à la publication de lettres inédites dans *Le Courier*.

Au niveau de son rayonnement et de son développement, *Le Courier* profite donc pleinement de son intégration aux AML. Avec l'arrivée de Marc Quaghebeur à la direction des AML en 1980, l'affaire se double d'un avantage financier puisque le CIEP peut désormais opter à des aides du ministère de la Culture, où Quaghebeur exerce comme haut-fonctionnaire. Auréolée de son succès d'estime et de sa solidité, la revue, tirée à 1000 exemplaire, bimestrielle d'abord,

16. Le Musée de la Parole de Paul Hellyn, qui enregistrait notamment les poètes et poétesses lors des Biennales et conservait au départ ces bandes sons à la Maison Internationale de la Poésie, a suivi un parcours similaire au CIEP. Ses riches collections font aujourd'hui partie intégrante de celles des AML.

17. Avec le temps, les AML se sont divisés en plusieurs sections génériques (littérature, poésie, théâtre et audio-visuel).

18. *Le Courier du Centre International d'Études Poétiques*, n°75, [ca. 1971-1972], p. 1.

19. Une note manuscrite de Pierre-Louis Flouquet, probablement datée des années 1960, signale ses réserves quant à la collaboration entre le *Journal des Poètes* et le *Courier*, collaboration qu'il avait d'abord applaudie mais qu'il sent devenir concurrentielle (Voir le fonds Pierre-Louis Flouquet, consultable aux AML, boîte FS XVIII 00057 « Histoire du Journal des Poètes »). Notons que Fernand Verhesen restera toutefois dans le comité de direction, puis de rédaction, du *Journal*.

puis trimestrielle, accueille des auteur·ice·s venu·e·s d'horizons divers et au parcours parfois prestigieux. Elle compte ainsi sur la participation de quatre lauréats du Nobel de littérature : Octavio Paz, José Saramago, Tomas Tranströmer et Czeslaw Milosz. Ses études s'intéressent régulièrement au surréalisme, à la peinture, au langage, à certaines poésies nationales, ... Mais *Le Courrier*, d'ailleurs fortement influencé par *Les Cahiers du Sud*, a également su intégrer les débats du champ littéraire français, puisque l'on y retrouve les auteurs de *TXT*, *Poésie*, *Encres Vives* et *Tel Quel*, sans pour autant négliger la production belge qui requiert tout autant son attention. Au total, 228 numéros seront publiés, faisant participer quelques 349 auteur·ice·s, dont 211 poètes et poétesses.

Une telle organisation demandait plus que l'effort d'un seul homme. L'administration du CIEP est pour un temps assumée par René Meurant ; Paul Vincensini, poète français, s'occupe pour sa part de relayer les abonnements français à la revue via son « Club du Poème ». Le poète, essayiste et traducteur belge Frans De Haes, par ailleurs employé des AML, en devient co-directeur à partir 1979. Il y produit des préfaces et amène la revue à s'intéresser aux développements du poststructuralisme²⁰, puisque De Haes avait ses entrées chez *Tel Quel*²¹. Les résultats les plus remarquables de cette ouverture se manifestent dans le n°139-140 (1981), consacré à la poésie de Marcelin Pleynet et dans lequel intervient Philippe Sollers, ainsi que le n°178 (1988), qui publie des extraits du *Journal* de Pleynet. Frans De Haes sera ensuite secondé par Pierre-Yves Soucy, poète et essayiste belgo-canadien installé à Bruxelles depuis 1987 ; lui aussi sera employé par les AML. C'est lui qui reprendra la codirection du *Courrier*. Enfin, Catherine Daems, employée des AML, et proche collaboratrice de Soucy, s'occupera, lors la dernière décennie d'activité, de la rubrique « Revue des revues étrangères », auparavant rédigée par Frans De Haes. Travail d'équipe donc, que Verhesen s'at-

20. *Le Courrier* avait déjà accueilli des articles à contenu structuraliste, par exemple ceux de Francis Édeline, dont Verhesen publie d'ailleurs le tout premier article en 1959. Cette attention aux développements de la linguistique ne surprend guère puisque, dès sa création lors de la Biennale de 1954, le CIEP a manifesté son intérêt pour l'étude du rapport entre poésie et langage.

21. Entretien avec Philippe Dewolf, 13 novembre 2023.

tache à construire, mais avec des forces vives directement puisées dans celles des AML.

Le CIEP et Le Cormier

Le CIEP n'est qu'une des occupations de Fernand Verhesen. Parallèlement à celui-ci, on le sait, l'homme a développé depuis 1949 sa maison d'édition, Le Cormier, ainsi que des activités de critique et de traducteur. Le CIEP et Le Cormier fonctionnent d'ailleurs en tandem. Leur fondateur les désigne comme des «voies parallèles»²² : une publication dans l'un entraîne régulièrement une publication dans l'autre. Ainsi, lorsque Le Cormier édite l'œuvre poétique de Philippe Jones, *Le Courrier* publie ses articles critiques ou des études sur sa poésie²³. L'œuvre de Claire Lejeune, à mi-chemin entre poésie et philosophie, se prête encore mieux à l'exercice, l'autrice se voyant même consacré le n°135-136 (1980). La revue permet d'écrire l'histoire du Cormier, lorsqu'elle publie dans le n°180 (1990) les lettres inédites que s'échangèrent Fernand Verhesen et Maurice Blanchard autour de la publication du premier recueil de la maison, *L'Homme et ses miroirs* (1949). *Le Courrier* permet à Fernand Verhesen de déployer sa pensée critique par des articles consacrés aux auteur·ice·s qu'il édite, tels Roberto Juarroz ou César Vallejo. Il en va de même avec l'œuvre poétique qui peut-être marqua le plus la carrière de Fernand Verhesen, celle de René Char, qui sera étudiée dans *Le Courrier*²⁴. Et d'un point de vue très pragmatique, il est fréquent que des manuscrits proposés au Cormier transitent par l'adresse postale du CIEP, qui n'est autre que celle des AML et, en définitive, de la Bibliothèque Royale. La porosité entre les deux structures est énorme et repose, bien évidemment, sur la concentration de rôles différents qu'assume Verhesen.

22. Verhesen Fernand, Le Cormier n'a évidemment pas poussé par hasard dans une sorte de désert... », man. dact. s.d., p. 15, AML, cote ML 11129.

23. Par exemple Verdin Simonne, « Les rythmes de Philippe Jones », *Le Courrier du Centre International d'Études Poétiques*, n°163-164 (« Des Essais (II) »), 1984.

24. Battistini Yves, « Fauves et enfants dans l'œuvre de René Char », *Le Courrier du Centre International d'Études Poétiques*, n°8, mars 1956, pp. 7-16. Cette place donnée aux études sur René Char dans *Le Courrier* sera développée dans deux autres numéros (n°66 : Jean Starobinski, *René Char et la définition du poème*; n°119-120 : Henri Pallen, *Géographie de Char : alternance Visage Nuptial/ Masque Funèbre*). On notera la présence dans *Le Courrier* de Georges Mounin, auteur du premier essai sur Char (*Avez-vous lu Char?*, 1946).

Ces vases communicants que sont Le Cormier et le CIEP témoignent également d'un lien avec les traductions de Fernand Verhesen, lesquelles œuvrent singulièrement à la découverte de la littérature latino-américaine dans l'espace francophone. C'est par exemple le cas pour Vicente Huidobro, que Verhesen traduit et à qui le *Courrier* consacre deux articles, ainsi que pour Alejandra Pizarnik, que *Le Courrier* publie dès 1963 (n°45), ou encore Rodolfo Alonso la même année (n°44 et 52).

Clap de fin

Malgré leur envergure et leurs beaux résultats, le CIEP et *Le Courrier* ne sont pas éternels. Sur le long terme, l'incorporation aux AML se révèle être une source de tensions, particulièrement entre Verhesen et ses collaborateurs d'un côté, et avec Marc Quaghebeur de l'autre. C'est pourquoi, lorsqu'il décide de quitter son poste d'animateur du *Courrier* en 2000, Fernand Verhesen choisit, en même temps, de mettre un terme à la revue plutôt que d'en laisser les rênes à Quaghebeur, avec qui les différents s'accumulent²⁵. Deux revues de poésie naîtront de cette aventure : *Balises*, revue publiée par les AML de 2001 à 2013 (dont le nom provient du titre d'un ouvrage critique de Marc Quaghebeur²⁶) et *L'Étrangère*, revue fondée et dirigée par Pierre-Yves Soucy, qui paraît toujours.

En définitive, on peut dire que la relation entre Fernand Verhesen et les AML incarne une collaboration féconde entre poésie et institution. Initiée par la volonté de Verhesen de créer un centre de documentation poétique d'envergure internationale, cette alliance a permis de structurer un espace de préservation et de diffusion de la poésie qui, pendant plusieurs décennies, a su transcender les frontières nationales et linguistiques. Avec ses réseaux et ses ambi-

25. Il semble que le licenciement de Pierre-Yves Soucy par Marc Quaghebeur ait décidé Verhesen : « J'avais le choix entre entériner une décision scandaleuse concernant Pierre-Yves Soucy, rédacteur en chef du *Courrier*, licencié pour des motifs totalement fallacieux par le Musée de la littérature, et saborder la revue. Le choix était fait d'office : c'était une question d'honnêteté. » Verhesen Fernand, interviewé par Ghysen Francine, « L'écrire-vrai de Fernand Verhesen », *Le Carnet et les Instants*, n°121, 2002, consulté en ligne, URL : <https://le-carnet-et-les-instants.net/l-ecrire-vrai-de-fernand-verhesen/>.

26. Quaghebeur Marc, *Balises pour l'histoire des lettres belges*, Bruxelles, Labor, 1998.

tions internationales, le Centre International d'Études Poétiques de Verhesen a trouvé, au sein des AML, un cadre d'accueil à la mesure de son projet, une symbiose qui a consolidé le CIEP en tant qu'acteur central de la scène poétique.

L'intégration progressive du CIEP aux AML a en outre offert des avantages déterminants en matière de moyens et de rayonnement, tout en soulignant la tension inhérente à l'institutionnalisation de structures fondées sur des idéaux humanistes et poétiques. Au-delà de ses contributions mémorielles et éditoriales, Verhesen a ouvert un espace unique de dialogue et de partage entre poètes des mondes francophones, latino-américains et au-delà, réunis par de profonds liens d'amitié. Sa collaboration avec les AML témoigne du parcours complexe d'un homme qui, tout en s'appuyant sur les institutions, a su défendre une poésie libre et universelle.

Philippe Dewolf

L'œil de la lettre

C'est par l'apprentissage du dessin que j'ai été amené à rencontrer Fernand Verhesen. Suzanne Gaudy, son épouse, et moi-même suivions en effet les cours du soir donnés à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Josse-ten-Noode, située à un jet de pierre du domicile des Verhesen, de l'autre côté des boulevards de la petite ceinture de Bruxelles. J'étais alors sous le coup de l'exposition William Turner qui venait de se tenir aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique à la fin de 1970, et sous le charme et le mystère enveloppants de la musique de Maurice Ravel et Claude Debussy. J'essayais naïvement de traduire et transcrire ces émotions et impressions en ébauches de poèmes qui firent dire à Suzanne :

— Mais il faudrait que vous rencontriez Fernand pour lui en parler.

Rendez-vous fut donc pris, pour une visite à l'issue d'une de nos séances de fusain. L'immeuble à façade jaune des années '30 dont les Verhesen habitaient les derniers niveaux était situé au 96 de la rue de la Croix de Fer, face au massif bâtiment de l'Office des chèques postaux désormais affecté à la promotion de la région flamande. L'étroitesse de l'ascenseur qui menait au cinquième étage contrastait avec le généreux espace des pièces de séjour où les rayons de bibliothèque occupaient largement les murs. Suzanne constatant l'absence de son mari, me dit :

— Venez, nous allons voir Fernand, il doit encore être au travail dans la pièce au-dessus.

C'est alors que, dans un réduit d'à peine quelques mètres carrés, je découvris un homme d'une soixantaine d'années, le torse nu, s'ac-

tivant sur une presse à pédales pour tirer feuille après feuille, un des ouvrages publiés à l'enseigne du Cormier. Il lui fallait quasiment sauter à pieds joints sur le mécanisme pour l'actionner. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il s'agissait d'un éditeur qui payait littéralement de sa personne dans l'impression d'une plaquette au tirage probablement confidentiel. Si, ultérieurement, Verhesen m'est apparu dans ses écrits davantage apollinien que dionysiaque, d'entrée de jeu, je fus donc en présence d'un homme qui ne lésinait pas sur la dépense. Quand la conversation s'est engagée, à la lumière de mes essais de textes, il me conseilla la lecture de Max Jacob dont il fut le premier à me citer le nom. Il comprit fort bien que mes références à Baudelaire, Mallarmé et autres poètes de la fin du siècle symboliste limitaient mes connaissances en matière de poésie et il m'incita donc à élargir un horizon littéraire assez restreint. Dès nos premières rencontres, il s'ouvrit de sa propre initiation à la modernité en évoquant sa rencontre avec Pierre Albert-Birot, l'éditeur de la revue *Sic*, à un moment dans l'entre-deux-guerres où celui-ci semblait avoir sombré dans l'oubli. Il prenait plaisir à se remémorer l'étonnement de Birot :

— Mais quel est ce jeune type de Bruxelles qui s'intéresse à moi ?

J'étais bien entendu loin de supposer que Fernand Verhesen fût à ce point informé d'un passé dadaïste et surréaliste. Il m'offrit d'entrée de jeu un exemplaire de *Franchir la nuit*, le recueil de ses propres poèmes qu'il venait d'éditer en 1970, et dont le titre résonne comme un appel à la lumière, ainsi qu'une traduction d'un recueil de Vicente Huidobro, *Altazor* dont il avait trouvé le parfait équivalent en français : *Altaïgle*. Lors de nos rencontres ultérieures, comme je m'évertuais sottement à le convaincre de l'excellence des enregistrements de Pierre Boulez dans l'œuvre symphonique de Claude Debussy, il me dit incidemment qu'il avait eu l'occasion d'écouter le chef d'orchestre en concert, en 1969, au Lincoln Center à New York :

— Tout de suite, je me suis dit que ce type-là avait quelque chose dans le ventre.

Un tempérament fondamentalement résolu, au fait de l'art poétique – Boulez avait mis en musique René Char et Stéphane Mallarmé – ainsi que la présence d'une colonne vertébrale, ces qualités me sont apparues comme celles que Verhesen attendait en premier

lieu d'un créateur, quel que soit le domaine où s'exerce sa pratique. Et notre commune admiration de Boulez, ainsi que notre attention à la musique d'un texte, nous auront sûrement rapprochés. Ces rencontres et d'autres textes qui allaient aboutir à un premier recueil publié par Verhesen en 1975, relevaient de l'incitation, de l'encouragement bienveillant. Comme je m'enquis de savoir d'où venait le nom de sa maison d'édition, il me répondit que c'était celui de l'arbre mythique – le cormier est une variété de sorbier aux fruits en forme de petites poires – sous lequel, à Paris, se réunissaient les poètes de la Pléiade parmi lesquels Ronsard et du Bellay.

Alors que se profilait la possibilité qu'il me prît sous son aile au Cormier, certains proches me firent comprendre que c'était là une entrée royale, qu'en matière de poésie, Le Cormier était en Belgique une sorte de *nec plus ultra*. Il est vrai que Verhesen veillait au grain et à toutes les étapes de la fabrication d'un livre ou d'un recueil qui avait reçu son *imprimatur*. Il ne souffrait aucune imperfection et se rendait quasi hebdomadairement à Ottignies, chez l'imprimeur Jean Dieu-Brichart qui consentait à composer sur linotype les textes que lui apportait Verhesen, à une époque où l'offset gagnait inexorablement du terrain. C'est ainsi que j'appris avec grand étonnement que l'imprimeur n'avait en rien à se soucier du contenu ou de l'esprit d'un livre, mais que toute son attention se trouvait requise par la justesse et le respect de l'orthographe, ainsi que par une composition à la justification parfaite. L'odeur de plomb fondu, barbotant à l'état liquide à une coudée de distance du clavier de Dieu-Brichart, participait de mon émerveillement.

Verhesen avait un cahier des charges précis pour ses éditions : le recours quasi exclusif au Garamond de Peignot, au papier Da Costa pour les tirages courants, ainsi qu'une impression sobre à l'encre noire à laquelle il tenait essentiellement, nette et exempte de bavures, de sorte à garantir une lecture sans encombre. L'influence de l'éditeur Guy Levis-Mano a été fondamentale dans sa formation et c'est donc en autodidacte qu'il s'est initié à l'art de la typographie et de la mise en page. Vers la même époque, un recueil de Serge Meurant parut au Cormier qui me fit très forte impression : *Mais l'insensibilité grande*. La couverture de la plaquette est une des rares – si ce n'est la seule – où se trouve reproduit un dessin de la main de Georges

Meurant, le frère de Serge, très proche dans sa facture nerveuse de certaines encres d'Henri Michaux. Serge Meurant, «un des poètes les plus fibrés que je connaisse» selon les paroles de Frans De Haes, est de ceux qui ont été le plus en phase avec les attentes de Verhesen : l'écriture comme nécessité absolue, irréfragable, quand il n'y a plus d'autre moyen d'expression, plus d'autre issue.

Deux autres recueils suivirent : *Transcrire*, où j'essayais de restituer la statuaire angkorienne dans le corps même du texte, et *Surnoms*, une série de variations et de divagations à partir d'images de mode hype qui me valurent une réaction stupéfiée de Jacques Izoard. À la sortie de *Transcrire*, j'eus la curieuse idée d'en faire relier un exemplaire sur parchemin, puisque c'était là un des supports de l'écrit avant l'arrivée du papier. Dieu-Brichart en imprima deux feuilles, à l'identique de la première de couverture, mais le recours au parchemin, matériau plutôt rebelle au façonnage, nous donna d'autres soucis au moment de passer à la reliure proprement dite.

Surnoms connut une double aventure dans sa mise en oeuvre : d'une part, je souhaitais voir, en première de couverture, le titre imprimé en italiques et en écarlate, avec une justification vers la droite, là où Fernand Verhesen penchait nettement pour une composition en romain couleur lie-de-vin et centrée, en somme plus sobre. D'autre part, la firme en charge du brochage avait bâclé son travail en méconnaissant la différence d'épaisseur du dos du recueil selon qu'il s'agissait du tirage de tête ou d'un exemplaire courant. Verhesen exigea et obtint réparation sans bourse délier. Vint un temps d'arrêt, lié à la découverte d'un inédit de Marcel Lecomte, *Connaissance des degrés*, que je persuadai Fernand de prendre sous son aile. Il y eut sans doute une légère réticence de sa part, peut-être liée à sa fréquentation personnelle du poète qui n'avait pas hésité à le mandater pour lui dactylographier certaines de ses chroniques parues dans *Le Journal des Poètes*. Mais la qualité des textes, conçus comme une suite d'arcanes majeurs, finit par emporter la décision. C'est là que s'est arrêtée ma collaboration au Cormier. Mais Fernand accepta encore un texte à vocation plus académique au *Courrier du Centre International d'Études poétiques*, une étude au sujet de Paul Nougé (au moment où il avait exclu Lecomte de *Correspondance*) à l'occasion du centenaire du chef de file de l'activité surréaliste en Belgique.

En 1976, peu après le décès de Pierre Bourgeois qui assurait l'intendance de la Maison Internationale de la Poésie et formait un binôme avec Verhesen dans le comité de rédaction du *Journal des Poètes*, celui-ci me proposa d'en prendre en charge la gestion administrative. Peu avant, j'eus le privilège de pouvoir assister à une réunion de rédaction que j'imaginai fiévreuse, où les participants emportés par la passion seraient montés sur les tables dans une ambiance de foire d'empoigne. Il n'en fut rien, car je vis deux messieurs studieusement assis à la table de travail, plongés dans une lecture silencieuse et recueillie, où les seules paroles entendues étaient celles de Fernand donnant un avis mesuré ou soumettant à Bourgeois un texte à faire paraître ou à écarter. Plus que réservé, le comité de rédaction travaillait donc dans un climat presque monacal. L'esprit qui animait Verhesen et Bourgeois tranchait avec la tonitruance d'Arthur Haulot qui menait la barque de la Maison Internationale de la Poésie en tribun au verbe fort, promoteur d'une sorte de bar-num littéraire haut de gamme puisque les Biennales Internationales de Poésie qu'il dirigeait tenaient leurs assises au casino de Knocke. Verhesen me fit comprendre que ces attitudes parfois gesticulatoires ne correspondaient pas exactement à sa vision des choses.

Il m'avait aussi fait part d'un certain dépit face aux élucubrations intellectuelles nées dans la mouvance structuraliste parce qu'elles lui paraissaient éminemment stériles. En matière de création littéraire dans le monde francophone, il n'était pas dupe d'un nombrilisme consistant à faire du texte l'exclusif objet de fascination – une suspecte obsession *textuelle* – comme si l'écriture, desséchée à l'extrême, n'avait plus d'autre vocation ou ressource que d'écrire qu'elle écrit. La notion même d'auteur était brocardée par les thuriféraires des pratiques et productions textuelles, une mise au ban significativement passée sous silence quand il s'agit des rétributions liées aux droits d'auteur.

Aux tics d'une certaine avant-garde parisienne dont le terrorisme ne lui avait pas échappé et l'irritait au plus haut point, Verhesen préférait nettement le lyrisme et le chant profond de certains poètes latino-américains ; Roberto Juarroz en est une figure majeure dont il a magistralement traduit plusieurs recueils de la série *Poésie verticale*. Il aimait mettre l'accent sur l'unique ouvrage d'un Antonio Porchia,

un recueil de percutants aphorismes qu'il a traduit sous le titre *Voix abandonnées*, publié aux Editions Unes. Son attention fut aussi éveillée par l'oeuvre et la personne d'Alejandra Pizarnik, poète argentine écorchée vive, auteure d'une oeuvre grave et puissante dont il traduisit et publia au Cormier *Où l'avide environne*. Verhesen voyait donc plus d'avenir pour la poésie dans l'orbe latino-américain que dans les coteries de la ville-lumière. Sa connaissance de l'espagnol ne lui permit cependant pas, pendant tout un temps, de se rendre en Espagne où le régime franquiste le tenait jusqu'en 1960 pour *persona non grata*.

Parmi les auteurs belges que Verhesen accueillit au Cormier, il convient de retenir le nom de Roger Goossens dont il réédita *Magie familière*, geste qui lui valut l'estime de Tom Gutt, dernier chef de file du surréalisme en Belgique et dont le niveau d'exigence sortait du commun.

Si les ouvrages publiés au Cormier représentaient une sorte de premier choix, les ouvrages de moindre teneur se trouvaient en quelque sorte relégués à la Maison Internationale de la Poésie. Un des best-sellers du Cormier, en tout cas un recueil qui a davantage été remarqué et eu un certain retentissement, fut *Maître et maisons de thé*, de Werner Lambersy. Son format oblong à l'italienne, tranche avec les habituelles publications du Cormier. L'auteur y transcende la cérémonie de la préparation du thé telle qu'elle se pratique en Extrême-Orient. Son côté sacré n'a pas rebuté Verhesen, laïc et peu enclin au religieux ; du reste, lorsqu'il se rendait ou revenait de chez son imprimeur, aimait glisser avec un air de sous-entendu très subtil :

— Je vais chez Dieu, [ou] je suis allé chez Dieu, [ou encore] j'ai parlé à Dieu.

Sa fille Claire me rappela que le patronyme Verhesen dérivait du néerlandais « ressuscité ». Verhesen essayait d'installer une connivence avec son interlocuteur. Il incarnait la vigilance amicale sans effusion. Souvent, il entamait une réponse en requérant l'attention d'autrui par un

— Écoute, mon vieux...

et, pour le rallier à son point de vue, il ponctuait volontiers ses dires par un

— N'est-ce pas ? Hmm...

où l'intime conviction semblait devoir le disputer au moindre doute.

Éditeur, Fernand Verhesen connaissait tous les rouages du métier, du pica à l'oeil de la lettre, l'oeil et le bon. Le peintre et graveur Carlo Chapelle bénéficia de sa sympathie : il lui offrit sa presse à bras dès lors qu'elle ne lui servit plus, mais avec l'idée qu'entre les mains d'un passionné de l'art typographique, elle connaîtrait une seconde, voire une troisième vie.

Comme il m'avait incité à lire Max Jacob, voici, en prolongement de ce miraculeux conseil, le portrait que l'auteur du *Cornet à dés* a fait du *Bibliophile* :

La reliure du livre est un grillage doré qui retient prisonniers des cacatoès aux mille couleurs, des bateaux dont les voiles sont des timbres-poste, des sultanes qui ont des paradis sur la tête pour montrer qu'elles sont très riches. Le livre retient prisonnières des héroïnes qui sont très pauvres, des bateaux à vapeur qui sont très noirs et de pauvres moineaux gris. L'auteur a une tête prisonnière d'un grand mur blanc (je fais allusion au plastron de sa chemise).

Jan Baetens

Accompagnements, ornements, illustrations : la part de l'image dans les livres du Cormier

L'auteur écrit le texte, mais c'est quelqu'un d'autre qui fait le livre. Un texte littéraire est, sauf exception, une création individuelle. Le livre par contre, et de nouveau sauf exception, est le fruit d'un travail collectif, qu'on peut résumer par le terme d'« énonciation éditoriale »¹, où interviennent, au masculin comme au féminin, l'éditeur, le directeur de collection, l'illustrateur, le typographe, le maquettiste, le correcteur, l'imprimeur, le relieur ou encore le diffuseur-distributeur et le libraire (ces rôles ne se suivent pas mécaniquement dans le temps, il y a au contraire un dialogue permanent entre eux). Il arrive certes que ces fonctions diverses coïncident : il existe des auteurs-typographes-éditeurs, dont l'exemple le plus connu au XX^e siècle est sans doute Guy Lévis Mano (l'actuel retour de l'autoédition, numérique ou non, en multiplierait facilement les occurrences). L'aventure du Cormier, mais de poésie créée par Fernand Verhesen en 1949, juste après sa démission du poste de lecteur d'espagnol à l'ULB, en représente un cas non moins intéressant, presque héroïque vu les circonstances tout sauf idéales dans lesquelles Verhesen, typographe autodidacte, a dû s'inventer comme auteur-imprimeur-éditeur, apprenant à tirer lui-même ses premiers livres à l'aide d'une presse à bras d'occasion installée dans son domicile dans la rue de la Croix de fer à Bruxelles.

Travail apparemment solitaire, mais soutenu dès le début par l'apport d'un ami et complice décisif, le peintre et graveur René Mels,

1. Emmanuël Souchier, « Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale », *Communication & langages*, n° 154, 2007, p. 23-38.

auteur des premières images du Cormier², puis relayé d'un groupe d'amis, de lecteurs et de contacts institutionnels, informels mais non inefficaces (Maison de la poésie, Palais des Beaux-Arts, Biennales de poésie, Musées Royaux des beaux-Arts, Bibliothèque Royale, Académie royale de langue et de littérature, Archives et Musée de la littérature), l'amitié étant fil conducteur et la clé de voûte de ce réseau.

L'aspect le plus « visible » de cette collaboration est constitué par les images qui « ornent » ou « accompagnent » un nombre considérable des éditions, plus exactement des tirages de tête des livres. Ces images se trouvent dans plus ou moins un tiers de l'ensemble du catalogue et les termes qui en qualifient la présence (« accompagnement », « ornement », « avec », etc.) témoignent directement de la méfiance moderne à l'égard de l'illustration, genre ou principe jugé, à tort ou à raison, typiquement dix-neuviémiste³ (cela dit, il ne suffit pas de rejeter le mot pour éviter la chose, qui n'a rien de répréhensible en soi).

Ces images, qui se veulent donc autre chose qu'une simple illustration, ont dans la production du Cormier une *fonction* et une *place* bien précises. Leur fonction est de donner une valeur ajoutée aux tirages de tête, pratique habituelle de nombreuses maisons de poésie, grandes ou petites, depuis l'émergence du livre d'art à la fin du 19^e siècle⁴. Destiné à financer la publication du livre, non rentable dans son édition courante, le tirage à tête, fait souvent sur un papier de luxe, s'adresse à un certain type de bibliophiles, moins retenu par la reliure (domaine traditionnel de la bibliophilie) que par les ren-

2. C'est en effet Mels qui est le seul auteur des premiers livres illustrés de la maison : *L'Homme et ses miroirs* de Maurice Blanchard (1949), *Deux poèmes* de Jean Rousselot (1950), *Chant séculaire* d'Horace (1952) et *Sonnets* d'Olivier de Magny (1953). À partir de 1954, on voit apparaître le nom d'autres artistes. Sur le travail de Mels, voir Philippe Roberts-Jones, Fernand Verhesen et Wim Toebosch, *René Mels ou les Hauts-Fonds*, Sint-Martens Lathem, éd. de la Dyle, 1994.

3. Sur ces débats, voir mon essai *Illustrer Proust. Histoire d'un défi*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2022.

4. L'âge d'or de ce type d'édition était sans doute l'entre-deux-guerres, qui a vu se multiplier les éditions dites spéciales au-delà du seul domaine de la poésie, voir les thèses de Camille Barjou, « Livre de luxe et livre d'artiste: acteurs, réseaux, esthétiques (1919-1939) », 2017, Université Grenoble Alpes, et Jean-Michel Galland, « L'édition illustrée de l'entre-deux-guerres à travers l'œuvre de trois de ses acteurs, Clément Serveau, Jean-Gabriel Daragnès et Daniel Henry Kahnweiler: une approche socio-esthétique » (2021, Paris Sorbonne).

contres entre texte et image (c'est clairement le cas des volumes du Cormier, qui ne misent jamais sur la reliure). Quant à la place et partant la forme de l'image, elle découle directement de sa fonction : en tant qu'adjuvant du tirage de tête, l'illustration, toujours de grande qualité, s'imprime en règle générale en marge du texte proprement dit, par exemple en frontispice, parfois littéralement en ajout, de manière à pouvoir être enlevé dans l'édition courante (ce n'est que plus tard, on y reviendra, que les images reviendront aussi dans cette édition, non plus sous la forme de créations originales mais comme simples reproduction, il est vrai imprimés avec autant de soin que le reste du livre). Ce caractère « hors-texte » explique aussi le choix de l'image unique : les séries ou séquences sont très rares, ce qui contribue à souligner et la valeur de l'image (seule, unique, singulière et partant exceptionnelle) et le refus de l'image comme illustration (où les images, échelonnées tout au long du livre, sont soupçonnées de redoubler inutilement le texte).

Ces choix, forme et fonction confondues, sont parfaitement logiques. Du point de vue esthétique aussi bien qu'économique, le tirage de tête a longtemps été un aspect capital, si on ose dire, de l'édition de poésie et la manière dont Le Cormier a mis en œuvre la collaboration entre poètes et artistes visuels a fort bien compris l'évolution du marché de la bibliophilie, qui s'étend du domaine de la reliure à celui de l'œuvre originale (dessin, gravure, photo, sérigraphie, xylographie, etc.), si possible d'œuvres méritant d'être collectionnées pour elles-mêmes, comme des créations indépendantes glissées dans l'écrin du livre (dans ce cas, on n'achète plus le volume pour sa reliure, mais pour son « illustration », parfois indépendamment du texte qui « suit »⁵). Il suffit de parcourir la liste des plasticiens ayant orné ou accompagné les tirages de tête pour comprendre que telle stratégie n'a rien d'absurde (les artistes et leurs images de grande qualité et le soin donné au tirage est toujours exemplaire). La « solitude » de l'image, à la fois unique et marginale, affermit son statut de création à part, tout en justifiant le principe même du tirage de tête.

À cet égard, quelques autres singularités retiennent immédiatement l'attention. Elles sont toutes en parfait accord avec l'idée et la pra-

5. En cela, le bibliophile nouveau n'est pas très différent de son prédécesseur

tique de l'édition défendues par Fernand Verhesen et son usage assez systématique du tirage de tête « avec image ».

Une première observation concerne la relative absence, dans certains cas, de rapport très direct entre le style de l'image et celui du texte, qu'on aurait tort d'interpréter comme un « défaut ». L'ajout d'une image à tel ou tel recueil ne relève pas toujours de la recherche de ce qu'Yves Peyré appelle le « livre de dialogue », alliance du travail du peintre et du travail du poète qui, loin de s'illustrer les uns les autres (le poète ne « décrit » pas ce qu'on voit dans les dessins ou les peintures, les images n'« illustrent » pas le texte)⁶. Dans le catalogue du Cormier, texte et image conservent une certaine autonomie, si ce n'est une autonomie certaine. Telle indépendance n'est ni une faiblesse, ni un simple fait du hasard. Elle est au cœur du projet de Verhesen, qui est fondamentalement typographique. Les images sont là pour souligner la valeur du texte et permettre l'épanouissement de la maison, mais on note sans problème que leur place et leur style, l'une et l'autre un peu « à part », témoignent de la crainte de trop bousculer l'architecture intime du texte mis en livre. D'une part, cette mise en forme n'a nul besoin de l'image, comme le prouvent les éditions courantes des ouvrages, privées de leur part visuelle mais nullement diminuées par cette absence. D'autre part, c'est la typographie même qui fait image dans les éditions du Cormier, les qualités de l'impression comme de la maquette suffisant à produire des effets visuels de grand intérêt, tantôt abstraites, tantôt presque figuratives, la page se métamorphosant en une sorte de « gravure textuelle »⁷, plus exactement de travure typographique, la forme des caractères, des vers, des strophes tendant à s'instituer en écho à certaines représentations visuelles, voire à les susciter par la magie de la seule typographie. Un bel exemple en est donné par le

6. Yves Peyré, *Peinture et poésie. Le dialogue par le livre*, Paris, Gallimard, 2001.

7. Genre étudié par Evanghelia Stead, « Gravures textuelles : un genre littéraire », in *Romanisme*, n° 118, 2002, p. 113-132. Ces « gravures » écrites, dont plus d'un texte de Rimbaud ou de Verlaine porte la trace, tentent de capter, non les contenus des gravures, mais leur aspect visuel, faisant jaillir des images, comme dans les *Illuminations*, à travers « l'accumulation de description des scènes, très courtes, fonctionnant en autonomie les unes par rapport aux autres dans un enchaînement saccadé de paragraphes, une énumération tous azimuts de tableaux et de scènes variées (Zoé Monti et Camille Barjou, « Introduction », in *Je rêve de quelque chose entre les poètes et les peintres*. *Les Illustrations de Rimbaud*, Paris, Lelivredart, 2022, p. 8-9.

livre *Jaillir saisir* (1971) de Philippe Jones, orné d'une empreinte de Raoul Ubac», où la mise en regard du texte et de l'image, puis du paratexte initial (frontispice et page de titre) et de son pendant final (table des matières), engendre des effets de réflexion poussés, comme si le texte devenait l'empreinte de l'image ou inversement dans un jeu de traduction intersémiotique, d'un type de signes en l'autre⁸.

Un livre comme *Jaillir saisir* permet de comprendre la redéfinition profonde des rapports entre texte et image dans le catalogue du Cormier. Au lieu de poursuivre quelque échange «direct» entre le verbal et le visuel, comme il arrive dans le livre de dialogue (en tous cas dans ses exemples les plus heureux, car il y a, comme partout, autant d'échecs que de réussites), les volumes du Cormier, non seulement dans les tirages de tête dans n'importe laquelle des éditions courantes, s'efforce de proposer un travail typographique qui puisse lui-même se faire image, sans pour autant passer par la solution de facilité du calligramme, où la mise en pages «photographie» l'objet dont il est parlé. Dans les plus beaux livres du Cormier, c'est bel et bien au livre qu'on veut aboutir. L'image, adjuvant utile dans les tirages de tête, n'est alors plus tel ou tel ajout visuel, elle coïncide avec le livre même. Cette position est d'une grande originalité, qui distingue Le Cormier de nombreuses autres maisons, elles plus facilement séduites par les apports iconographiques, sans pour autant fermer la porte au monde de l'art, élément décisif du réseau constitué par Fernand Verhesen et dont la dynamique autour du Cormier tire beaucoup de sa force.

D'autres observations vont dans le même sens. On peut s'étonner ainsi de la quasi-absence d'une véritable «ligne» quant à la sélection des artistes-illustrateurs. On en voit bien la logique en termes de réseau (ce sont des amis ou des connaissances soit de Fernand Verhesen lui-même, soit des poètes publiés, qui peuvent lui faire des suggestions, certains réalisent d'ailleurs eux-mêmes, en parfaite synergie avec l'esprit de la maison, leurs propres images⁹). Mais l'écart est réel

8. On trouvera une microlecture de cet ouvrage dans mon article «Le poème planche-contact», in *Textimage*, n°16, 2023, en ligne: [textimage - Sommaire - Hapticité quand l'image touche la littérature \(revue-textimage.com\)](https://textimage.com/Sommaire-Hapticité-quand-l'image-touche-la-littérature)

9. C'est le cas de Claire Lejeune, Philippe Jones, Anne Penders, Sarah Plimpton et Harry Szpilman. De son côté, Pierre-Yves Soucy figure dans le catalogue à la fois comme auteur et illustrateur.

entre la relative unité littéraire et stylistique des textes publiés et la grande diversité des contributions iconographiques. Littérairement parlant, le « fonds » du Cormier est assez proche de ce qu'on pourrait appeler la modernité classique des années 1950-70 (on regarde du côté de Du Bouchet et de revues telles que *L'Éphémère* ou *Argile*, non de celui de Denis Roche, Jacques Roubaud ou Jean-Pierre Verheggen, ou si l'on préfère de *Tel Quel*, *Change* ou *TXT*). Visuellement, toutefois, les tirages de tête témoignent de goûts et de tendances moins homogènes, ce qui renforce paradoxalement l'importance de la création typographique, socle indéfectible de toute l'entreprise du Cormier. Le volet iconographique des tirages de tête est important, mais ne doit pas divertir de l'essentiel, qui est la typographie.

Plus généralement, tout se passe comme si Fernand Verhesen avait parfaitement compris la difficulté même d'inscrire l'image au sein de la feuille, de la (double) page, du livre, et de réconcilier deux logiques en partie incompatibles. Comme l'écrit Michel Melot, historien du livre aussi bien que de l'illustration :

Nous avons payé cher la rupture que le livre imprimé imposa entre la typographie et l'image. La procédure de divorce fut longue, douloureuse, et jamais acceptée. Ce n'est pas l'imprimerie qui imposa ce divorce, car les images imprimées, xylographiées, les cartes et les placards gravés sur cuivre ne posaient aucun problème. [...] C'est bien la forme du livre, aux feuilles pliées et reliées entre elles, conçue pour l'écriture linéaire, qui brisa la surface plane dont l'image a besoin. Au-delà de la ligne, la succession des pages et des cahiers dans un ordre fixe est une marche forcée à laquelle l'image n'obéit que malgré elle¹⁰.

Face à cet écueil, les éditions du Cormier se placent radicalement du côté du texte. Par prudence, elles ne se hasardent pas du côté du livre de dialogue, genre différent de celui du texte imprimé – réserve et circonspection qui sont tout à l'honneur de la maison.

La part de l'image dans l'histoire du Cormier reste un formidable chantier. Bien des questions restent ainsi ouvertes. D'où vient le creux dans la politique des tirages de tête dans les années 1960 (le « pic » de la production se situant dans la période 1980-2020, où elle devient quasi systématique) ? Pourquoi la maison a-t-elle maintenu la pratique des tirages de tête à un moment où les avan-

10. Michel Melot, *Livre, (photographies Nicolas Taffin)*, Paris, L'œil neuf éd., 2006, p. 133.

tages économiques de ce type de publication avaient disparu (tant à cause de l'érosion du public de bibliophiles et des changements à l'intérieur du champ du livre illustré qu'en raison de l'apparition de nouvelles structures de financement, notamment des subventions publiques plus généreuses que dans les premières décennies du Cormier)? Qui étaient les acheteurs de ces éditions spéciales et quelle était leur place dans les bibliothèques privées? Comment circulaient les images originales des artistes-illustrateurs et quelle était l'importance d'une participation à la vie du Cormier pour le développement de leur propre carrière (peu de ces illustrateurs sont des «artistes pour le livre», c'est-à-dire des artistes spécialisés dans le domaine de l'illustration)? L'illustration étant considérée comme un art mineur, même dans les cas, aujourd'hui généralisés, où les artistes comme les éditeurs font tout leur possible pour faire oublier la notion même d'illustration, on ne peut que constater de graves lacunes dans notre connaissance de cet aspect clé de l'édition moderne, à commencer bien entendu par la difficulté même d'accéder aux objets en question, dont l'existence même n'est très souvent même pas soupçonnée. Qui a par exemple déjà eu la chance de regarder (ne disons même pas de toucher) l'exemplaire du tirage de tête *Jaillir...* aux pages «enluminées» *post factum* par Jo Delahaut en hommage au grand bibliophile Michel Wittock¹¹?

À ce genre de questions, il n'est pas de réponse simple. Ouvrir les archives? Sans doute, mais les archives ne sont pas des bibliothèques, et la fonction de conservation n'est pas toujours compatible avec la fonction de lecture)? Multiplier les éditions *facsimilé* bon marché? Absolument, mais les écueils financiers ne sont pas minces, et comment concilier le désir d'une diffusion plus large et la nécessité de donner une idée des propriétés matérielles de l'objet de départ? Stimuler la recherche sur l'illustration? Très volontiers, mais il est plus facile d'agiter le pavillon de l'interdisciplinarité que de la pratiquer, surtout dans un contexte institutionnel où le financement des travaux reste très dépendant des frontières disciplinaires. Souhaitons donc que la présente initiative autour du Cormier puisse faire une modeste contribution à un domaine qu'il faut définir comme «condamné à se développer».

11. Le volume est consultable, sur demande, à la Wittockiana, le musée de la reliure et des arts du livre, où il est exposé de temps à autre dans le cadre d'expositions temporaires.

Pierre Guérande

La dérive antisémite des frères Tharaud

Il y a des siècles que règne, comme une maladie honteuse, l'antisémitisme sous les formes les plus variées : or, Il faut pouvoir s'abstraire du contexte actuel et, particulièrement, des formes les plus récentes du phénomène - lequel vise à présent davantage un gouvernement que la part de population demeurée pacifiste – pour en décrypter de tout autres motivations à certains moments de l'histoire. Ainsi des options particulièrement contestables comme le cas des frères Tharaud, voici bientôt un siècle.

Je devais avoir 14 ou 15 ans lorsque je découvris quelques romans de la bibliothèque paternelle : s'y trouvaient en bonne place des œuvres de Henri Bordeaux, de Paul Bourget et, pour lors, des livres cartonnés des frères Tharaud, aujourd'hui très oubliés mais qui avaient fait les beaux jours de la Librairie Plon.

Ce rappel de ma découverte serait d'un intérêt plus que modique s'il ne venait expliquer, en partie, ma totale méprise quant à ce que je prenais alors pour un hommage, si critique fût-il, à la culture juive. Or ces auteurs m'avaient fait découvrir dans la vie juive un univers extravagant, dont le pittoresque et le mystère avaient de suite enchanté mon imagination, et là je reprends leurs propres termes (L'an

prochain à Jérusalem, p. 226). Certes, une réelle maîtrise de la terminologie hébraïque¹ et une forme de lucidité annonciatrice d'un État juif sustainable pouvaient faire penser à de la sympathie envers cet univers, mais c'était là sans doute une vision juvénile assez courte et, en quelque sorte, désarmée devant une œuvre littéraire qui se révélerait bientôt moins désintéressée. N'empêche, il reste quelque chose de cette valse-hésitation entre pro- et antisémitisme. Le paradoxe, par contre, vient de qu'une perception positive du monde juif ait pu régner parmi des lecteurs autrement avertis et jusque dans des milieux israélites eux-mêmes ! On pourrait le voir à travers les échanges épistolaires entre quelques grands noms de ce temps, au nombre desquels les frères Tharaud eux-mêmes, certes excellents écrivains mais exemplaires tourneurs de veste, à l'aune des critères actuels. Cette réputation frappe évidemment d'autres grandes figures dont l'œuvre et le mérite souvent réels cèdent le pas à ce monumental « travers », et l'on pense facilement à Louis-Ferdinand Céline ou, chez les voisins belges, à Edmond Picard, par exemple !

Car enfin, le mystère demeure assez intact pour une bonne part : ces deux frères, grands voyageurs et reporters au départ, se sont mués en écrivains et conteurs en produisant ensemble une œuvre fortement axée sur leurs pérégrinations en Europe de l'Est, tout d'abord, et en Afrique et en Orient ensuite² : leur fascination pour un Orient mi-rêvé mi-authentique ne les a plus quittés.

Un climat politique tourmenté

Plantons rapidement le décor : en 1894, dans un climat encore très revanchard à la suite de la défaite de 1870, survient l'affaire Dreyfus qui allait enflammer la France entière : les plus jeunes apprendront peut-être que ce capitaine exemplaire, juif d'origine alsacienne, se voit accusé de haute trahison pour livraison à l'Allemagne de documents militaires particulièrement sensibles. Il sera condamné

1. Notons l'authentique connaissance accumulée par nos deux auteurs en matière de culture, d'histoire et même de terminologie juive. Que la dimension proprement religieuse de leur sujet de prédilection leur ait grandement échappé, la chose ne fait aucun doute.

2. Les pays visités par les deux frères comprennent la Palestine, la Syrie, l'Iran, le Maroc, la Roumanie, l'Allemagne de 1933 et l'Italie de 1938. S'y ajoutent encore l'Indochine et l'Éthiopie.

au bagne en Guyane, à cette île du Diable au nom tristement accordé à la sentence, dans le cas présent.

C'est en janvier 1898 que paraît l'inoubliable « J'accuse » d'Émile Zola, adressé au président Félix Faure et paru en première page du journal *L'Aurore* que dirige Georges Clemenceau. Le journal *Le Temps* ajoute à la liste des intellectuels, ainsi désignés ironiquement par Maurice Barrès, les signatures du sociologue Emile Durkheim, de l'historien Daniel Halévy, et des écrivains Jules Renard et Marcel Proust pour exiger la révision du procès.

Fin 1898 se constitue alors un comité de soutien à Dreyfus, dans lequel apparaissent les noms d'Octave Mirbeau, Anatole France, Lucien Levy-Bruhl, Lucien Herr (Le vaillant bibliothécaire de l'Ecole normale supérieure), Léon Blum, Jean Jaurès et les frères Clémenceau. Premier hiatus: Barrès, dont il sera largement question plus loin, ne signe pas la pétition et rompt notamment avec les deux derniers noms cités.

Toutefois, la crise engendrée en France est telle que certains défenseurs de la première heure du trop fameux condamné (son avocat Lazare et même un haut gradé le colonel Picquart, dont une biographie et un film ont évoqué la haute figure (3)) prêchent pour la modération mais aussi pour l'ajournement de cette révision de peur d'engendrer un casus belli en France et même à l'échelle européenne, voire mondiale, tant elle entame la paix des ménages.

La carrière de deux frères

Jérôme et Jean Tharaud, nés en 1874 et 1877, sont originaires du Limousin qu'ils quittent précocement à la mort de leur père pour aller étudier à Angoulême et à Paris. Ils parcourent très jeunes les pays de l'Est européen et y découvrent l'univers juif, certes, mais dans certaines de ses versions les plus attardées, celles de Hongrie et de Galicie. qu'ils prendront pour des universaux, inébranlables et à leurs yeux inintégrables. Journalistes au départ, ils se muent rapidement en écrivains grâce à leurs reportages romancés évoquant des mondes très peu accessibles à la majorité de leurs contemporains. Le mystère entourant encore ces cultures éloignées, qu'ils décrivent en un style circonstancié et vivant, leur vaut une rapide ascension

dans le monde des lettres, en clair avec des tirages de leurs livres dépassant toutes les attentes, en ce compris les leurs. Le Goncourt ne tardera pas à suivre, en 1906 et, si nous sautons à dessein les étapes, ils se voient reçus à l'Académie française, en 1940 pour Jérôme et en 1946 pour son cadet : leurs nominations n'auront pas été sans poser quelques problèmes aux statuts du Quai Conti, vu ce cas de deux auteurs jumelés au point de n'avoir jamais écrit une ligne l'un sans l'autre.

De l'énigme, donc, il y en a également dès leur premier roman traitant déjà du monde juif et qui porte le nom oublié de Bar-Cochebas (1907) dérivé de Bar Kokhba, héros antique ayant combattu les Romains lors du siège de la cité Bethar, au sud-ouest de Jérusalem, vers 135 après Jésus-Christ. L'intrigue évoque un jeune hongrois qui se sent étouffé par la tradition et les préceptes de sa judéité, ce qui le conduira à l'exil et au suicide. Rien de particulièrement anti-juif, jusqu'à présent, dans ce récit qui débute par une citation du sociologue juif-anglais Zangwill en lui empruntant, au passage, une large portion de scénario.

Les grands influenceurs

Les Tharaud sont des amis de Charles Péguy depuis leur prime jeunesse et ils lui vouent une admiration qui se traduira quelque jour par un livre, *Notre cher Péguy* : c'est lui qui les fait opter pour les prénoms de Jérôme et Jean, au lieu de leurs prénoms d'origine, en un temps où leur multiplication frise souvent la démesure.

Les frères, tout jeunes encore, rejoignent au départ Péguy dans sa croisade pro-Dreyfus, dont le poète ne manque aucune manifestation. Dans *Notre jeunesse* (1910), Péguy affirme que si Jésus s'est incarné pour sauver notre humanité grâce à sa Passion, le peuple juif, parce qu'élus, est également celui que Dieu distingue par les épreuves : exil, humiliations, pogroms - ce dont ce peuple se passerait volontiers selon une logique basiquement humaine - seraient autant de signes de ce que les prophètes et les mystiques imposent pour vivre authentiquement la justice et la foi. Dès lors, l'affaire Dreyfus apparaissait comme une manière privilégiée de répondre à ces injonctions venues d'En Haut ! Quand on est sur terre « pour souffrir » selon une

vision rigoriste de la foi, le calvaire à traverser n'est jamais à rejeter, et le capitaine Dreyfus aurait même eu tort (sic) d'accepter la grâce présidentielle et de n'avoir pas combattu plus virilement la loi d'amnistie. Pareils reproches seront d'ailleurs formulés ouvertement par Jaurès et Clémenceau, pour des motifs moins religieux comme on s'en doute, aucun d'eux ne tenant compte apparemment de l'épuisement physique et mental extrême éprouvé par leur ancien protégé. Péguy déplore en définitive essentiellement la perte de la spiritualité et des idéaux patriotiques, religieux et pacifistes, à l'échelle collective puisqu'il les érige en système exemplaire au plan individuel.

Romain Rolland, de son côté, transpose dans *les Loups*, sa première pièce, une situation parallèle mais ramenée au cadre de la révolution française. Mais à tant vouloir se tenir à distance des deux « camps », celui de la patrie et celui de la révolution, Rolland parvient difficilement à masquer encore ses options dreyfusardes en définitive (cfr Antoinette Blum, *Littérature et relations internationales* pp. 127-141, 1978).

Maurice Barrès exprimait déjà dans *Le Culte du Moi* (1888) la difficulté à ne pas éprouver une conscience changeante et à saisir ses propres subtilités, autrement dit ses errements, mais avec en corollaire le dangereux souhait de s'en remettre à un maître unique qu'on puisse aimer et servir. Autre corollaire tristement évident, un antisémitisme affiché dans un article du *Courrier de l'Est* et parlant ouvertement de *l'opportunisme, parti des Juifs*. Ces attitudes furent diversement accueillies, on s'en doute, par un Charles Maurras, élogieux, ou par Les railleries des Goncourt et d'un Léautaud qui n'entamait là que son journal qui l'allait tenir durant 60 années ! En publiant peu après *L'Ennemi des lois* (1893), Barrès ne faisait que s'enfoncer dans ses options premières, jusqu'à développer l'année suivante une singulière apologie de la haine dans *Du sang, de la volupté, de la mort*, tout un programme !

Persuadé d'une décadence française tout en revendiquant ses racines terriennes et traditionnelles, Barrès s'engage, nous l'avons dit, contre Dreyfus malgré son amitié pour Léon Blum et son admiration pour Emile Zola. A le lire, quand il évoque Blum, ce dernier aurait lui-même marqué des nuances par rapport à un à un parti-pris pro-dreyfusien de la première heure. A l'inverse, le même

Barrès avouera plus tard : *il y a un souvenir qui m'obsède. J'ai assisté, il y a trois ans, à la dégradation de Dreyfus. J'ai écrit un article (...). Eh bien ! Je me demande si je ne me suis pas mépris. Je me rends compte que chacune des attitudes, chacune des expressions du visage, que j'interprétais comme le signe d'une scélératesse ne pouvait être que d'un stoïque, d'un martyr, je n'en sais plus rien*³.

Durant des années, Barrès militera assez méritoirement pour un rapprochement entre l'Allemagne et la France, tout en laissant souvent à cette dernière le beau rôle, bien à l'image de ce penseur nationaliste aussi tourmenté que controversé.

Il est à noter que Jean Tharaud allait devenir, en 1904, le secrétaire de Barrès et qu'il le resterait jusqu'à la déclaration de guerre. Son frère et lui subiront cette fois l'influence de ce penseur à l'antipode des thèses primitives de Péguy. Il reste qu'ils passeront bravement une partie de la guerre dans les tranchées comme tant de leurs compatriotes.

Mobiles et motivations foncières

Les deux frères auraient-ils eu une personnalité faible et influençable que leur réputation ne se serait pas bâtie autrement. On vient de le voir, l'ambiance est à un certain antisémitisme, c'est clair, mais de plus à un relatif laxisme face aux retournements d'opinion⁴, par ailleurs. S'y seraient joints un goût grandissant du succès littéraire et une envie compulsive de figurer parmi les auteurs prisés de leur génération, d'où le fait qu'on n'a pas hésité à parler d'un antisémitisme de plume et d'y voir un « filon » trop commodément exploitable à des fins carriéristes. Ce tableau de leur parti-pris colle désormais à

3. Picquart a été incarné par Jean Dujardin dans le film « J'accuse » de Roman Polanski (2019). Une biographie talentueuse est parue la même année chez Dalloz sous la signature de Christian Vigouroux.

4. Les retournements d'opinion ont pu jouer tout autant dans le sens inverse : ainsi le Colonel Picquart, fort justement cité comme un héros de la défense de Dreyfus, s'est révélé cacher, finalement, une personnalité méprisante envers la judéité et la famille Dreyfus en personne. C'est la thèse de l'historien français Philippe Oriol (2019). Le biographe Christian Vigouroux ne penche pas uniquement pour cette vision car son héros a su demeurer inflexible tout en payant le prix cher (prison, exil etc.) pour son attitude impartiale : Mathieu Dreyfus, lui aussi défenseur de son frère, dira en substance que l'antisémitisme foncier de Picquart l'avait donc « ressaisi ».

leurs habits d'académiciens. Tiens oui, l'académie! Elle a peu tenu compte de leur attitude, tout comme elle a fermé les yeux plutôt rapidement sur les déclarations en temps de guerre d'un Montherlant ou d'un Félicien Marceau, par exemple⁵.

Toujours est-il que le recours aux premiers écrits des Tharaud, s'il ne tempère pas les reproches, nous paraît néanmoins nuancer quelque peu leur attitude par rapport au langage écœurant qui émergera plus tard. Car leur livre *L'an prochain à Jérusalem*, datant de 1924, permet d'imaginer leurs choix idéologiques comme relativement décantés des contagions de leurs derniers maîtres à penser. Certes, ce cri de ralliement – leur titre – n'est pas né d'eux-mêmes mais il dénote un certain optimisme qui garde sa valeur pour la création d'un regroupement de la diaspora en Israël. Si la chose ne se fait pas, c'est, pour une bonne part selon eux, par un manque de décision des juifs disséminés de par le monde.

Car il y a, aux débuts de leurs enquêtes, un vrai souci d'un avenir pour une nation juive: *Plus tard, lorsqu'un grand nombre d'immigrants auraient repris racine sur la terre de David et montré aux autres nations ce qu'ils étaient capables de faire, peut-être alors serait-il temps de réclamer au nom du peuple juif ce pays qu'il avait bien mérité (...) le mieux était (...) de chercher quelque part en Palestine ou ailleurs, une terre où le peuple dispersé retrouverait la paix, la dignité, l'équilibre, une patrie enfin, où il pourrait mener une vie naturelle, comme tous les peuples du monde (...) Depuis quelque temps déjà, ils - les Sionistes - avaient organisé une vaste propagande pour faire valoir leurs droits sur un sol qu'Israël n'a jamais cessé de considérer comme le sien (...) l'invincible espoir d'Israël que sa défaite n'est pas irrémédiable et que les jours de gloire reviendront (...) Mais ils gardent toujours au cœur le vieil amour de Sion. Et ce désir nostalgique (...) cette lutte de la réalité et du rêve, cette éternelle inquiétude, c'est la poésie d'Israël.*

C'est sur cette dernière envolée que s'achève le livre qu'il paraît difficile de mettre au compte d'un mépris intégral qui marquera

5. Il est assez fréquent qu'en vertu de qualités littéraires et même d'effets de modes on puisse fermer les yeux sur des dérives morales outrageantes: dans un tout autre domaine, celui de la pédophilie, on se rappellera l'accueil plutôt rieur et chaleureux réservé à Gabriel Matzneff dans l'émission TV *Apostrophe* de Bernard Pivot en 1990 où seule la psychologue canadienne Denise Bombardier se montra ouvertement hostile à l'invité.

malheureusement les écrits ultérieurs au point de bétonner une fois pour toutes, semble-t-il, une réputation désastreuse.

Rejet de la vocation de pauvreté, sujétion aux influenceurs, enthousiasmes labiles selon l'âge, la position sociale et le contexte politique, voilà bien quelques composantes de l'idéologie des deux frères ! Ne dirions-nous pas, même, sujétion au dernier des influenceurs, au sens où Lao Tseu professait que c'est le dernier qui a parlé qui a raison ? Et, de fait, ne voyons-nous pas un glissement de la pensée de Péguy vers celle, diamétralement opposée, de Maurice Barrès ? Etant donné l'arrivisme littéraire de nos deux compères, leur discours peut relever de l'ambition pour une énorme part, car il ne se bornait pas à fréquenter des hommes de lettres, il se flattait de connaître Lyautey ou le président Déroulède et le maréchal Pétain... Il y a chez eux quelque inconscience également car voyager en Allemagne dans les années troublées 1930-1935 n'a réussi qu'à leur ouvrir modérément les yeux, quitte à s'en dédouaner quand le mal collectif était fait.

C'est donc à se demander si les exclusives ne s'adressent pas davantage à la pauvreté⁶, qui leur fait horreur, plus qu'à son incarnation dans une nation ou une religion, car le livre déjà amplement cité s'ouvre aussi sur un constat d'insigne malaise tant à l'égard du tombeau du Christ (*sans nom, sans richesse, sans goût*) qu'envers le Mur des Lamentations qu'ils dénomment Mur des Pleurs où l'on n'entend *que des hurlements de forcenés* (ce qualificatif peu digne revient à de nombreuses reprises) : *deux mille ans (...) d'appel à ces pierres qui n'ont jamais répondu que par leur brutal silence. Mais il y a là quelque chose de grand, la flamme d'un désir, qui, visible ou invisible, habite le cœur d'Israël (...) Au fond, ces plaintes sont remplies d'allégresse et de cette confiance en lui-même qui est le signe du peuple élu (...) Il y a bien autre chose qu'une danse de confrérie musulmane sur une place marocaine.*

Dieu sait – c'est vraiment l'occasion de le dire - que la sympa-

6. Les Tharaud renchérissent en considérant, dans *Israël est roi* (1924) dédié à Barrès, que « la misère est un état naturel à Israël », selon leur vision d'emblée dépréciative. Ce rejet de la misère est également rendu palpable à propos d'autres ethnies et d'autres régions : ainsi pour l'Irlande en 1903 « pays merveilleux, irlandaises aussi, irlandais peu sympathiques, saleté repoussante » et, 30 ans plus tard, en Inde : « impression de vie pullulante et misérable » à propos de Calcutta.

thie envers le monde arabe leur était plus naturelle et qu'il était plus évident pour eux d'encenser un Orient joyeux que celui des serviteurs de Yahweh ! Qui plus est, la critique vise aussi, par moments, ce monde arabe que les voyages ont pu leur rendre si attachant : *Les arabes peuvent protester qu'ils sont ici depuis treize cents ans, c'est comme s'ils étaient là d'hier. Des terres en friche, une pensée plus stérile que le sable et le rocher, voilà tout le bilan de leur occupation. Qu'ont-ils fait de la Palestine ?*

Une nouvelle fois, ces propos peuvent révolter par leur parti-pris de dénigrement, d'autant qu'ils sont le plus souvent mis au compte de personnages de rencontre, alors que leur simple citation signe un minimum d'accord quant à leur pensée foncière.

Revenant aux propos sur les juifs, le rejet du misérabilisme s'accorde, sans transition, de la hantise de voir bon nombre de leurs ressortissants s'emparer du pouvoir et réussir une forme d'intégration par la domination : communisme, juiverie et Allemagne sont peu à peu mis dans le même sac, sans discernement entre révolution bolchevique et aspirations du peuple élu. D'autres personnalités de l'époque ne cachent pas cette même opinion : les juifs sont devenus des sujets d'inquiétude, un danger pour l'Occident et, un comble, le messianisme abandonnerait l'attente d'un au-delà surnaturel pour faire advenir ici-bas la révolution. Sans ménagement, on estime que les juifs prennent trop de place !

Tous ces dénigrements censés n'être que jeux littéraires sans conséquence n'ont-ils pas, avec bien d'autres, fait le lit des options politiques coupables ayant abouti, quelques années plus tard, à la lâcheté outrancière du gouvernement de Vichy et aux épisodes barbares de la rafle du Vél d'Hiv, du camp de Drancy et de tant de cauchemars ineffaçables ?

Pittoresque !

Nous citons, en début d'article, cette fascination pour le pittoresque : limité à cette seule dimension, l'engouement passe alors pour superficiel. C'est cependant ce même qualificatif qui apparaît sous la plume d'admirateurs autant que de détracteurs. Mauriac souligne : « un violent instinct raciste se délivrait ici par le pittoresque ».

Etiemble parle de « curiosité froide du reporter pour le pittoresque du judaïsme le plus attardé », soit, mais cet adjectif *attardé* n'est-il pas en soi offensant pour les juifs les plus conservateurs, au-delà de leurs orientations en soi contestables ?

D'autres auteurs ont fermé délibérément les yeux sur les exactions littéraires, comme ce P.A. Moylan parlant de « romantic representation of Judaism » ou Jean Cocteau qui, dans son discours de réception à l'académie, fait de Jérôme Tharaud le défenseur du peuple juif. Même son de cloche chez Robert Brasillac (1934) estimant le regard des deux frères « respectueux de la vérité humaine. »

La même année, et à propos des mêmes articles sur Vienne, Léon Blum, qui avait apprécié leurs débuts littéraires, affirme : « cela leur vaudra la palme dans le grand concours d'ignominie (...) Il n'est rien dont la haine et le fanatisme ne rendent capables ces deux écrivains – car ce sont hélas deux écrivains ».

Pour toute réponse, nos « jumeaux littéraires » ont toujours expliqué leur œuvre comme étant écrite « sans se préoccuper de plaire ou de déplaire, avec le seul désir d'être vrai » et ils avancent souvent l'argument de compter plusieurs amis juifs parmi leurs relations. N'empêche : si un auteur a pu dire, non sans raison, que le franc-parler est le tranchant du verbe dans le vif d'un sujet, est-il, pour autant, sitôt poussé à l'extrême, vraiment excusable ? *Verba volant* ... On n'en finirait plus avec les citations !

Au total, ne pourrait-on dire que les Tharaud pèchent surtout par leur manque élémentaire de retenue et, venant de personnages ayant fréquenté de hauts dirigeants, par une absence criante de diplomatie dans leurs jugements anti-juifs mais pas uniquement : ils donnent la nausée en dissimulant souvent leur mépris⁷ sous un emballage historico-littéraire convenu ou sous des propos rapportés par des tiers.

C'est désormais l'image qui restera d'eux, à qui le critique français Michel Leymarie a consacré un ouvrage incroyablement documenté⁸, tout en devant bien conclure qu'il s'agit en définitive d'auteurs fort oubliés qui risquent, et pour cause, de le rester.

7. Ce sont les mots de Sylvie Goll Solinas, autrice et traductrice de plusieurs ouvrages traitant de la souffrance des populations.

8. Leymarie, Michel, *La preuve par deux*, Jérôme et Jean Tharaud, CNRS Editions, Paris 2014, ISBN 978-2-271-07024-1. Il faut citer également, pour les articles consacrés à Péguy, Zola ou Barrès, *Le Robert des grands écrivains de langue française* (2000), ISBN 2-85036-637-4.

Pascal Durand

Radicaux imaginaires

ACCÉLÉRATIONS

La vitesse des événements est devenue si grande que beaucoup voudraient que le repentir précédât l'acte.

ANGE

Celui qui sourit à Reims regarde vers le bas. C'est l'ange de l'énonciation.

APHORISMES

Il faut donner des aphorismes comme un rosier des roses : avec du rouge et des épines.

ARRÊTE TON CHAR

L'insignifiant est sans cesse menacé par l'essentiel.

ART BELGE

Rollmops à Namur, Hareng Saur à Ostende.

BALANCES

Réparer une injustice par l'injustice inverse: rêve de victimes se voyant en bourreaux.

BEAUTÉ

Tous les chemins mènent à Romy.

BIDOCHÉ

Végé?

T'as rien!

BOUGIES

Plus on vieillit, plus on souffre ses bougies d'anniversaire.

CONFORMISME

L'extrême prévisibilité, c'est la mort.

CONSENTEMENT MUTUEL

«I can't leave without you!»

COVID

Le bon côté des masques chirurgicaux jetables, c'est qu'ils montraient un petit coin de ciel bleu.

DANGER DE MORT

Deux menaces pèsent sur la littérature: le formalisme mondain et le développement personnel. Le cercueil aura de belles poignées.

DÉFINITOIRE

Être mort, c'est avoir tout le temps derrière soi.

DJANGO

Que serai-je sans doigt?

DROIT À L'OUBLI

Pourquoi chercher parmi les vivants celui qui est mort ?

EGONOMICUS

Certains parlent beaucoup d'eux-mêmes dont on a vite fait le tour.

ENFANCES

La présence des enfants des autres console immédiatement de ne pas en avoir.

ÉPROUVANTABLE

La dépression est une raison en enfer.

EX ÆQUO

Prête la plus grande attention à ce que ta compagne te dit de son ex : c'est de toi bientôt qu'il s'agit.

EXPERTS DE L'EXPERTISE

C'est le gouffre qui fait déborder la vase.

FEMMES VIRALES

On peut rencontrer plusieurs femmes de sa vie. On ne rencontre qu'une femme de sa mort.

FINITUDE

Durer c'est être immobile dans le temps.

GRAMMAIRE

La mort n'est guère qu'une affaire de changement de classe grammaticale : c'est passer du statut de sujet à celui d'objet.

HANSE (JOSEPH)

« On ne peut plus bien dire... »

HÉCATOMBE

Aimer son prochain comme soi-même? On voit que le christianisme ne s'adresse pas aux suicidaires.

HUMANITÉ (BIENFAITEURS DE L')

L'humanité a tout à craindre de ses bienfaiteurs. Un misanthrope est, pour elle, sans danger.

ISSUE

Faire la grève de la fin demande un grand appétit de vivre.

IVRESSE DES PROFONDEURS

L'adolescence n'est bien souvent qu'une longue descente en acné.

LIBÉRALISME LATENT

L'athéisme est le sourire du créateur délivré.

LITTÉRATURE

Marguerite Dumas et Alexandre Duras sont deux écrivains assez dissemblables.

MALÉDICTION

Dans un monde de fausse transparence, cela ne vaut presque plus la peine d'être incompris.

MORT À VENISE

Pourquoi tant de haine à l'égard d'une ville si belle?

NIHILISME

Être revenu de tout sans y être allé en est une assez bonne définition.

NUE PROPRIÉTÉ

Dès que nubiles, les Numides le sont.

PERFORMATIF

La pensée du déclin est à la hausse.

PHRASE

Une querelle qui se termine par un poing final n'est pas vidée.

PRÉCIS DE SÉDUCTION

Une femme qui ne jette pas un regard au-dessus de son épaule en arrière en s'en allant n'a jamais été là.

PROUST À PARIS IV

Sorbonne et Gomorrhe.

SOCIOLOGIE RÉFLEXIVE

Être comme tout le monde n'est pas à la portée de n'importe qui.

STOÏCISME (POUR LES NULS)

N'ouvre les yeux qu'à ce qui est beau, sois gentil, et d'autant plus implacable à l'égard de la laideur et de la méchanceté que tu n'en verras plus, à commencer par les tiennes.

SYMPHONIES

Il n'y a eu que de grandes Neuvièmes. Celles de Mendelssohn, Schumann et Brahms laissent pourtant à désirer.

THÉOLOGIQUE

L'infini est par définition inachevé.

TRADUCTION

Ce qui, d'un écrivain, peut être formulé en d'autres mots, n'est pas de lui mais de tout le monde.

ZIG-ZAG

Ce qu'on ne peut taire, on devrait pouvoir le dire.

Rony Demaeseneer

Que reste-t-il de la «Zwanze»?

On le sait, la Zwanze est un état d'esprit. Si l'on devait lui trouver une parentèle, elle remonterait sans nul doute à Thyl Ulenspiegel, figure du farceur immortalisée par Charles De Coster en 1867. Ce saltimbanque espiègle et rusé qui, sous ses virevoltes facétieuses, rend compte, avec ironie et désinvolture, des injustices d'une réalité sociale souvent cruelle envers les plus démunis. Un cousin de Thyl? À coup sûr, ce serait le brave soldat Chveïk, personnage à l'image de Thyl, futé et malicieux, du roman de l'écrivain tchèque Jaroslav Hasek.

Pour les Belges, plus particulièrement pour les bruxellois, la Zwanze est donc cette fantaisie gouailleuse, un brin nostalgique face au temps qui fuit, faite d'un mélange subtil d'autodérision et d'ironie moqueuse. Car si elle est avant tout blagueuse, elle peut aussi se faire le témoin mélancolique d'un monde qui disparaît. Ce fut entre autres le cas avec Curtio, pseudonyme de George¹ Garnir (1868-1939) qui percevait dès 1906 les changements qu'allaient subir Bruxelles et la Belgique lorsqu'il écrivait: «Bruxelles s'en va [...]. Il y a à sa place, déjà, une grande cité cosmopolite, la capitale

1. Orthographié volontairement sans «s» car il n'appréciait pas, écrivait-il, de voir son prénom écrit au pluriel!

policée et confortable d'un royaume prospère, lequel s'est annexé un Empire fantastique... ». Une bouffée de nostalgie lucide que l'on perçoit dans nombre de textes mais vite contrebalancée par le retour à la dérision, à la désinvolture.

Si aujourd'hui, elle ressortit avant tout au folklore et à l'oralité, la Zwanze a pourtant réussi à trouver refuge dans la littérature depuis la première moitié du XIX^e siècle. Le livre *Vie et survie de la littérature bruxelloise*, dernier essai du spécialiste ès-zwanzologie Georges Lebouc, publié en 2024 quelques mois avant son décès à 88 ans, montre combien la Zwanze a pu engendrer de « types » intemporels, essentiellement dans les domaines du théâtre et de la fable parodique. Ces œuvres, ces auteurs, ces personnages, nous les connaissons tous ! Madame Chapeau, le théâtre de Toone, Bossemans et Coppenolle, les fables de Virgile et ses chroniques dans le *Pourquoi pas ?*, voire même la figure de Haddock dont la gouaille n'est pas sans rappeler l'esprit frondeur de la Zwanze. Notons au passage, en évoquant le capitaine créé par Hergé, que la langue bruxelloise est sans aucun doute l'une des plus imagées quand il s'agit d'invectiver son prochain ou d'estimer le « titre alcoométrique volumique » de son compagnon de comptoir. Autant d'expressions plus savoureuses les unes que les autres, déclinées à foison et que la Zwanze utilisera bien sûr *ad libitum* ! Au-delà de l'anecdote, le lien unissant l'ensemble du registre *zwanzé* est sans conteste ce partage entre la joie de vivre et une forme de liberté d'expression parfois triviale mais ô combien amusante et salutaire.

Aujourd'hui, la Zwanze et le *brusseleir* se maintiennent grâce essentiellement aux confréries folkloriques, les « Chochetés2 », qui contribuent, dans un esprit zwanzeur, à faire vivre et connaître le patrimoine bruxellois. De *L'Ordre du Faro* à *La Confrérie des Hommes-Oiseaux* en passant par l'incontournable société des *Amis de Manneken-Pis*, elles ont toutes la volonté d'entretenir cette âme burlesque et truculente. Dans la lignée des réunions des clubs du dix-neuvième siècle tels que les *Agathopèdes* ou encore de *La Société des Joyeux*, elles perpétuent cette tradition de la hâblerie narquoise.

2. LIBERT, Louise-Marie, *Sociologie de la bruxellitude : « les chochetés »*, 180^e éditions, 2014, 233 p.

Un seul mot d'ordre pour ces sociétés: faire du sérieux tout en s'amusant!

Car le terreau de la Zwanze, on l'aura compris, c'est avant tout le bruxellois. Cette langue, ou plutôt ces langues, qui ont su propager l'humour propre aux habitants de Bruxelles. Quand Georges Lebouc propose aux éditions Labor une méthode d'apprentissage du bruxellois, sur le modèle de *La Méthode à Mimile*, pastiche des célèbres *Assimil* qu'avait lancé Alphonse Boudard à la fin des années soixante, le succès est immédiat. Amusant et décalé, *Le bruxellois en septante leçons* (1999) joue avec malice sur les oppositions entre les expressions bruxelloises les plus pittoresques et leurs équivalents dans un français des plus châtiés. Dans la foulée, d'autres volumes paraîtront, *Les Zwanzeurs: anthologie de l'humour bruxellois*, *Comment engueuler son prochain en bruxellois?* ou encore *Parlez-moi d'amour en bruxellois* qui tous, font la part belle à l'esprit facétieux de la Zwanze.

Mais celle-ci s'appuie aussi sur un autre registre, celui de la caricature, de l'exagération à outrance. Pas étonnant dès lors de retrouver, dans les marges des textes, des croquis destinés à illustrer les saynètes et dialogues burlesques. Car la Zwanze qui est affaire de compagnonnage, aime les retrouvailles (et ripailles) entre amis pour défier ce qui est figé en suscitant les farces les plus inattendues. Ainsi découvre-t-on, depuis quelques années, nombre d'albums de bande-dessinée adaptés en dialecte bruxellois. Chez l'éditeur Dupuis par exemple, une belle réussite que l'adaptation par Georges Lebouc du Spirou de Schwartz et Yann sous le titre, *Le Kastar des Marolles* (2010). Plus récemment, en 2022, chez Noir Dessin productions, *Les Schtroumpfs et les boentjes mauves* adapté en bruxellois par Joske Maelbeek où bien évidemment, le Schtroumpf cuisinier devient le Schtroumpf Top Jef et le bêta, le Schtroumpf Snul!

D'autres nouvelles initiatives voient le jour qui permettent d'attiser encore cette flamme zwanzeuse (mais pour combien de temps?). La collection bruxelloise lancée par l'éditeur *Lamiroy* dans laquelle on peut entre autres lire des textes de Bruno Brel, neveu du grand Jacques, décédé voici quelques semaines. Deux autres auteurs ont su aussi trouver un public, même auprès des plus jeunes, en proposant de nouvelles fables, de nouveaux textes pétris de Zwanze et touchant à des sujets plus contemporains. Joske Maelbeek que l'on

vient d'évoquer comme traducteur mais qui est avant tout fabuliste et Jean-Jacques De Gheyndt qui, pour l'heure, assurent la transmission de cet état d'esprit, de cette saveur moqueuse du Zwanzeur qui décidément sait nous faire rire une fois !

Christopher Gérard

Sur *La Source pérenne*

Présenté par Luc Dellisse

Propos recueillis par Frédéric Saenen

Être libre aujourd'hui implique une dimension imaginaire plus marquée que jamais. Il s'agit de circuler sur la terre, sur notre portion de terre, comme si elle était « jeune encore et vierge de désastres ». Comme si le commerce intégral, l'enlaidissement de la nature, l'industrie ravageuse, l'aplatissement de toute idée de grandeur, la falsification de l'espace et du temps, n'avaient aucune incidence sur notre possession du monde et que notre solitude solaire demeurait intacte, inaliénable, sous un ciel vide et rayonnant.

C'est ce à quoi, magnifiquement, Christopher Gérard nous convie, dans son livre *La Source pérenne. Un parcours païen*¹ ; et en tournant les pages de ce manuel d'admiration et de dévotion aux dieux d'une antiquité éternelle, nous accédons sans effort à la modernité.

Le paganisme aujourd'hui, comme mode d'emploi de la vie : c'est bien de cela qu'il s'agit. Une certaine façon de regarder le monde comme si le jardin des Hespérides se situait dans la ville la plus

1. Christopher Gérard, *La Source pérenne Un parcours païen*, La Nouvelle librairie, 2025

proche. Comme si la mer la plus bleue était l'océan le plus vert. La mer est glauque depuis le temps d'Homère. Les pommes d'or ne sont pas là pour la nourriture, mais pour la vénération. La source sacrée n'attend peut-être qu'un rayon de soleil pour jaillir sous nos pieds. Cette source s'écoule depuis la nuit des temps.

Un des atouts souverains de l'âme païenne, de la pensée païenne, est d'être hors de toute raison politique. Elle est déraison dans le langage humain. Elle ne dit pas : c'était mieux hier ou ce sera mieux demain, ces deux points de vue de la catastrophe. Elle juge que l'éternité existe et qu'elle est sur la terre.

On croyait cette divinité de l'instant disparue depuis l'écroulement de la Rome antique et de la Grèce. Elle était là. Mais sans sa mise en musique par l'écriture, elle resterait invisible à nos yeux terrestres.

Un païen n'est pas tout à fait un citoyen ordinaire. Il est double par nature ; à la fois il appartient à son époque, à son milieu, à ses tâches ; et à la fois, il accède à un temps parallèle où seules comptent les idées intemporelles. La forme même de ses jours découle de cette réalité imaginaire aussitôt vécue dans le réel.

Ainsi, l'idée que d'autres se font de lui n'est qu'un des versants de la réalité. Supposé un personnage qui se présente sous les apparences d'un directeur d'école, d'un résident de Venise, d'un dandy affirmé, amoureux des belles lettres, discrètement réactionnaire : ces diverses déterminations, et d'autres que j'ignore, sont des simulacres. Elles ne nous préparent en rien à entrer dans les volutes d'une pensée sauvage, inédite à force d'être oubliée.

Voilà donc, sous ses sages apparences, un aérolithe. Voilà un territoire inconnu, mais étrangement familier. L'amour de la civilisation gréco-romaine s'y offre à nous comme une mine à ciel ouvert. *La Source pérenne* nous fait très bien percevoir qu'entre matérialisme scientifique et les religions du salut, il y a une autre dimension de la vie. Ce livre en est à la fois la carte et le territoire. L'érudition, la passion, y rivalisent, pour donner un tableau assez précis de ce que peuvent être la grandeur et la nécessité d'un paganisme intégral, y compris dans quelques-uns de ses avatars contemporains.

Voilà donc un ouvrage savant, réfléchi, machiné, qui est la légèreté même. Il multiplie les références et les recoupements sans s'alour-

dir et va de l'avant d'un ton vif et allègre, comme une reconquête du présent éternel. Le pessimisme, le matérialisme et la spiritualité y forment un attelage irrésistible.

Rompant avec tous les usages, je voudrais faire, en faveur de cet itinéraire païen, une citation qui n'est pas dans le livre, mais qui dit, sous une forme poétique, l'alpha et l'oméga d'une vie libre et sans illusion métaphysique : elle a cinq cents ans. Ce n'est rien. Elle est que Jean Second, qui écrivait en latin, langue morte, vivante grâce à lui :

*Omnibus horis
Lubrica sors est.
Perpetuum nil.
Cuncta recurrunt
Ordine certo,
Seque superbis
Funera miscent
Saeva triumphis*²

Luc Dellisse

Quelles sont les modifications de cette troisième édition ?

Deux éditions du livre avaient paru, en 2000 puis en 2007, aux éditions L'Âge d'Homme, la si peu conformiste maison du regretté Vladimir Dimitrijevic, qui accueillit, outre nombre de Slaves, tant de Belges, de Pol Vandromme à Jean-Baptiste Baronian, de Georges Thinès à Hubert Lampo. D'où cette troisième édition revue et augmentée (vingt-trois textes), sous la sobre casaque de La Nouvelle Librairie. Comme le dit à juste titre un critique belge, ce livre « s'inscrit dans la durée » : un quart de siècle. Dans dix ans peut-être, je publierai une quatrième édition...

À l'origine du titre, une expérience, une image aussi – la source vive qui coule, en plein cœur de Rome, sous la basilique *San Clemente al Laterano*, à côté du mithræum souterrain. Tout un sym-

2. Traduction : « À toutes les heures / Le destin est incertain. / Rien ne dure. / Tout revient / Selon un ordre fixe, / Et de cruelles funérailles / se mêlent / aux triomphes superbes. »

bole : une basilique paléo-chrétienne appartenant à des Dominicains irlandais, où subsiste, enfoui, le temple païen.

Vous évoquez dans le premier texte le paganisme comme religion de l'Europe et indiquez que son principal facteur de disparition fut évidemment l'évangélisation. Mais plus encore que la religion chrétienne, n'est-ce pas le découpage du temps calendaire qui a supplanté le temps organique, cyclique, du paganisme ? Et si cette dimension de l'existence est fondamentale au païen, comment peut-il encore l'éprouver essentiellement, voire se soustraire aux diktats de nos sociétés soumises aux horloges, aux agendas, aux contraintes horaires professionnelles comme privées ?

Avec l'évangélisation (souvent forcée : n'oublions pas que les cultes païens furent interdits dès la fin du IV^e siècle) et surtout la Contre-Réforme (car notre Moyen Âge était resté foncièrement païen) s'impose en effet une autre vision du temps, linéaire et non cyclique, calendaire et non organique – *officiel*, en quelque sorte. Augustin d'Hippone, platonicien puis manichéen dans sa jeunesse, développera, une fois converti au christianisme vers l'âge de trente-trois (!) ans, sa vision d'un temps détaché des phénomènes naturels et observables, à savoir le mouvement des astres. Ce triomphe d'une abstraction sur le réel annonce, des siècles à l'avance, notre temps séquencé, celui des horloges numériques que vous évoquez. La posture païenne consiste à se réapproprier la vision cyclique, donc *naturelle*, du temps, l' *irreparable tempus* de Virgile, celui qui *fugit*. Se soustraire, comme vous le dites justement, aux diktats utilitaristes et marchands, renouer avec les cycles et les fêtes, avec la ronde des saisons est un premier pas. D'où, je pense, une part du malaise contemporain, dû à cette rupture d'avec les rythmes cosmiques (agaires pour nos régions). Un exemple tout récent : la modification décidée d'en-haut, sans réelle concertation, *dogmatique*, des rythmes scolaires, une hérésie sur le plan pédagogique, qui fait la fortune des agences de voyage.

La claire conscience de la progression des cycles participe bien à la bonne santé du corps, de l'âme et de l'esprit. Pour ma part, j'ai la chance de vivre en bordure d'un vaste parc, où batifolent renards et rouge-gorge, hérons et écureuils roux. De ma fenêtre, je peux suivre, jour après jour, les métamorphoses de la nature – cet « éternel

retour» en version *microscopique* est un spectacle apaisant autant qu'une source, pérenne, de bonheur et d'équilibre.

Vous rejetez toute manifestation de paganisme «clanique», collective comme autant de mascarades. Est-ce à dire que, à une époque où la communion a cédé le pas à la communication, le paganisme est la forme la plus aboutie, non de l'individualisme, mais du personnalisme?

Je n'ai pas *stricto sensu* rejeté des manifestations de paganisme en raison de leur caractère clanique, dont certaines sont émouvantes et crédibles – je pense à divers groupes helléniques, baltes ou italiens. Ce n'est tout simplement pas ma tasse de thé et j'ai peu de goût pour ce qui pourrait dériver en mascarade.

Etre une personne différenciée (et non un individu récriminant avec aigreur pour ses droits), si possible debout et structuré autour d'une colonne vertébrale, au temps de l'individualisme grégaire, me paraît le défi à relever pour tout homme libre. Par essence, les engouements de masse, les affoulements et les comportements de meute m'inspirent de la méfiance. J'ai les curées, surtout si elles se veulent vertueuses, en horreur. Les tribus m'ennuient... même si les liens communautaires des clans et de la famille au sens large apparaissent comme des protections pour la personne face au Léviathan moderne et contre les aléas du rapide destin. L'étude du courant personnaliste me paraît, comme vous le suggérez, une piste intéressante.

Vous dont le paganisme semble fondé sur un parcours individuel, allant de découvertes en révélation, de rencontres en partages, quelle est votre point de vue sur l'initiation? La plus parfaite n'est-elle pas celle où, comme vous, l'on se choisit ses maîtres? Vous considérez-vous comme un auto-initié?

Les Mystères d'Eleusis ou de Mithra ont disparu et leurs secrets, diabolisés par l'Eglise, ont été perdus: ne subsistent que quelques formules, quelques bas-reliefs que les savants tentent d'interpréter. Comme vous l'observez, l'initiation pour moi est personnelle, fruit d'un cheminement relativement (pas totalement) solitaire, celui d'un contemplatif. Par nature, je ne suis pas à l'aise dans les groupes où l'on vous apprend à penser droit et où les ambitions puériles, les conflits de personnes accaparent l'attention et vous distraient de l'essentiel. Je n'ai donc pas accepté les propositions d'appartenir à l'une

ou l'autre société à prétentions initiatiques, dont les « incarnations », parfois sympathiques, ne me convainquaient pas outre-mesure. J'y vois une sorte de théâtre, un réseau social ou professionnel, bien plus que l'occasion d'atteindre un niveau supérieur de conscience. J'ai bien rencontré, en Inde, deux ou trois figures impressionnantes, mais qui s'inscrivaient dans une filiation plurimillénaire dans le cadre de leur caste. J'ai pu en effet m'entretenir assez longuement avec les équivalents locaux de nos druides de jadis, qui m'ont, de manière quasi paternelle, encouragé dans ma quête *sans jamais vouloir me convertir*. De certaines soirées passées sur le toit d'un temple à Bénarès, je garde un souvenir lumineux.

Votre géographie mentale est, comme vous venez de le dire, tournée vers l'Inde et plus encore la Grèce antique - Apollon. Vous parlez moins des hérésies, et je pense en particulier à la gnose. Comment vous positionnez-vous par rapport à cette forme de pensée tout à fait originale ?

Mon livre débute en effet pas une invocation à Apollon Archer. Ma formation de philologue classique m'a, d'une certaine manière, rendu allergique à l'occultisme comme à toute forme de confusion. En effet, j'ai été dressé à accéder aux textes originaux dans leur langue originelle, à en effectuer une lecture la plus rigoureuse possible pour les comprendre *avant de les interpréter*. Il y a là un devoir fondamental de probité et de clarté qui m'a été inculqué dès mon adolescence : *reditus ad fontes*.

Les gnostiques, avec leur dualisme foncier, posture qui m'est étrangère, n'ont jamais suscité chez moi qu'un intérêt strictement documentaire. *Idem* pour les hérésies chrétiennes, le catharisme par exemple, qui me fait horreur. Les figures d'Apollon et de Dionysos, la tradition gréco-latine dans sa limpide pureté me paraissent suffisamment riches et complexes ; une vie ne suffit pas à les maîtriser. Je n'ai donc pas le temps à perdre dans les souterrains de la sous-culture, fût-elle ancienne. Quant à l'Inde, où j'ai eu la chance naguère de me rendre à trois reprises pour y dialoguer avec des brahmanes, elle m'intéresse en tant que conservatoire de valeurs et de rites remontant à notre préhistoire commune. Les trop peu nombreux cours de sanskrit suivis à l'ULB m'ont appris *primo* une forme de rigueur dans l'analyse, *secundo* l'importance des origines indo-européennes, jusque dans le vocabulaire.

Vous citez l'Allemand Ernst Jünger comme l'un des plus grands esprits du XX^e siècle. Son personnage de l'Anarque dans le roman Eumeswill n'est-il pas la parfaite figuration du païen idéal des temps modernes ?

Je parle longuement d'Ernst Jünger dans *Les Nobles Voyageurs*, mon journal de lecture. J'ai eu la chance de correspondre avec lui à la fin de sa longue vie et même d'être cité dans *Soixante-dix s'efface V*, l'ultime volume de son journal. Voici ce qu'il disait ... à l'âge de cent ans : « Parfois, je pense que les Dieux aussi feront un jour leur retour, en se manifestant sous d'autres formes. Pour moi, dans la nature, le cosmos, il y a une dimension divine, sacrée. » Le même se range d'ailleurs parmi les partisans du retour à une expérience cyclique du temps : « La puissance du cosmos reste identique, il n'y a ni progression ou régression, ni accélération ou décélération qui puissent la modifier. Ce qui change, ce sont les figures... » Qui dit mieux en termes d'apollinienne clarté ? « Sans Dieux, pas de culture » confiait-il encore peu avant de mourir, alors qu'il méditait avec lucidité sur le retrait provisoire d'Apollon (« le poème s'affaiblit », remarquait-il) et son corollaire, le triomphe des Titans, c'est-à-dire, devant nous, cent ans de péril. Nous y sommes, dans le règne des Titans ! Comment ne pas partager ses inquiétudes sur le tournant totalitaire et brutal de notre époque ?

Vous traitez d'énormément de choses de l'esprit, d'auteurs et de livres, de textes et de citations, mais puis-je vous demander s'il existe une vision du corps, partant une diététique païenne, et si, dans la vie quotidienne, vous vous l'appliquez ?

Vous qui, cher Frédéric, êtes un ascète dans la plus pure tradition liégeoise, qui se nourrit de fèves bio des bords de Meuse et de thé vert, vous connaissez, y compris dans sa version wallonne, l'adage romain *Mens sana in corpore sano*, que nous devons à Juvénal. Être philosophe, pour les Anciens, c'est aussi adopter un genre de vie.

Les méthodes concentrationnaires de l'industrie agro-alimentaire, la pollution de notre biotope jusqu'au fond des océans, souillés par l'omniprésent plastique, jusqu'aux nappes phréatiques où se retrouvent des résidus chimiques et ce partout sur notre planète, ne peuvent que bouleverser l'homme conscient, et *a fortiori* le païen, c'est-à-dire quelqu'un qui tente de vivre en harmonie avec le cosmos – lequel commence dans notre cuisine. Être païen ne se limite pas à une forme de paillardise qui serait une saine réaction contre

pisse-vinaigre et faux dévôts. Tout ce qui nuit à la santé, les addictions et les drogues, la nourriture ultra-transformée, les produits de mauvaise qualité, les vins souffrés et bourrés de pesticides, sont aux antipodes du mode de vie païen. Engloutir une pizza surgelée est, comme le port d'un jogging informe ou d'une casquette de la police new-yorkaise, le premier pas vers la géhenne. En revanche, relire une Ode d'Horace en partageant un flacon pansu de vin naturel avec les amis relève de la plus ancienne civilisation.

Veillez pardonner la brutalité de ma dernière question mais le but ultime du paganisme, par son inscription dans un vitalisme, son refus de la notion d'arrière-monde, son intransigeante discipline et sa quête de sagesse, n'est-il pas avant tout de se préparer à affronter la mort, pour lui voler sa victoire ?

Pour moi, être païen est en effet, malgré le *bonum vinum* du cher Horace, une forme d'ascèse : il s'agit, comme vous le dites, de parvenir à une forme de purification, non dans le sens d'un mépris de type puritain des plaisirs terrestres, mais dans celui d'une destruction impitoyable de toutes les croyances consolatrices, par essence des impostures. La mienne, de posture, est, je l'espère, éminemment tragique, aux antipodes de toute forme de ce que Montherlant appelait la morale de midinettes, aujourd'hui omniprésente comme les plastiques. Je ne puis croire un seul instant au salut, ni à tout ce qui nie la dimension tragique de l'existence. La lecture naguère de *La Philosophie tragique*, le chef-d'œuvre de Clément Rosset, un vrai Grec, m'a marqué à jamais. Le seul authentique blasphème, comme le dit Rosset, c'est l'oubli du tragique et l'acceptation de la consolation sous la forme de fables : espérance, rétribution *post-mortem*, salut sont pour moi des mots vides de sens. Des fables pour enfants terrifiés par la nuit obscure. Pour un vrai Grec, qui accepte l'irré-médiable, le destin est justifié autant qu'immérité. Non point l'illusoire bonheur, mais la joie. Refus de tout pathos, reconnaissance de l'universelle dureté : en ce sens, le récit, par Platon, de la mort de Socrate, qui boit la ciguë en devisant avec ses disciples, me touche autrement que celui de la Crucifixion du Fils (et son retour sur terre avant l'envol final). Je préfère donc les Dieux qui nous sauvent de la morale à Celui qui prétend nous « libérer » du destin, l'unique *veritas sempiterna*, pour citer Cicéron.

CHRONIQUE

Entre censure et propagande

Michel Fincoeur

Le cas de *La Mousson* de Louis Bromfield

Dans cette nouvelle chronique, l'érudit incollable en matière d'édition dans la Belgique occupée qu'est Michel Fincoeur traitera de la destinée d'ouvrages coincés entre censure et propagande durant les années sombres... Premier cas examiné: le best-seller de Louis Bromfield.

Après les trois premiers mois un peu chaotiques de l'occupation de la Belgique en 1940, la *Militärverwaltung* – l'administration militaire allemande – interdit la diffusion d'écrits dénigrant l'Allemagne, ses citoyens et son régime national-socialiste sans toutefois donner de liste aux libraires et aux bibliothécaires. Ceux-ci sont laissés seuls juges de ce qui devrait être interdit, sous peine d'amendes et d'emprisonnement. Le système du prêt des livres scolaires est également visé et il en va de même pour le répertoire du théâtre d'amateurs. Chaque organisme professionnel et pouvoir organisateur essaie alors de protéger ses affiliés et dressent des listes de publications à écarter et d'auteurs à prohiber. Il faudra attendre plus d'un an pour que la *Militärverwaltung* daigne publier une liste d'auteurs et de livres interdits.

Le *Referat Schrifttum* – le bureau de la littérature – qui dépend de la *Propaganda Abteilung* instaure en parallèle une censure des livres à paraître. Les raisons peuvent être idéologiques: ainsi les nationaux-socialistes bannissent-ils toute trace d'auteurs juifs, écartent de nombreux

auteurs français et néerlandais jugés tantôt décadents, tantôt pouvant nourrir un sentiment nationaliste qui pourrait contrarier les buts de l'Allemagne.

Si le Referat Schrifttum autorise bien la publication des classiques de la littérature anglo-saxonne, il interdit par contre l'édition et la réédition des auteurs contemporains. Par-delà la volonté de prémunir le public belge contre la propagande britannique puis états-unienne, il s'agit surtout de ne pas soutenir l'effort de guerre de pays en guerre contre l'Allemagne par le truchement des droits d'auteur.

Il paraît donc étonnant de voir figurer le roman *La Mousson*¹ de l'écrivain américain Louis Bromfield (1896-1956) dans le catalogue 1944 de la maison d'édition bruxelloise Les Écrits. Il ne faut toutefois pas perdre de vue que la Propaganda Abteilung tente, d'une part, de ternir par tous les moyens l'image des Anglais auprès des lecteurs francophones et, d'autre part, pour des raisons géostratégiques, de présenter l'Allemagne comme une puissance anticolonialiste. Le grand mufti de Jérusalem Haj Amin al-Husseini (1897-1974) et le premier ministre irakien Rachid Ali al-Kylani (1893-1965) ont ainsi trouvé refuge dans la capitale du Reich et servent en retour la propagande nationale-socialiste. C'est dans ce cadre qu'est organisée, dans Bruxelles le 15 janvier 1943, la visite du netaji – chef respecté en bengali – le leader nationaliste indien Subhas Chandra Bose (1897-1945) également réfugié à Berlin. Bose, ancien maire de Calcutta (1930-1931), et ancien président du puissant Indian National Congress (1938-1939) a été incarcéré à de multiples reprises par le pouvoir colonial britannique. En janvier 1941, après avoir faussé compagnie à ses geôliers, il gagne l'Union soviétique puis rejoint Berlin où il arrive le 28 mars. En collaboration avec le netaji, la Wehrmacht crée le 25 décembre 1941 la Legion Freies Indien qui est recrutée parmi les prisonniers de guerre indiens de l'armée britannique et les nombreux étudiants indiens des universités européennes. Si la Légion est affectée sur le Mur de l'Atlantique à Zandvoort aux Pays-Bas, un contingent séjourne au camp de Bourg-Léopold dans le courant de l'année 1943, avant son départ pour

1. *La Mousson*: Roman / Louis Bromfield; traduit de l'anglais par Berthe Vulliemin. Bruxelles, Éditions les Écrits, «Traductions choisies, [15]», 1944, 543 p. Achevé de rédiger: «Commencé à Coach Behar, janvier 1933. Terminé à New-York, juillet 1937». © «Édition autorisée par les éditions Stock». Achevé d'imprimer: «IMI-FI. Achevé d'imprimer septembre 1944.» Tirage: [5000] exemplaires. Visa Propaganda Abteilung: Une barre noire (0,3 cm x 3,1 cm) cache le numéro d'autorisation de la Propaganda Abteilung puisque celui-ci est devenu obsolète depuis la Libération de Bruxelles le 4 septembre 1944. Office central du papier: OCP 395.

Lacanau en France. Bose quitte le port de Kiel (Allemagne) le 9 février 1943 à bord d'un sous-marin pour Singapour où il fonde le 21 octobre 1943 le gouvernement indien en exil et lève officiellement l'Azad Hind Fauj – Armée de l'Inde libre – qui combattrait les troupes coloniales britanniques en Birmanie et dans le nord-est de l'Inde (mars-juillet 1944).

L'intrigue de *The Rains Came: A Novel of Modern India* met aux prises des membres de la petite colonie britannique dans une petite principauté indienne. Les protagonistes sont sur le point de s'entredéchirer lorsqu'arrive la mousson qui va tout balayer lorsque le barrage construit par les Britanniques cède. Louis Bromfield achève la rédaction de son roman en juillet 1937 et le publie la même année chez Harper, éditeur établi à Londres et à New York. Le livre bientôt traduit en français par l'écrivain-traductrice suisse Berthe Vulliemin (1894-1970) est publié en 1939 par l'éditeur parisien Stock. En 1944, Louis Van Loock (°1916), directeur des Éditions Les Écrits (Bruxelles), achète à l'écrivain Jacques Chardonne (Jacques Boutelleau, 1884-1968), co-propriétaire des Éditions Stock, les droits pour une édition belge. La Propaganda Abteilung autorise la publication du roman de Bromfield dans un but évident d'instrumentalisation.

Bromfield, qui dédicace son livre «À tous [ses] amis hindous» (Bruxelles, Éditions Les Écrits, 1944, p. 7), se fait très critique vis-à-vis des Occidentaux, c'est-à-dire des Britanniques: «[...] la catastrophe n'ajouta pas son angoisse au fardeau de menaces, de conférences, de guerres civiles, de pactes secrets, d'intrigues, de cupidité, de fanatisme, d'amertume et de haine, qui fermentaient dans les entrepôts de la civilisation occidentale. Le barrage avait été, en quelque sorte, un symbole – celui de la foi de l'Orient dans la perfection technique, dans l'honnêteté et la supériorité de l'Occident, foi qui s'était peu à peu lézardée, comme le barrage lui-même, puis effondrée» (*Ibidem*, p. 286).

Il faut également tenir compte de la réception potentielle du roman: le personnage de l'entrepreneur qui édifie le barrage destiné à assurer la prospérité des Indiens, Aristide de Groot, fait songer à un sir Basil Zaharoff (1849-1936), le marchand d'armes français d'origine grecque. Le portrait qu'en dresse Bromfield montre la main des «forces occultes fauteuses de guerre» et renforce donc le message de la Propaganda Abteilung selon laquelle l'Allemagne n'est pas responsable du conflit à l'ouest; elle est au contraire victime d'un complot. Après l'effondrement du barrage, une enquête est menée: «Ceux qui furent chargés de l'enquête découvrirent qu'[Aristide de Groot] n'était plus ingénieur, qu'en fait, il ne l'avait jamais été. Depuis longtemps, il s'oc-

cupait avec succès d'affaires de munitions, de pétroles, d'échanges internationaux et autres entreprises moins avouables. Exploitant la misère des nations ruinées et la mort, il avait édifié une fortune fabuleuse et vague, impossible à repérer, dispersée entre New York, Londres, Paris, Amsterdam et la Suède. Poursuivant son enquête, le Gouvernement britannique découvrit derrière la plupart des récentes guerres, révolutions ou émeutes, l'invariable présence de cet homme aux yeux de *kraits*², à la langue de vipère, dont le génie créait sans cesse de nouveaux marchés pour ses fusils, ses obus, ses canons et ses mitrailleuses » (*Ibid.*, p. 285). Le portrait brossé par Louis Bromfield n'est pas très éloigné des caricatures antisémites diffusées par la propagande nationale-socialiste en Belgique: le juif vu comme un apatride sans scrupule aux appétits illimités.

Le tapuscrit autorisé par le Referat Schrifttum a été confié par Van Look à l'IMIFI (Imprimerie industrielle et financière, société anonyme à Bruxelles) de Mario Salandra (°1895) et achevé d'imprimer en septembre 1944, probablement au tout début du mois puisqu'il porte encore le visa de la Propaganda Abteilung. Il n'a vraisemblablement quitté l'imprimerie qu'après la Libération: tous les exemplaires que nous avons pu consulter portent en effet une barre en surimpression qui cache les mentions d'autorisation. La Belgique libérée, la réception de *La Mousson* fut alors celle de tout roman anglo-saxon contemporain que l'on pouvait, enfin, lire librement.

2. Krait, kraits: terme anglais. Appellation commune des Bungarus, serpents extrêmement venimeux. Le français utilise le terme Bongare, bongares.

Felix Katikakis

When we see us: expo-manifeste entre
« black gaze » et « black joy »

Jusqu'au 10 août 2025, Bozar accueille *When we see us. Un siècle de peinture figurative panafricaine*, exposition d'une rare ampleur conçue et organisée par le Zeitz MOCAA (Le Cap) sous le commissariat de Koyo Kouoh, récemment disparue, et Tandazani Dhlakama. On ne peut que se réjouir que Bruxelles ait été, avec Bâle et Stockholm, l'une des trois villes retenues pour la tournée européenne de cette exposition qui réunit pas moins de 155 œuvres de 118 peintres africains et afro-descendants des XX^e et XXI^e siècles.

D'emblée, on est frappé par la tonalité d'ensemble des tableaux exposés, résolument optimiste et joyeuse, loin des stéréotypes qui ont longtemps confiné l'art africain au statut d'instrument d'un devoir de mémoire postcolonial, réduit à ressasser sur un mode tragique les traumatismes de la colonisation et de l'esclavage. Si cet héritage historique est bien présent en filigrane, il est en quelque sorte pris à contre-pied : il s'agit, pour les curatrices, d'affirmer l'existence d'un « black gaze », d'une subjectivité noire panafricaine et intergénérationnelle qui n'aurait plus à être définie par rapport au point de vue blanc ; ce renversement de perspective s'accompagne d'un plaidoyer en faveur d'une « black joy » dont la force émancipatoire tient précisément à sa capacité à renouveler

en profondeur les imaginaires associés au vécu noir, par le rejet de tout misérabilisme et la proclamation de la « puissance de la joie ». En cela, *When we see us* tient davantage du manifeste que du documentaire socio-historique. Le parcours proposé au visiteur est thématique, transgéographique et transhistorique. On passe du « Quotidien » au « Repos », de la « Sensualité » à l'« Allégresse » ; un tableau des années 1940 peut côtoyer une toile des années 2020 ; un artiste du Mozambique, voisiner avec un homologue sénégalais ou afro-américain. Significativement rédigés en « nous », les textes de présentation qui jalonnent le circuit tendent moins à éclairer le contexte de production des œuvres rassemblées qu'à les relier à une rhétorique d'*empouvoirement*.

Cette visée manifestaire, qui fait la force de l'exposition, constitue aussi sa limite. En l'absence d'éclairage approfondi sur les conditions historiques et institutionnelles du développement d'une tradition picturale africaine et afrodescendante originale au cours du dernier siècle – la vaste ligne du temps affichée en fin de parcours, foisonnante et difficilement lisible, n'offre de ce point de vue qu'un assez faible pis-aller –, on est en droit de se demander si le « continuum de la peinture figurative noire » vanté par Koyo Kouoh repose sur des qualités inhérentes à la production picturale africaine, ou s'il n'est pas, en définitive, le produit d'un effet de scénographie. Ce qui s'impose aux yeux du visiteur profane, c'est plutôt la grande richesse et l'extrême diversité des esthétiques en coprésence ; les œuvres les plus récentes, d'ailleurs, semblent surtout s'inscrire dans les grands courants stylistiques internationaux, et l'on pourra difficilement reprocher au spectateur rompu aux audaces bariolées du Pop Art de percevoir une filiation plus évidente entre le sud-africain Katlego Tlabela et le britannique David Hockney, qu'entre l'œuvre du premier et les tableaux semi-abstraits d'un Wilfredo Lam, ou les fresques teintées d'hypermérealisme d'un Meleko Mogkosi.

Ne boudons pas notre plaisir. La sélection des œuvres est excellente, cohérente dans sa variété. On ne saurait trop recommander d'aller découvrir les compositions admirables d'intensité de l'afro-américaine Tschabalala Self, les scènes de genre du congolais Moké, qui capte avec brio un vieux couple attablé autour d'une bière – ou encore ce troublant portrait du nigérian Eniwaye Oluwayesi, *Lady gift of the foreign land*, grand carré rouge hypnotique au cœur duquel émerge, enturbannée de vert, une figure féminine hautaine, impénétrable, fascinante dans sa froideur d'énigme, dont on peine décidément à détourner le regard.

***Painting after painting*: peindre « après », mode d'emploi**

La peinture belge contemporaine n'avait plus fait l'objet d'une présentation d'envergure depuis *Trouble spot . painting* au M HKA en 1999. Près de trente ans plus tard, l'exposition *Painting after painting. A contemporary survey from Belgium*, visible au Musée d'Art Actuel de Gand (SMAK) jusqu'au 2 novembre, est donc un petit événement.

Si celle-ci entreprend de cartographier les évolutions récentes de la peinture en Belgique à travers un parcours en cinq temps – « Entre tradition et innovation », « Un miroir de la société », « Univers intimes », « Au-delà de l'image » et « Le corps fluide » –, l'ancrage belge des œuvres exposées ne saute pas aux yeux. L'intérêt est d'une autre nature, comme du reste le titre le suggère : l'objectif n'est pas de mettre en valeur les avatars contemporains d'un art « national » nourri d'un héritage spécifique – idée sans doute caduque au XXI^e siècle, et dans notre pays plus qu'ailleurs –, mais plutôt de prendre la Belgique comme *poste d'observation* pour ausculter le retour en force de la peinture après sa mise au ban pendant près d'un demi-siècle. Ce sont les questions soulevées par ce retour – dont l'ampleur se joue bien de la contingence des frontières – qui sont au cœur de *Painting after painting*. Comment peindre *après* la peinture ? Comment renouer avec un médium jugé obsolète pendant des décennies, dans un contexte où « innover » en art supposait d'en repousser toujours plus loin les frontières, d'en contester toujours plus radicalement les pratiques instituées au profit de pratiques nouvelles (installation, performance, happening, land art, etc.) ?

L'une des voies possibles mises en évidence par l'exposition réside dans l'hybridation des médiums. « Inventer », après les avant-gardes, ne passe plus nécessairement par la mise en cause des limites entre ce qui relève de l'art et ce qui n'en relève pas ; l'innovation peut aussi naître d'un décroisement des pratiques artistiques, que l'on cherche à articuler de façon originale. Plusieurs œuvres exposées relèvent autant, sinon plus, de l'installation, de l'art conceptuel ou de l'art vidéo que de la peinture *stricto sensu*. Chez Matthieu Ronsse, le hors-cadre est primordial : sa contribution à l'exposition, *ASS 406*, occupe une pièce entière, dont les murs et le sol ont été couverts de toiles évoquant divers jalons de l'histoire de la peinture, le geste de juxtaposition participant ainsi pleinement au processus symbolique.

On note ici que « peindre après », c'est aussi « peindre avec » ce qui précède. La relecture critique du canon pictural antérieur est un autre chemin largement investi par les peintres d'aujourd'hui, qu'il s'agisse,

comme dans les *Bootleg paintings* de Dieter Durinck, de repeindre en monochromie verte des œuvres emblématiques de la modernité pour questionner le statut de la peinture à l'ère du traitement numérique des images ou, comme dans la série *Female ready made* de Melissa Gordon, de visibiliser le rôle des femmes dans l'histoire des avant-gardes. Parallèlement à ce créneau métapictural, qui n'échappe pas tout à fait à l'écueil de l'autotélisme, d'autres peintres proposent une actualisation de sous-genres traditionnels tels que le nu, le paysage ou la nature morte. Remarquable, à ce titre, est *Koude schotel*, de Kristof Santy, qui, à l'inverse des tableaux élégants et sobres auxquels on associe ordinairement la nature morte, choisit une toile de 2 mètres sur 4 pour représenter un plateau repas saturé d'aliments aux couleurs criardes, abondance alléchante mais que l'on devine promise au gaspillage.

Actualité est peut-être le troisième grand mot d'ordre de *Painting after painting* – car « peindre après », ce n'en est pas moins « peindre maintenant ». Ce souci d'être *de son temps* transparait tant au niveau thématique qu'au niveau technique. Nombre de peintres s'efforcent d'élaborer un mode de représentation travaillé par les problématiques actuelles : dans deux perspectives très différentes, on peut citer *Huge coyote problem*, de Diego Herman, qui interroge le regard prédateur que l'humain tend à poser sur l'animal, et *My address* d'Emmanuelle Quertain, peinture-performance réalisée à partir de l'observation compulsive d'images sur les réseaux sociaux, qui nous confronte, par un dispositif fondé sur l'accumulation d'aquarelles réduites à quelques traits de plus en plus schématiques, à la prolifération anarchique des images engendrée par la révolution numérique. Des artistes comme Che Go Eun ou Stijn Cole vont jusqu'à intégrer les nouvelles technologies (IA, analyse chromatique informatisée) à leur processus créateur.

Si l'exposition n'est pas dénuée de faiblesses – on aura plusieurs fois l'occasion de constater l'essoufflement de l'abstraction et la persistance poussive de l'influence surréaliste chez certains –, l'ensemble échappe à la monotonie et offre un bilan convaincant de la peinture la plus contemporaine.

Laurent Béghin

Sur sa biographie de Marcel Thiry

Propos recueillis par Christopher Gérard

Quel a été le déclic qui vous a poussé à entreprendre ce travail ? Et votre méthode (peut-être un mot sur les limites des archives) ?

J'ai rencontré l'œuvre de Marcel Thiry il y a une quinzaine d'années, alors que je travaillais à un ouvrage sur Robert Vivier (1894-1989), écrivain liégeois injustement oublié et ami de Thiry (Laurent Béghin, *Robert Vivier ou la religion de la vie*, Bruxelles, Le Cri / Académie royale de langue et de littérature françaises, 2012). M'intéressant aux rapports intellectuels entre monde slave et monde roman (italianisant et comparatiste, j'ai consacré une thèse à la réception de la littérature russe dans le Turin de l'entre-deux-guerres), j'ai souhaité en savoir davantage sur les années que Thiry avait passées en Russie et en Ukraine pendant la Première Mondiale et sur les traces – à vrai dire, assez nombreuses – qu'elles avaient pu laisser dans son œuvre. Il m'a donc fallu parcourir ses ouvrages. Cela m'a suffi pour me rendre compte de la valeur exceptionnelle d'une œuvre que, par paresse intellectuelle, j'avais trop longtemps eu tendance à limiter à la catégorie du « fantas-

tique ». L'idée de consacrer un ouvrage d'ensemble à Thiry est née de cette découverte. Jacques De Decker, à qui j'avais exposé ce projet, m'a soutenu dès le début – il y a dix ans aujourd'hui – et me demandait souvent où j'en étais. Il était lui aussi un très grand admirateur de Thiry. Mon livre est dédié à sa mémoire.

Thiry a beaucoup parlé de lui dans ses œuvres. Mais souvent indirectement, par allusions, créant une espèce de mythologie personnelle à partir de quelques épisodes clés de son existence (en particulier ces années de la Première Guerre mondiale). Se baser sur ses ouvrages serait revenu à répéter ce que lui-même avait écrit. Il fallait trouver d'autres sources. Je me suis donc tourné vers les archives. Celles, tout d'abord, de Thiry lui-même, conservées aujourd'hui aux Fonds patrimoniaux de la Ville de Liège. On y trouve de très nombreux matériaux : lettres, brouillons, documents commerciaux (l'écrivain a, pendant des décennies, exercer la profession de marchand de bois et de charbon) ainsi qu'une partie de la bibliothèque de Thiry. J'ai également utilisé d'autres dépôts d'archives, en particulier des fonds appartenant aux remarquables collections des Archives et Musée de la Littérature (Bruxelles). Evidemment ce travail minutieux de lecture et de recoupement de sources de première main a ses limites. A l'origine de chaque dépôt d'archives (je parle ici des archives d'écrivains), il y a un ou plusieurs individus - l'auteur ou ses descendants – qui ont décidé de conserver ceci et d'éliminer cela. De sorte que, en simplifiant un peu, l'on pourrait dire que chaque producteur d'archives oriente *post mortem* la lecture que l'on fera des documents qu'il a choisi de laisser. La monographie que j'ai publiée ne prétend pas être exhaustive ni définitive. C'est une biographie *possible* de Thiry, basée sur certaines sources.

Quel est le bilan de ces dix ans de recherches ? En clair : qui est donc votre Marcel Thiry ? Peut-on le considérer comme un homme des Lumières ? Le Valéry belge ?

Mon Marcel Thiry est avant tout un grand écrivain, un maître de la prose et de la poésie. C'est, à mon sens, son principal titre de gloire. Homme des Lumières ? Peut-être. En tous cas, un individu d'une grande intelligence. Lorsque, dans les années trente,

les nuages s'amoncèlent sur l'Europe, il voit toujours juste. Les accords de Munich et l'abandon de la Tchécoslovaquie par les démocraties occidentales le révulsent. Il a bien saisi les ambiguïtés de Léopold III. Il est révolté par l'antisémitisme hitlérien. Et pendant la Seconde Guerre mondiale, il n'a jamais cédé aux sirènes de la collaboration ni à la tentation du désespoir. Ses lettres de l'époque et sa participation à la presse clandestine de la Résistance belge et française l'attestent. En faire le Valéry belge me semble toutefois excessif dans la mesure où, à la différence du créateur de Monsieur Teste, il n'a guère écrit d'essais. Son œuvre est essentiellement poésie et prose de fiction. Mais, indéniablement, Thiry croyait en l'Intelligence et en la Raison.

Que reste-t-il de son oeuvre littéraire? Quel en est le fil rouge? Que lire de lui?

Thiry a beaucoup écrit et, forcément, tout n'est pas de la même eau. Mais l'œuvre poétique est très souvent d'une très haute tenue. J'ai une tendresse particulière pour les recueils des années vingt, comme *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, *Plongeantes proues* et *L'enfant prodigue*. Les vers graves, presque métaphysiques, de *Statue de la fatigue* ou d'*Âges* atteignent souvent des sommets poétiques. L'œuvre en prose est dominée par quelques titres: *Echec au Temps*, l'un ou l'autre texte des *Récits du grand possible*, ce merveilleux petit roman d'aventure qu'est *Voie-Lactée*. Mais si je devais choisir deux ouvrages de fiction, j'élirais *Juste ou la quête d'Hélène*, qui s'inspire de l'histoire de Faust, et surtout *Simul*, extraordinaire récit situé dans les jours qui précèdent le début de la Première Guerre mondiale. Quant au fil rouge, c'est assurément le Temps. Thiry était obsédé par l'irréversibilité du Temps, par l'enchaînement irrévocable des causes et des conséquences. Une bonne partie de son œuvre est une tentative d'inverser le flux temporel, d'explorer les virtualités dont chaque instant est gros mais dont la plupart, parce que seule l'une d'entre elles est élue, demeurent à l'état latent. Faire «échec au temps», pour reprendre le titre de l'un des ses romans, voilà le pouvoir que Thiry attribuait à la littérature. En cela, il rejoint les préoccupations de bien des écrivains du XX^e siècle.

Gérald Purnelle

Allant son pas sur le fil

« Que peut la poésie? Son cri n'est qu'un murmure »

Philippe Lekeuche

Il n'est pas indifférent que Philippe Lekeuche ait donné à un recueil de poèmes le titre d'Élégies. L'élégie, nous rappelle René de Ceccatty dans sa belle postface, est « l'expression de la perte, de l'absence, du deuil, mais aussi de la rédemption de la souffrance par le poème ». Tout est là : plus que tout autre poème, une élégie — et ce livre en rassemble pas moins de six — se situe au croisement de la vie et de l'écriture. *« J'écris en un point de l'univers »,* dit le poète, *« Qui n'est centre de rien, sinon de lui-même / Au milieu des millénaires rassemblés / Des passages qui ne passent pas / Dans cette immensité perdue en moi / Quand la conscience aiguë de la fin des choses / Et des morts tant aimés m'habite ».*

C'est l'élégie qui *incarne en mots* cet improbable point d'existence du sujet, dans un monde qu'il n'occupe que dans l'impossible échange entre réel et conscience, et dans le sentiment de la perte. Ces élégies portent ainsi en elles les traces de leur raison d'être.

Le poème n'est pas certes pour autant la panacée que l'on pourrait croire, en s'illusionnant sur les pouvoirs ou les privilèges du poète : dans la lutte que le sujet mène contre l'angoisse et la déréliction, dans une

tension avec la pulsion d'écriture, celle-ci, d'abord impossible, ou dérisoire, épouse le vide : « *Maintenant les mots sont de plomb / Empêchant le poème, et lui voudrait / S'en délivrer, échapper aux vocables* ».

Il s'agit bien de lutte : « *J'étais malade, comme lassé des luttes / Le Je ne tenait plus beaucoup* ». Si l'écriture reste l'horizon originel du je poète, elle ne s'offre pas d'emblée : « *Je ne veux pas de toi, Poésie, je ne veux pas / Laisse-moi tranquille, ne viens pas* ». Toutefois, la résistance primaire au poème ouvre finalement l'issue différée au combat existentiel, pour déployer l'élégie : « *Rien ne détruit ce souffle et quand nous sombrons / Que tout est perdu, tu reviens, Poésie / Car entendre, c'est parler vraiment / Et la mort appelle au secours* ».

Qu'on en s'y trompe pas : ces élégies ne sont nullement centrées, de façon solipsiste, sur l'obsession d'écriture du poète : « *Quand, à la fin, nous nous quittâmes / La poésie m'avait déchiré, jamais / Je ne te reverrai, effacé du monde* ». Comme chez tant de hauts poètes, et peut-être d'une façon plus intime encore (moins « exhibée »), chez Lekeuche vie est poésie, et nous le croyons lorsqu'il affirme : « *C'est pourquoi je ne mens jamais dans mes poèmes* ».

L'écriture nue, abrupte parfois, de Lekeuche, fixe et mêle en quelques mots les quatre instances qui, peu ou prou, se *croisent* (s'unissent et se confrontent) dans le poème : le sujet, l'autre, le monde, la poésie : « *Je déroule mes phrases dans le fini / Qu'elles franchissent pour aller vers toi* ».

Le poème est « *un sabre qui tranche dans le marbre* ». De quoi ce dernier est-il la métaphore ? D'un réel opaque, dont la marmoréité écraserait l'homme (le poète, le sujet) ? On songe à Kafka : « Un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous. » Mais chez Lekeuche, le monde, intime et ambiant, n'a rien de solide : « *désœuvrement sans ancrage* », effondrement, écroulement... « *l'extinction du désir : où suis-je alors ?* » Et : « *Toujours cruelle est la Beauté du temps / Car tout s'effrite* ».

Un mot récurrent interpelle, le chaos : « *Ah ! qu'y puis-je, le dieu Chaos m'aime trop !* »

Il s'agit bien de vivre en lui et avec lui, sinon, de l'accepter :

*Le chaos devient habitable, j'y dors
Je balaie, je veille : que le Je
S'y retrouve, que l'ordre des choses ne
S'établisse guère, que soit mienne
la poussière de mon corps
Que tout soit retourné, oui*

La diction heurtée de ces élégies, fragmentée mais constamment dynamique, nous donnent à lire comme en temps réel cette lutte d'un homme avec la douleur et « l'évidence d'être là », avec la « pesanteur du chaos » et l'issue d'écrire : *« Je n'y puis rien, je suis sans force, pourtant / Vient mon poème, traversant le plomb »*.

Face à la souffrance, nommée, évoquée quand elle est deuil, c'est bien le poème et, chez notre poète, la pratique de la photographie, qui sauve : *« Pour donner chair aux os de la langue / Pour mettre du désir dans la mort / Pour que le dernier mot ne soit pas dit »*. Si vie est poésie, la mort serait aussi la mort du poème, et l'élégie se résout en ouverture vers ce qui serait, sinon une sagesse ou une philosophie, du moins un mode d'être soi, une « attitude envers l'énigme du monde », qui s'apaise dans l'acceptation :

*Maintenant que toute illusion est tombée, apparaît la nudité
De la vie : qu'en faire ? S'il n'y a pas
Un peu de mort dans les choses, elles périssent aussitôt
Et sans la négation tout Oui est impossible.*

Accepter, assumer et décider que *« Parce que la fin des choses est proche / Tout commence, et c'est mystère »*.

Le poète peut alors se tourner vers le marbre du réel et, à défaut de le trancher, s'adresser à lui comme à l'autre, pour affirmer, dans les limites d'une vie d'homme, un certain pouvoir :

*Quant à toi, Univers, dévorante machine, froide
Effrayante, tu me dis que je ne suis rien, fourmi à peine
La terre, une boule égarée dans l'insignifiance
Heureusement, je m'accroche à la photographie
J'écris sur la pellicule avec ma lumière ».*

Tel tout autant, le poème, fût-il, et précisément, élégie. Car il permet de dire, et de voir : *« Dans la jeune prairie, le poulain, sa fraîcheur / La mésange enjouée au bord de ma fenêtre »*.

*J'ai pris mon poème, l'ai jeté à terre
En morceaux éclata, se mit à être
C'est le sublime qui, blessé, arrive.*

Trois questions à Jacques de Guillebon Sur les éditions La Onzième heure

Propos recueillis par Frédéric Saenen

Pourriez-vous nous retracer l'historique du projet de La Onzième heure ? Quelles en sont les spécificités dans le paysage éditorial français contemporain ? Comptez-vous, en plus de classiques de la pensée catholique sociale, publier des auteurs contemporains qui traitent de ces questions ?

Nous avons créé les éditions de La Onzième Heure il y a un an, avec cette intuition que les grands auteurs qui ont inspiré, formalisé, rendu vivante et nourri ce qu'on appelle désormais la doctrine sociale de l'Église étaient pour la plupart oubliés aujourd'hui. La mission que nous nous sommes donnée, c'est donc de les rendre à nouveau disponibles, pour que le plus grand nombre puisse les lire, les méditer et partant comprendre cette pensée sociale qui est partie intégrante de l'économie du Salut dans le catholicisme.

Techniquement, nous nous sommes réunis à quatre (Sylvain de Mullenheim, Nicolas Pinet, Rémi Carlu et moi-même) sous une forme associative qui est destinée à évoluer vers une coopérative, et nous avons demandé la charité pour commencer – par une plate-forme de crowdfunding. L'une de nos exigences non négociables est en effet que les travailleurs possèdent leur propre outil de travail, donc leur capital, et à ce titre, nous vendons nos premiers livres par souscription, toujours sur

un site de crowdfunding, Tipee¹, ce qui nous permet de ne les imprimer qu'une fois qu'un nombre minimal a été préacheté.

Ce qui évite en sus d'imprimer à perte, de polluer, et de se retrouver avec des stocks invendables. Passé ce premier stade, nous sommes désormais diffusés dans toutes les librairies, par Salvator diffusion.

Nous imprimons bien entendu en France, ce qui devient hélas de plus en plus rare pour les éditeurs français, chez Laballery, qui est aussi une SCOP, dans la Nièvre. Nous pouvons ainsi proposer des livres de très grande qualité (avec rabats, dos cousu, papier fin, etc), destinés à durer comme la Sainte Église, et à un prix modique parce que nous rognons sur nos propres marges.

Plus qu'une simple entreprise, et le nom de La Onzième Heure, qui fait référence à la parabole du Christ bien sûr, l'indique, nous l'espérons, c'est une entreprise de salut public, de construction du bien commun que nous entendons développer.

Les premier sauteurs que nous avons publiés sont Chesterton, Barbey d'Aurevilly et Frédéric Ozanam. Devraient suivre Bernanos, Péguy, Weil, Balzac, Verlaine, Donoso Cortès : vous voyez qu'ils ne sont nés d'hier. Le temps fait que nous sommes certains des vertus de leur parole et de leur pensée. Mais nous ne nous interdisons pas de publier des contemporains : notamment des Américains, même si la traduction reste une entreprise onéreuse pour un petit éditeur comme nous. Nous lorgnons du côté des « postlibéraux » américains, du moins ceux qui ne sont pas tombés dans le piège du trumpisme ; et du côté des écologistes chrétiens, comme Thomas Berry ou Wendell Berry.

Toute suggestion passionnante de vos lecteurs nous intéressera par ailleurs.

Quel est votre cheminement personnel vers l'anarchisme chrétien ?

Par le constat qu'il n'y a pas de pensée chrétienne neuve en France, qui propose de dépasser et le libéralisme de papa et l'étatisme de grand-papa. Où voit-on que les chrétiens, et particulièrement les catholiques, se décident à quitter le vaste parti de l'ordre, qui est comme par hasard toujours celui des puissants et des possédants, pour se livrer entièrement à la refondation d'un monde de la justice ? Nulle part. C'est donc cela qui me meut. C'est notamment devant cette inertie et cette errance que j'ai tenté il y a plus de douze ans d'élever un livre, L'Anarchisme chrétien, avec Falk van Gaver, qui reprenne une longue

1. <https://fr.tipee.com/la-cause-des-pauvres-frederic-ozanam-onzieme-heure>

histoire oubliée, l'histoire parallèle, le plus souvent souterraine, de la résistance chrétienne au monde moderne – laquelle n'est pas passée seulement, contrairement à ce que croient certains, par le traditionalisme politique, qui a aussi ses vertus, mais aboutit, laissé à lui-même à une impasse, celle du positivisme maurrassien par exemple. Nous y avons montré à travers d'étranges figures comme celle de Proudhon, à propos de qui nous suivons les traces du cardinal de Lubac, celles de Kropotkine, de Tolstoï, de Gandhi, mais aussi de Bernanos, Dorothy Day, Péguy, Mounier et Maritain, que toute critique pertinente et opératoire de ce monde a suivi une étroite ligne de crête qui reprenait les vertus médiévales pour les opposer au nouvel ordre industriel, libéral et machinique qui s'installait. Les révoltes des Luddites ou des Canuts demeurent ainsi comme quelques intenses combats dont les conséquences n'ont pas été tirées. La Onzième Heure est la poursuite de ce combat par d'autres moyens.

La charité, vertu théologique, devrait-elle devenir une vertu cardinale? Si oui, comment passer de la sphère des idées à la dimension opérative du propos? Peut-on pour cela, dans nos modèles de société contemporains, se situer en dehors de la sphère du politique? Et quelles ruptures (intellectuelles, morales, mentales, sociétales) seraient nécessaires pour voir advenir la réalisation des idéaux que vous défendez?

J'aime ce mot de Thoreau : « La vie la plus positive que raconte l'histoire a toujours consisté à se retirer de la vie, à s'en laver les mains, à en comprendre la médiocrité et à ne pas s'en accommoder. » Mais n'y a-t-il pas une forme de lâcheté dans ce mouvement de retrait, nous demande-t-on ? Nous répondons avec Bernanos que « le réalisme est le bon sens des salauds ». Il ne faut pas être réaliste. Il faut être mieux et plus que réaliste. Il faut être sauvé.

Le moine est retiré dans son monastère, le Pape au Vatican, Geneviève avec ses moutons et pourtant ce sont eux qui changent le monde. Entrer dans l'action politique lorsqu'il le faut est un effort, une ascèse qui ne doivent jamais être pervertis en jouissance. Il ne faut pas refuser la politique puisque c'est l'organisation du monde des hommes. Il faut simplement la pervertir. La convertir. Et c'est affaire de morale, et même de morale personnelle, contrairement à ce qu'affirment les imbéciles. Continuer donc, toujours, à lire des livres. Entre autres choses.

Luc Dellisse

Cette vie d'écrivain

*« Non erubesco evangelium.
Je ne rougis pas de mon évangile. »*

Casanova

Le codicille d'une fiction

Nous voilà déjà très loin de cette année 2013, que j'avais imaginée avec un an d'avance, et dont la figure se transforme sans cesse, se redessine, avec son air d'éternité².

C'était l'époque où je cherchais une forme pour décrire le monde dans lequel nous entrons, un monde de dissolution générale de la liberté et de la culture, et j'avais choisi le roman. J'avais surtout choisi un avenir si prochain – 2013 vu de 2012 – que la science-fiction en était bannie, et la réalité devancée de très peu.

À présent que ce n'est plus la vibration des mots, écrits à distance, mais le poids vivant et stable des choses accomplies, qui vient à ma rencontre, je vois bien que la coupure entre le réel et l'imaginaire n'est que virtuel, que pendulaire.

2. Luc Dellisse, 2013 *Année terminus*, Les Impressions nouvelles, 2012

Évidemment, un certain nombre de faits, petits ou grands, que j'avais décrits comme faisant partie de la réalité «quotidienne» de 2013, ne se sont pas produits : l'élection de Mitt Romney, l'inflation infinie, la faillite de l'Italie, l'incendie du Parlement européen, le chantage exercé par la Chine sur l'Occident, la création d'une fête de la puissance atomique en Inde, l'échec de la Banque nationale suisse dans son effort pour soutenir l'euro, le retour à la tolérance pour la prostitution infantile – sans parler de la disparition du chocolat.

On suppose bien que je ne prétendais pas décrire, à moins d'un an d'écart, les événements qui allaient survenir. Une fable littéraire ne ressemble que de très loin à un ouvrage de prospective. Et un écrivain n'est pas un prophète, pour la raison simple qu'un prophète n'est jamais un écrivain. Sur ce dernier point, on m'objectera peut-être Nostradamus, mais précisément, c'est mon meilleur argument. Qu'on relise *Les Centuries* : il est impossible de faire plus mal les vers, ni d'utiliser une langue plus fallacieuse. Non, rien de tout cela ne s'est exactement produit. Je n'en suis pas plus tranquille pour autant.

La politique américaine, aussi bien économique que militaire, a pris le tournant ravageur qu'on pouvait craindre. La consommation, l'exploitation croissante et quelquefois sauvage des ressources, la main mise sur le pétrole à des fins de stockage, la brutalité des options stratégiques, ont toutes été confirmées ; la Chine s'empare de l'or et des matières premières, tout en affirmant sa puissance et sa volonté d'infléchir l'ordre du monde en sa faveur, tandis que le yuan grignote inexorablement le leadership du dollar ; l'Europe a perdu son influence partout, et d'abord chez elle ; dans la plupart des pays européens, la mafia s'incruste et occupe même physiquement des territoires, devenant un des plus solides rouages de l'économie : en sorte que le trafic de drogue, d'argent, d'armes et de jeunes proies n'a presque plus besoin de recourir au meurtre pour s'imposer.

Comment dire ? Dans mon roman 2013 Année-terminus, tout est imaginaire, mais rien, hélas, n'est irréel. Je reconnais toutefois que la question du chocolat semble remise aux Calendes. Le pire n'arrive jamais d'un seul bloc.

Mon intention n'est pas de poursuivre un jour ou l'autre dans cette veine. Je n'écirai pas 2030 sous une forme quelconque. Mais la menace qui pèse sur le monde et que j'ai appelée «2013» n'en cesse pas moins de croître. Quel que soit notre pessimisme, nous pensions que le monde, lentement, avec des régressions brusques, des heurts constants, tendait à passer du désordre à l'ordre. Dans mille ans, peut-être, sous

l'effet de la baisse démographique et de la raréfaction des ressources, un semblant de raison humaine présiderait à la survie de notre race. Cette perspective s'est inversée. Le désordre est notre avenir, et non notre passé.

Le Graal

Autour d'un écrivain, même inconnu, il y a un perpétuel nuage de demandes, d'offres, de rencontres, d'occasions, d'appels, de curiosité et parfois de dédain. La société est en poudre et lui, avec son travail solitaire, sa parole voilée, ses intermittences, ses œuvres obscures, il aime les regards. En un sens, l'intérêt qu'il excite pour l'activité littéraire porte moins sur ses livres que sur son personnage, pour ce qu'il vaut.

Cela tient au fait que dans notre époque ultra-médiatique, l'œuvre est une image comme une autre. Ou si l'on préfère, que l'œuvre semble n'être que le prétexte de l'image qu'elle produit. Image floue, ou biaisée, sans doute. Mais en même temps, récurrente. Il en ressort une sorte d'externalisation continue, qui ne trouve pas à s'accomplir dans l'objet livre, mais dans la réalité matérielle de son auteur.

On pourrait s'en désoler, regretter que la phrase de Flaubert : « L'écrivain ne doit laisser de lui que son œuvre » n'ait plus aucune portée, presque plus aucun sens. On aurait tort. Confronté à l'obligation implicite de représenter son écriture, un écrivain l'incarne plus qu'il ne se l' imagine, et cela même s'il ne cherche pas à se mettre en scène, ni à laisser se substituer à ce qu'il est vraiment on ne sait quelle « légende ».

Vouloir rester fidèle à sa réalité intime, coûte que coûte, n'implique pas de renier son image et les représentations forcément trompeuses qui s'en dégagent. Ce serait manquer à la vérité du moment. Quel autre usage de son existence personnelle un écrivain pourrait-il faire ? La fonction littéraire dans ce qu'elle a de plus véridique, de plus simple et de plus noble, n'est pas plus mal exprimée par un personnage quelconque, avec ses lunettes, ses maigres cheveux, son visage buriné par le travail nocturne, que par un petit tas de volumes vierges que peut-être, personne n'a encore lus.

Au contraire, en dégageant comme malgré lui la réalité d'un écrivain de ce qu'il a produit de meilleur dans son œuvre, l'obsession moderne de l'image, cette représentation figée du réel, le pousse à prendre en compte un élément dont il croyait pouvoir se passer : son apparence, ou pour mieux dire, sa figure.

Il faut admettre qu'un écrivain, et d'autant plus qu'il est plus radical, n'est pas le simple témoin de l'œuvre qui porte son nom. Il n'est pas non plus le vecteur par lequel une époque donnée révèle certaines facettes de sa personnalité. L'écrivain représente moins ses livres personnels qu'un état de la littérature en action. Certains le font mieux que d'autres, mais pas parce qu'ils sont plus véridiques ; simplement parce qu'ils sont plus à l'aise à l'oral.

Tous, qu'ils aient la figure de Don Quichotte ou celle de Sancho Pança, sont lancés dans une aventure sans commune mesure avec l'acte simple et modeste qui consiste à s'asseoir à son bureau et à écrire ce qui leur vient. Ils ont une armure, ils ont une monture, ils ont une caméra sur le visage, ils ont une mission sans substance précise qui ressemble à une mystique, même s'ils la vivent comme une pure fonctionnalité, comme une pure matérialité. Si on leur demandait de décrire ce qu'ils cherchent vraiment, nul doute que ce trophée imaginaire ressemblerait de très près au mythe de la tradition arthurienne : le Graal.

L'idée de l'écrivain comme chevalier de la Table ronde, comme moine-soldat, peut paraître un peu trop valorisante. Après tout, les chevaliers de ces temps éloignés étaient des gens de courage, et il n'est pas bien établi qu'un écrivain soit courageux. Mais s'il met dans son activité, et donc dans son art, toute l'audace dont il est capable, il en vient à assumer certaines caractéristiques de cet ordre de preux : la solitude, le dévouement, la perte, la longue route et un certain code de l'honneur. En outre, il est guidé, sans illusion excessive, par le désir de lumière et l'espoir de salut.

CHRONIQUE

De la musique avant toute chose

Jean Lacroix

Archives (suite) et opéras des temps baroques : une même magie

Nous n'en aurons jamais fini avec la découverte d'archives musicales qui rappellent combien les témoignages enregistrés du passé recèlent d'infinis trésors. Faisons-en encore la démonstration, la manne est inépuisable. Mais, avant cela, nous n'hésitons pas à sortir du thème un instant pour signaler un coup de cœur : le premier album gravé par le Quatuor GoYa pour le label Gutman, sous l'intitulé *Autumn Leaves* (*Feuilles d'automne*), avec un programme éclectique. Fondé en 2014, l'ensemble réunit quatre jeunes femmes issues de différentes parties du monde, qui ont la particularité d'avoir été membres de l'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam et d'avoir beaucoup joué ensemble. Le GoYa est constitué par Sylvia Huang (notre compatriote, qui a été finaliste du Concours Reine Élisabeth en 2019 et est actuellement premier violon au Théâtre de la Monnaie), la Cubaine Mirelys Morgan au second violon, la Japonaise Saeko Oguma à l'alto et la Française Honorine Schaeffer au violoncelle. Elles ont donné de nombreux concerts en Europe et se sont produites dans des récitals, avant de graver un premier disque. Le programme choisi est basé sur la nature, ses éléments, ses parfums, ses paysages et ses couleurs. Le Japonais Tōru Takemitsu (1930-1996) a arrangé pour quatuor à cordes la géniale chanson de 1946 *Les Feuilles mortes*, sur un texte de Jacques Prévert, que Cora Vaucaire, puis Yves Montand, immortalisèrent. Cet *Autumn Leaves* d'une intense concentration émotionnelle, placé en fin d'affiche, donne son titre à l'album. Il est précédé par deux quatuors de premier ordre, celui de Debussy (1893), et le premier écrit par Edvard Grieg (1878), ainsi que par le *Phantasy Quartet* (1928) en un mouvement de la Britan-

nique Imogene Holst, fille du créateur de la vaste et grandiose fresque *Les Planètes*, Gustav Holst. L'interprétation est homogène, sensible, souvent complice, et le thème choisi, la nature, est parfaitement valorisé. Voilà une carte de visite de qualité pour les GoYa, dont on espère pouvoir bientôt découvrir d'autres programmes.

Enregistrements en public du Tchéque Karel Ančerl (1908-1973)

Le label Supraphon propose un précieux coffret de sept CD qui consiste essentiellement en gravures issues de la Radio tchèque au cours des années 1950 à 1966. Elles concernent des concertos pour piano, violon ou violoncelle, joués par des solistes de haut niveau dont l'énumération des noms fait rêver : Sviatoslav Richter (Beethoven n° 1 et 3, Liszt n° 1, Tchaïkovsky n° 1), Emil Gilels (Tchaïkovsky n° 1), Wilhelm Kempff (Chopin n° 2), Ivan Moravec (Prokofiev n° 1), Eva Bernáthová (Ravel) et Jan Panenka (Schumann) pour le piano, Ida Haendel (Beethoven, Sibelius, Strawinsky), David Oïstrakh (Dvořák) et Henryk Szeryng (Beethoven) pour le violon, Mstislav Rostropovitch (Dvořák) pour le violoncelle. Même si certaines versions avaient fait l'objet de l'une ou l'autre mise à disposition, c'est l'ensemble qui fait ici autorité. Grâce à ces solistes de premier plan, qui servent tous les œuvres avec la flamme ou le lyrisme qu'elles exigent, mais aussi grâce à la baguette inspirée de Karel Ančerl, l'une des plus en vue du XX^e siècle. Il fut longtemps à la tête de la Philharmonie tchèque de l'époque, formation qui faisait chanter les bois et les vents avec ivresse, et était devenue, grâce à lui, l'une des meilleures au monde ; c'est un écrin idéal pour les diverses prestations. Ce chef d'orchestre avait connu, pendant la Seconde Guerre mondiale, les camps de concentration de Theresienstadt et d'Auschwitz (dont il réchappa, mais où sa femme et son fils furent gazés). Lorsqu'advint le Printemps de Prague en 1968, il décida d'achever sa carrière à Toronto, où il mourut. Aucun de ses enregistrements n'est à négliger, tant la rigueur mais aussi la limpidité s'y côtoient. Le présent coffret est indispensable dans une discothèque digne de ce nom.

Hommage au pianiste brésilien Nelson Freire (1944-2021)

Le 1er novembre prochain, il y aura quatre ans que cet ami de longue date de Martha Argerich, avec lequel il s'est souvent produit en duo, nous aura quittés. Le label allemand SWR lui rend hommage

en publiant un coffret de trois CD qui met en valeur ses qualités de jeu : le raffinement, la poésie et la finesse. Il s'agit ici de gravures live ou en studio, réalisées à Baden-Baden, Mainz ou Ludwigshaffen entre 1968 et 1999. Elles reflètent bien l'art de cet artiste sensible à travers des pages concertantes (*Andante spianato et Grande Polonaise brillante* de Chopin ; ensorcelantes *Nuits dans les jardins d'Espagne* de Manuel de Falla, chaque fois sous la baguette d'Ernest Bour ; *Poème du feu* de Scriabine sous la direction de Russell Davies ; *Momo precoce* de Villa-Lobos, avec Guschlbauer, pour saluer son pays natal). Mais aussi grâce à des pages de Schumann (*Fantaisie*), Chopin (*Sonate n° 2* et *Scherzo n° 4*), Brahms (*Deux Rhapsodies op. 79*) et Debussy (*Estampes*). Du grand art pour servir ces compositeurs, dont la compréhension intime était ancrée dans les doigts de ce virtuose souriant, comme la photographie de couverture l'illustre si bien.

Opéras baroques, bijoux précieux et indémodables

Trois opéras publiés sous le prestigieux label Château de Versailles forcent notre admiration. Deux d'entre eux sont signés Jean-Baptiste Lully (1632-1687). En 1674, *Alceste ou le triomphe d'Alcide*, est une collaboration encore fraîche (elle a commencé en 1671) avec le poète, auteur dramatique et librettiste parisien Philippe Quinault (1635-1688). Cette tragédie lyrique en un prologue et cinq actes, la deuxième de Lully, va avoir du succès à la cour du Roi-Soleil, mais elle entraînera cabale et jalousies dans les milieux parisiens. Il n'empêche : si Louis XIV est satisfait, c'est l'essentiel... Sur un thème de la mythologie grecque, le compositeur démontre sa verve dramatique dans une intrigue au sein de laquelle les passions le disputent à la notion du devoir et du sacrifice. Superbe interprétation de l'ensemble Les Épopées, avec le Chœur de l'Opéra Royal, et des solistes du chant remarquables, comme Véronique Gens, à l'aise dans chaque rôle qu'elle aborde, ou le ténor Cyril Auvity.

Deux ans plus tard, Lully compose *Atys*, autre tragédie de même dimension. En 1676, il est dans la plénitude de son talent. Louis XIV est encore plus enthousiaste, à tel point que l'œuvre est appelée « l'opéra du roi ». C'est toujours Quinault qui signe l'excellent livret, encore sur fond mythologique, avec une inspiration qui vient d'Ovide, mais c'est l'amour qui est le fil rouge de l'action : la déesse Cybèle est éprise du jeune Atys, attiré par une autre femme. Celle qu'il convoite sera tuée et lui-même connaîtra un funeste destin. Lully a élaboré une musique séduisante, qui dessine avec finesse et subtilité toutes les péripéties d'une

action dramatique, que la brillante mezzo Giuseppina Bridelli (Cybèle) et le ténor Matthew Newlin (Atys) servent avec une expressive ferveur. La direction de Leonardo García-Alarcón, à la tête de la Cappella Mediterranea et du Chœur de chambre de Namur, auquel s'ajoutent le Chœur et le Ballet du Grand Théâtre de Genève, est d'une rare élégance. Ce coffret est complété, chose peu courante, par un DVD et un Blu Ray insérés, qui permettent de visionner le spectacle, enregistré du 28 au 31 mars 2023. Un régal pour les oreilles, mais aussi, et on ne s'en privera pas, pour les yeux.

On fait un bond dans le temps, vers la fin du règne de Louis XV, pour découvrir, en première mondiale, la tragédie en trois actes *Ernelinde, princesse de Norvège*, composée en 1769 par François-André Danican Philidor (1726-1795), issu d'une famille de musiciens qui se sont illustrés dès Louis XIII. Ce trésor oublié depuis près de deux siècles est enfin mis à disposition ! Le compositeur né à Dreux, remarquable joueur d'échecs, une passion à laquelle il a consacré un livre de référence, est monté à Paris, y a connu de francs succès, ainsi qu'à Londres. On est ici dans une période charnière qui annonce, entre tradition française et style italien, les transformations que Gluck va injecter dans le domaine de l'opéra. L'intrigue se situe en Scandinavie, où une guerre a opposé la Norvège à une alliance entre la Suède et le Danemark. Ernelinde est convoitée par le roi de Suède, mais elle est amoureuse d'un prince danois, la politique venant se mêler aux sentiments. La conclusion sera heureuse. Philidor a soigné les cordes et les bois, accordé au chant une ornementation riche et variée qui fait mouche, et annonce un tournant qui va bientôt se concrétiser dans l'opéra français. Ici, c'est une formation venue du Nord qui officie, sous la direction de Martin Wahlberg, avec les chanteurs idéaux pour ce répertoire que sont notre compatriote Reinoud van Mechelen et la soprano hollandaise Judith van Wanroij.

Cerises rossiniennes sur le gâteau

On sait que le compositeur du *Barbier de Séville* a cessé d'écrire des opéras à moins de quarante ans. Rossini (1792-1868) ne produira plus qu'un petit nombre de pages religieuses (son *Stabat Mater*) ou instrumentales. Jusqu'à son décès, il s'amuse à organiser avec son épouse, dans son hôtel parisien, des «samedis soirs» très fréquentés. Pour égayer les invités, qui viennent chez lui en sachant que la gastronomie y est reine, Rossini compose, pour son amusement et le leur, un grand nombre de pièces pour piano, pour la plupart légères, voire prime-

sautières, affublées de titres pleins d'humour : *Mon prélude hygiénique du matin*, *Prélude blagueur*, *Valse boiteuse*, *Quatre hors-d'œuvre*, *Quatre mendiants* (il s'agit de fruits).... Plus d'une centaine de pièces ont ainsi formé des « péchés de vieillesse » dont l'audition se révèle délicieuse et très divertissante. Entre 1998 et 2006, le pianiste Paolo Giacometti (°1970) a enregistré la totalité de ces pages, aujourd'hui réunies par le label Channel en un coffret économique de huit CD. On prend bien du plaisir à savourer l'imagination pleine de fraîcheur et sans prise de tête qui les parcourt. D'autant plus que l'interprète a eu la bonne idée de graver tout cela sur des pianos Pleyel ou Érard datant de la moitié du XIX^e siècle, qui rendent, avec un son d'époque, la saveur de l'ensemble. Ce Rossini-là est à déguster, sans doute pas de façon gloutonne, mais à petites doses, pour en apprécier tout le miel délicat.

Frédéric Saenen

Ego lector

La littérature hongroise regorge de pépites et de talents, quand ce n'est de pur génies, que le public francophone découvre au fil de traductions souvent bien tardives, ou encore d'audacieuses initiatives éditoriales qu'il s'agit de saluer. Je me souviens ainsi avoir rencontré au début des années 2000 l'œuvre remarquable de Sándor Márai, considéré depuis comme un classique de la littérature européenne du XX^e siècle. La lecture de *La Bible* de Péter Nádas apporte à nouveau une preuve de cet effet retard et la confirmation de la qualité des écrivains hongrois. On déplorera l'absence d'une notice davantage éclairante sur l'écrivain, aujourd'hui âgé de 82 ans et qui cumule une production de nouvelliste, dramaturge, romancier et essayiste à une impressionnante liste de récompenses et distinctions prestigieuses – dont le prix Sándor Márai en 2006. Si le titre d'habitude cité comme son chef d'œuvre est *Le Livre des mémoires*, paru en 1986 et traduit en français chez Plon en 1998, sa première publication intitulée *La Bible* n'était pas encore accessible au public francophone. Pourtant, ce court roman marquait alors l'irruption d'une voix originale, tour à tour distante et pétrie d'humanité, cassante puis émouvante. Son narrateur y prête voix à l'enfant qu'il fut, manière de Poil de Carotte dans la Hongrie communiste de l'après-guerre. Issu d'une famille aisée où l'on a appris l'usage de l'appellation « camarade », le jeune Till fait montre d'un caractère versatile, quand ce n'est violent. Arrive une « bonne à tout faire » que pourtant,

papa insiste, tous doivent considérer comme un membre à part entière de la famille. Elle sera la victime consentante (jusqu'à un certain point) des revers d'humeur et des brimades de l'enfant, troublé par le désir et aussi, le mépris social, que lui inspire cette jeune fille au prénom imprononçable de Szidike. Malgré de menues maladresses de traduction – quelques passés simples défectueux et l'usage d'expressions françaises contemporaines qui détonent quelque peu – le texte imprime en nous une forte impression et se range parmi les meilleures évocations de ces implacables cruauté et petites lâchetés quotidiennes qui caractérisent un certain âge de la vie.

C'était un homme pressé que le premier magnat de la presse française Émile de Girardin, et il fallait la plume alerte et enlevée d'une écrivaine de race pour narrer cette existence à cent à l'heure, ponctuée de coups de génie et d'audaces impressionnantes, d'autant de revers de fortune que de redressements d'échine inattendus. Adeline Wrona est professeure à Sorbonne Université, nous apprend une ligne sobre en quatrième de couverture de cette nouvelle biographie; elle est surtout une narratrice hors pair pour nous passionner à un sujet a priori peu susceptible de remporter la sympathie, voire l'élémentaire empathie. Mais l'on ne décroche pas de ces pages consacrées à un affairiste, opportuniste et roublard, d'un tempérament froid et cassant. Non pas que l'on se prenne à lui chercher des excuses du côté du berceau, alors qu'enfant non désiré, il fut désavoué par père et mère; ni que l'on s'attendrisse quand il s'avère capable de passion sincère et de fidélité (souvent ébréchée, tout de même). Sa vie est tout simplement passionnante tant elle épouse les frénésies et les palinodies du XIXe siècle, que d'aucuns jugeaient « stupide » quand il n'était que bouillonnement et frénésie – de connaissance, d'action, de pouvoir. Toute l'*hubris* de la France d'après la restauration jusqu'à l'avènement de la IIIe République défile en une sarabande qui donne le tournis, de Lamartine à Hugo, de Guizot à Thiers, de Balzac à Cavaignac...

Indéniablement, il y a de la part des éditeurs un art du choix des couvertures et des stratégies d'appel qui contribuent pleinement à la redécouverte de certaines œuvres méconnues ou oubliées. Ici, sur un fond orange *flashy* se détache la figure d'un soldat au casque étroitement sanglé, lèvres pincées, fixant un horizon que l'on devine vide d'espoir. Sous ce portrait serré, les trois lettres grand format d'un pro-

nom suivi d'un point d'interrogation : *Moi* ? On pressent, dès que l'on s'empare d'un tel objet, que l'on a déniché la perle rare, avant même d'avoir parcouru la quatrième de couverture. Y sont évoqués le Berlin de l'immédiat après-première-guerre, un retour à la vie d'avant, un vol d'identité... Car ce chirurgien qui retrouve son foyer, sa femme, son chien, après avoir été témoin du pire, est-ce bien lui ou un usurpateur ? Puis le maître mot de ce drame de 130 pages est lâché, « folie »... La lecture du premier roman publié en 1926 par le juif allemand Peter Flamm (1891-1963) nous fait en effet pénétrer dans l'essence même de la distorsion mentale (perceptive, affective, mémorielle). Le texte tient à la fois du rêve éveillé, du délire logique, du *stream of consciousness*, sa temporalité est floue mais sans inconsistance, les repères s'y brouillent tout en restant maintenu par une cohérence tonale qui relève de la maestria. Bon sang, qu'est-ce que cela doit être fort en allemand, si déjà la traduction française en est à ce point captative... La guerre sert donc de pré-texte à l'affolement progressif du personnage qui traverse ce récit déroutant et dérouté en somnambule – tout comme nous, ses lecteurs. Un opus essentiel dans le paysage littéraire européen des années 1920.

Superbe publication que *Priape. Le phallocrate impotent* qui permet de mesurer le vide laissé par la disparition, en 2022, de son auteur, Maurice Olender. Ce grand et bel esprit, qui dirigeait au revue au nom si porteur de sens que *Le Genre humain*, avait laissé en héritage intellectuel, parmi la masse de ses notes préparatoires et fragments en travail, un essai presque achevé sur ce « dieu risible » et souvent qualifié de mineur – si ce n'est en l'une de ses parties. Une gageure, car, quoi que l'on puisse en penser, Priape ne fut en rien gâté par la nature. Ni beau comme la plupart des autres divinités de la mythologie, aux traits et lignes harmonieux, ni des plus utiles puisque bien que membru, il s'avère impuissant et infécond, il se voit confier la tâche de gardien des jardins, en épouvantail grotesque. Maurice Olender a tenu à interroger cette relégation et sa fonction réelle dans l'économie des spiritualités anciennes. Le résultat, d'une profondeur et d'une limpidité remarquables, nous permet de relire les fondements civilisationnels qui amenèrent à la brusque germination, quelque part vers le VI^e siècle, de cette figure d'emblée répulsive. Sont convoquées des regards disciplinaires aussi variés que ceux de l'anthropologie, de la philologie classique, de l'histoire des religions comme des mentalités. Une étude qui, dans la bibliothèque, prendra place sans impudeur aucune au pre-

mier rayon, dans le voisinage idéal des études de Jean-Pierre Vernant ou Marcel Detienne, qui furent les collègues d'Olender au Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes, ou encore de l'essai *Le sexe et l'effroi* de Pascal Quignard...

Péter Nádas, *La Bible*, traduit du hongrois par Marc Martin, Phébus, 126 p.

Adeline Wrona, *Émile de Girardin. Le Napoléon de la presse*, Gallimard, 256 p.

Peter Flamm, *Moi?*, traduit de l'allemand par Peggy Rolland, Denoël et d'ailleurs, 134 p.

Maurice Olender, *Priape. Le Phallocrate impotent*, édité et préfacé par Philippe Borgeaud, avant-propos de Lydia Flem, Seuil, Librairie du XXI^e siècle, 300 p.

**Où il sera question de George Orwell,
d'iconothèques, de Rémi Babinet,
Lydia Flem et Christophe Meurée**

George Orwell, *Une histoire birmane*, traduit de l'anglais par Claude Noël, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Domaine étranger », 2024, 344 p.

George Orwell, *Un peu d'air frais*, traduit de l'anglais par Richard Prêtre, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Domaine étranger », 2024, 280 p.

Né en 1903, George Orwell est un écrivain à la fois iconique et méconnu. Deux de ses premiers romans, *Une histoire birmane* (*Burmese Days*) et *Un peu d'air frais* (*Coming Up For Air*), sont judicieusement réédités par Les Belles Lettres.

Tiré de ses années en Birmanie entre 1922 et 1927, quand Orwell servait comme policier (reçu 21^e sur 23 au Bureau indien des examens) dans l'Empire britannique, *Une histoire birmane* prend le lecteur dès ses premières lignes. Son roman est puissamment politique. Ses thèmes de la supériorité supposée de l'homme blanc, du racisme, de l'intrigue, de l'exploitation coloniale, de la reconnaissance sociale sont nettement contemporains. Ses personnages sont décrits classiquement et minutieusement lors de leur première apparition au fur et à mesure des pages.

Livre sans pitié, le premier roman d'Orwell est directement inspiré par le séjour de l'officier de police Eric Blair (futur Orwell) à Katha, qui, dans le roman, devient Kyauktada (en birman : « l'échelle de pierre » ou « l'embarcadère »). Sur fond de critique politique et sociale de la présence britannique en Asie, et de description assez subtile de la société locale, en particulier à Kyauktada en Haute-Birmanie, *Une histoire birmane* tourne autour d'un anti-héros, qui réside dans le pays depuis plusieurs décennies. Le protagoniste, John Flory, est employé d'une compagnie forestière qui exploite le teck. Il nourrit la même détestation qu'Orwell pour la société coloniale à laquelle il appartient. Il conspu le « fardeau de l'homme blanc » et considère que les Britanniques dépouillent les Birmans plutôt qu'ils ne cherchent à les civiliser. D'où les soupçons de ses compatriotes du Club européen qui le perçoivent comme un Bolchevique.

Grand lecteur, Anglais isolé, Flory est un homme d'environ trente-cinq ans, de taille moyenne, assez bien fait de sa personne. Il entretient des relations avec deux figures secondaires qui donnent le sentiment d'avoir été créées pour en souligner la médiocrité : le docteur Weraswami et Elizabeth. Viennent se mêler à l'intrigue générale la jeune Ma Hla May, sa maîtresse achetée quand elle était jeune, l'impétueux cavalier militaire Verrall, son rival amoureux, et les membres du Club européen, dont le marchand de bois raciste et sanguinaire Ellis, qui appelle à la répression féroce des animateurs de la révolte amorcée par le personnage qui ouvre le roman : le bouddhiste U Po Kyin, magistrat corrompu et intrigant.

Anti-héros plutôt qu'héros, Flory a noué au fil des années une amitié avec le docteur Weraswami, Birman anglophile, qui est bientôt la cible d'un complot du ventripotent et retors U Po Kyin. Celui-ci fait circuler dans la communauté européenne des lettres et des articles de presse laissant insinuer que le docteur Weraswami est un être vil et un traître aux intérêts de la Couronne britannique, qu'il cherche à déstabiliser en fomentant une révolte populaire. Mais la calomnie amorcée par U Po Kyin fonctionne si bien dans une petite ville où les nouvelles circulent si vite qu'il finit par l'emporter : supposés apporter la civilisation aux indigènes, les Européens succombent au stratagème sans guère d'esprit critique et parviennent à se convaincre que le docteur Weraswami est décidément une crapule. Sa disgrâce est acquise à la fin du récit : il est rétrogradé au rang d'assistant chirurgien et affecté à l'hôpital de Mandalay.

En réalité, le docteur Weraswami et U P Kyin convoitent la même

reconnaissance sociale : l'élection au Club européen. En effet, Flory assure au docteur Weraswami qu'il appuiera sa candidature auprès des membres du Club européen assez farouchement opposés à la présence de Birmans. Mais, par lâcheté, il se refuse à militer énergiquement pour que le bon docteur accède à ce statut social si enviable à Kyautkada. Il ne le défend pas lorsqu'il est mis en cause injustement, notamment par Ellis.

Avec Elizabeth, la trame du récit est plus soutenue, plus riche, car la relation avec Flory traverse plusieurs phases. Orpheline désargentée, arrivée tout droit de Londres et de Paris, où elle a vécu avec sa mère artiste, la jeune Anglaise réside chez son oncle et sa tante, les Lackersteen, membres du Club européen. Elle rencontre Flory sur un quiproquo : elle croit être sauvée d'une mort certaine face à un bison inoffensif, que le trentenaire n'a pas de mal à écarter d'une tape sur le museau.

Elizabeth est d'abord séduite par ce compatriote qui connaît bien les us et coutumes en Birmanie. Il est encore auréolé de sa geste héroïque face à la bête de somme. Il semble à son aise parmi ses habitants, lui qui s'est acclimaté à la Birmanie. À tel point que cette familiarité avec les Birmans finit par la contrarier : elle juge que Flory est trop bienveillant envers les indigènes. Plus ils passent du temps ensemble, puis ils s'éloignent. Leurs conversations sont empreintes de banalités à propos des chiens, des disques, des raquettes de tennis. Leurs goûts littéraires ne les rapprochent pas non plus. Il n'y a guère que la partie de chasse qui permet à Flory de gagner une certaine estime de la part d'Elizabeth – ils tuent un léopard –, celle-ci étant galvanisée par les récits de battue partagés par Flory.

Profondément démoralisé par son insuccès avec Elizabeth, Flory finit par se réfugier chez lui où il abat d'abord sa chienne Flo puis se donne la mort avec son fusil. Ultime preuve d'amitié et de hauteur morale : appelé par les domestiques de Flory, le docteur Weraswami maquille le suicide en accident afin de préserver son image déjà écornée. Âpre aux gains, U Po Kyin réussit finalement à être élu membre du Club : il le fréquente parfois, offre des tournées, s'adonne au bridge. Le vieux commissaire adjoint Macgregor finit par demander la main d'Elizabeth, qui s'empresse d'accepter cette proposition inespérée.

Dans *Un peu d'air frais*, écrit à la première personne, George Orwell nous fait suivre l'existence de George Bowling, assureur de quarante-cinq ans, « un type ventripotent, avec un faciès rubicond et un dentier », comme il se décrit lui-même. Au fil des ans, il s'est défait de son accent cockney. Marié à la pâle Hilda, âgée de trente-neuf ans, il

a deux enfants qu'il tolère avec peine: Billie, sept ans, et Lorna, onze ans. Fils de boutiquier, il a rencontré Hilda quinze ans auparavant, fille d'une famille anglaise des Indes, milieu libéral impécunieux. Il l'a trompée régulièrement. La famille Bowling habite dans un quartier de la classe moyenne à Ellesmere Road dans la résidence des Hespérides.

L'autre anti-héros d'Orwell a la nostalgie de la civilisation qui l'a vu grandir et qui touche à sa fin, plus qu'il n'a la nostalgie de son enfance. Et la pêche est le symbole de cette civilisation, qui remonte à avant la radio, avant les avions, avant Hitler. Irrité par son présent et inquiet du futur, où la guerre pourrait surgir, George Bowling se replonge dans l'époque de la guerre des Boers et dans son enfance à Binfield-le-Bas. Il se remémore ses faits d'armes de jeunesse. Il s'y rend même une courte semaine, à la fin du livre. Mentant à Hilda, il picole dans les bars sans rien y faire. Il constate que l'enseigne Sarasin qui a conduit à la ruine le commerce de son père se porte apparemment mieux que jamais.

Autant *Une histoire birmane* est ancrée dans le contexte politique et culturel birman, écrit avec un registre impersonnel qui freine la portée universelle du roman, autant *Un peu d'air frais*, écrit à la première personne, racontant une vie particulière à un moment particulier dans le centre du monde occidental avant-guerre, parvient à atteindre une certaine forme d'universalisme narratif: tout quarantenaire quel que soit son pays, sa religion, sa langue peut se reconnaître dans la quête passéiste de George Bowling, ses souvenirs de pêche, ses échauffourées juvéniles, ses mensonges, ses maladresses.

Quatre-vingt-dix ans après la parution d'Une histoire birmane et d'Un peu d'air frais, le lecteur francophone peut redécouvrir ces premiers romans, très politique pour le premier, plus introspectif pour le second, de l'écrivain anglais. George Orwell n'a jamais été aussi roboratif qu'aujourd'hui. (Philippe Boulanger)

Jessica Desclaux, Bertrand Gervais, Corentin Lahouste, Anne Reverseau, Marcela Scibiorka (dir.), *Iconothèques: Collecte, stockage et transmission d'images chez les écrivains et les artistes (XIX^e-XXI^e siècle)*, Presses Universitaires de Rennes, 474 p.

Une iconothèque pourrait se définir comme le pendant visuel d'une bibliothèque, soit un ensemble de matériaux visuels, tous médias confondus, réunis par un individu ou une institution pour des raisons et dans des buts très variés. *Pendant*, mais pas *équivalent*: quand bien même la collection d'objets à voir et à toucher n'est pas un phénomène nouveau, l'iconothèque est un concept nettement plus récent et sa si-

gnification est loin d'être aussi facilement déterminable que celle de la bibliothèque, objet certes ouvert lui aussi mais culturellement et historiquement mieux établi et circonscrit.

Le contenu d'une iconothèque varie entre deux extrêmes : *œuvre d'art*, d'un côté, *document*, de l'autre. Dans le premier cas, l'iconothèque se voit rattachée au monde muséal, dans le second cas, elle est tirée vers l'archive, mais la distinction entre les deux types et les deux fonctions est peu étanche. L'organisation interne d'une iconothèque et la description de chacune de ses unités ou composantes sont également très complexes et soulèvent de nouvelles questions que les bibliothécaires sont en train de découvrir à leur tour, car il est de plus en plus difficile de tracer des frontières nettes entre les mondes du texte et de l'image. Logiquement, les formes et fonctions des iconothèques sont historiquement très variables, mais en généralisant un peu les contributeurs à ce volume reconnaissent une oscillation entre fonctions *mémorielle* et *patrimoniale*, d'une part, et fonction directement *utilitaire*, d'autre part, avec bien entendu tous les chassés-croisés imaginables.

Codirigé par une équipe internationale mais surtout belgo-québécoise, le présent livre s'inscrit dans le cadre d'un programme de recherche européen (projet ERC « 'Handling' ») sur le rôle et la place de l'image dans la vie littéraire mené à l'UCLouvain par Anne Reverseau, grande spécialiste des rapports entre littérature et photographie. Si le volume ne manque pas de broser un tableau général de la notion d'iconothèque, il se concentre toutefois sur une forme précise d'iconothèque encore mal connue : les collections personnelles des écrivains et des artistes (mais on sait que là aussi les frontières sont en train de se brouiller), dont le travail est souvent lié aux images qui les entourent et qui font l'objet des traitements les plus divers, jusqu'à devenir partie intégrante de la création artistique, aujourd'hui fréquemment basée sur un retour sur les archives.

Pour décrire cet univers protéiforme, *Iconothèques* est organisé selon plusieurs axes, comme par exemple la distinction faite entre le fait de collectionner pour soi ou pour autrui, la différence entre les collections qui sont montrées en public et les autres ou encore le glissement des ensembles analogiques aux collections numériques. Ces axes sont moins historiques que thématiques ou fonctionnels, même s'il existe toujours un lien plus ou moins direct entre la situation historique d'une iconothèque et la manière dont elle se constitue et s'utilise. Les chapitres du livre font alterner deux types de contributions, avec d'un côté les études de cas et de l'autre des entretiens avec plusieurs types d'acteurs concer-

nés (écrivains, artistes, bibliothécaires, responsables patrimoniaux). Tous ces textes réussissent à combiner avec grande clarté et de manière joliment illustrée, sans jargon inutile, attention au détail et souci d'une thèse ou d'une hypothèse plus générale.

Pour le lecteur, les surprises sont multiples. D'abord, les auteurs exhument des iconothèques souvent totalement inconnues voire insoupçonnées. Ensuite, le livre permet aussi de repenser le travail créateur de l'artiste et de l'écrivain. Enfin, *Iconothèques* souligne utilement l'importance de l'infrastructure technologique et médiatique d'une collection, en insistant sur les multiples échanges entre production et reproduction, analogique ou numérique, d'une image et ce à toutes les étapes de son traitement (collecte, stockage, transmission). Les questions posées sont vertigineuses, ne fût-ce que parce que le monde des objets, en l'occurrence visuels, dans lequel une culture se construit et se transforme devient complexe et par moments immaîtrisable : plus nous découvrons et plus nous avons l'impression que plus de choses encore nous échappent. On n'a plus toujours les moyens de tout collectionner ni de tout réellement utiliser : l'excès d'information tue l'information. De même on ne sait plus comment conserver ce qui se collectionne : l'érosion matérielle des objets est une réalité, surtout dans l'ère numérique. Enfin, il devient de plus en plus difficile de saisir la différence entre le processus et le résultat, à tel point que la notion même d'œuvre cesse d'être une notion pertinente.

Iconothèques ne donne pas de réponses à toutes ces questions, mais il aide à formuler de manière intelligente de nouveaux territoires de réflexion, mais aussi et surtout d'action, car ce type de recherches ne peut rester sans conséquence sur la manière dont se produit et s'enseigne la littérature. (Jan Baetens)

Rémi Babinet, *Pas de publicité, merci.*, JBE Books, 2024, 1296 p. et 900 images.

L'auteur de ce livre, directeur de l'agence BETC qu'il a cofondée en 1984, est considéré comme un des meilleurs direction de création depuis la naissance de la publicité. En 2024, l'agence, avec des bureaux à Pantin, New York, Sao Palo, Londres et Shangaï, a été élue agence la plus créative au monde au classement WARC (World Advertising Research Center). *Pas de publicité, merci* est à la fois la reconstruction de cette aventure et une réflexion très personnelle sur le monde de la publicité et davantage encore sur le monde tout court.

Dès les premières lignes, Rémi Babinet prévient son lecteur qu'il n'est pas indispensable de lire son texte dans l'ordre conventionnel, chapitre par chapitre et qu'un ordre buissonnier est non moins possible et autorisé. Certes, la dimension historique est présente tout au long des pages, mais même une lecture en zigzag montre tout de suite l'accent sur deux grandes thèses de l'auteur. Tout d'abord, que publicité et société se créent l'une l'autre, sans qu'il soit possible de chercher à distinguer la primauté de l'une ou de l'autre. Ensuite, que l'histoire de cette interaction est à la fois très ancienne et sans fin, d'où l'avertissement lancé aux prophètes de malheur annonçant la fin de la créativité humaine l'ère de l'intelligence artificielle.

Mais plus qu'historique ou liée à l'évolution des technologies et des médias de communication, l'organisation du livre est thématique. Non seulement parce que les temporalités se chevauchent, que le passé n'est pas mort, que l'histoire compte d'autant plus qu'on a l'impression que tout s'accélère au point d'effacer le moindre acquis, mais aussi parce que les campagnes de publicité ne sont plus le seul domaine où intervient l'agence, qui participe au lancement de start-ups, à l'organisation d'expositions, à des politiques de mécénat, entre bien d'autres initiatives, tout en étant de plus en plus active dans l'espace public et social, notamment à travers ses propres choix architecturaux et urbanistiques (BETC réhabilite, innove, déménage...).

Mais si on peut lire cet ouvrage, parfaitement imprimé et savoureusement illustré, dans plus d'un ordre (il n'est pas interdit de se croire dans *Marelle* de Cortazar), on peut aussi le lire de plusieurs points de vue, selon l'importance qu'on attache à telle ou telle des questions soulevées par Rémi Babinet, comme par exemple: Qu'est-ce qu'une agence de publicité (que fait une agence, mais quelles sont aussi ses limites)? Qu'est-ce que la publicité et quelle est ou devrait être sa place dans la société (et comment BETC s'efforce-t-elle de réaliser cette partie-là de son programme)? Que signifie la direction d'une agence de publicité, aujourd'hui simultanément aussi résolument locale qu'internationale (BETC parle de plus en plus anglais, tout en essayant de valoriser ou de revaloriser un certain esprit français)? Qu'est-ce qu'une entreprise et comment gérer une entreprise qui ne pense pas que le but exclusif est de générer autant de profit que possible pour les actionnaires? Comment définir et réaliser une campagne et comment construire des relations à long terme avec les clients et le public (que Rémi Babinet ne qualifie pas de consommateurs)?

Toutes questions passionnantes, sur lesquelles l'auteur a des choses intelligentes à dire. Mais si j'avais un choix à faire, ma préférence irait à la réflexion sur les rapports entre centre et périphérie, qui constitue un des principaux fils rouges de l'argumentation passionnée de Rémi Babinet. Rapports entre individu et société, entre le niveau national et le niveau international, entre la publicité et l'économie, mais aussi entre la ville des vingt arrondissements qu'est Paris et le Grand-Paris en train d'émerger comme autre chose que l'envers caché ou ignoré de la capitale. BETC et Rémi Babinet ont en effet des idées fortes sur l'ambition urbanistique, culturelle, politique de repenser l'ancienne frontière entre le Paris *intra muros*, à l'intérieur du périphérique, et ce qui ne devrait plus être qualifié de simple banlieue (les agglomérations situées de l'autre côté de la « zone » mal famée). L'histoire de Paris est en même temps l'histoire d'une extension graduelle, par cercles concentriques (relisez par exemple le livre fondamental d'Eric Hazan, *L'Invention de Paris*), et celle d'un approfondissement non moins continu entre le centre de la ville-lumière et un environnement qui se juge encore en termes de menace ou de danger, le Grand-Paris étant le nom donné aux efforts de reconstruire l'union brisée du centre et de sa périphérie. Dans cette métamorphose, BETC est un acteur de premier rang. L'agence est active dans plusieurs campagnes en faveur de la réunion du centre et de la périphérie, notamment dans les domaines clés des transports et de la politique des langues. Mais elle est surtout une structure qui prêche par l'exemple, en termes de recrutement comme de présence physique sur le terrain. La société s'est établie à Pantin, dans la proche banlieue de l'est parisien, et les pages de l'auteur sur la gentrification de ce qu'on appelle maintenant le Brooklyn de Paris témoignent d'une perception très aiguë sur les enjeux mais surtout les chances des transformations du Paris de demain. Pantin se trouve en effet juste au nord de Bagnolet, secteur longtemps triste et mal famé admirablement chanté par Jacques Audiberti (je ne résiste pas au plaisir de vous inviter à écouter sur YouTube son court poème éponyme dit par Georges Brassens, avec l'accent titi de rigueur ; première édition dans le recueil *Toujours* de 1943). De même, on ne peut pas ne pas se rappeler le petit chef-d'œuvre d'Emmanuel Bove, *Bécon-les-Bruyères* (1927), qui décrivait avec un humour pince-sans-rire la partie ouest de Paris, entre Nanterre et Courbevoie, dans les années 1920. La différence entre la vision traditionnelle de la banlieue et le projet du Grand-Paris est immense. Que la publicité ait pu jouer un rôle dans cette mutation est sans doute une surprise, mais que le livre de Rémi Babinet rend tout à fait crédible. (*Jan Baetens*)

Lydia Flem, *Que ce soit doux pour les vivants*, Librairie du XXI^e siècle, Seuil.

« Il faut que ce soit doux pour les vivants », tel était le vœu exprimé peu de temps avant sa mort en 2022 par Maurice Olender, compagnon et éditeur de Lydia Flem au Seuil, où il créa et dirigea la collection Librairie du XX^e siècle, devenue depuis Librairie du XXI^e siècle. C'était sous-entendre que, projetés dans un avenir peu éloigné, le deuil, le chagrin, la tristesse qui suivraient la disparition de l'être aimé seraient transfigurés en un sentiment de tendresse. Ce sentiment est au cœur d'un des chapitres pivots de ce livre, qui justement a pour titre *Doux deuil*. Ajoutons que le vœu exprimé par Maurice Olender était accompagné d'une demande : que l'auteure de *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*, publié vingt ans auparavant après la mort de ses parents, imagine une suite à ce livre. Pourquoi une suite ? À la fin du dernier chapitre, l'auteure affirme ne pas avoir envie d'y mettre un point final. Peut-être avait-elle alors l'impression de ne pas pouvoir y mettre un point final, car, en réalité, le travail consistant à « vider » la maison de ses parents, manière d'exprimer la première étape de sa « traversée du deuil », n'était pas achevé.

L'auteure annonce du reste par la même occasion que cette expérience du deuil ouvre chez elle une période de « remaniement intérieur » qui d'évidence ne s'achève pas du jour au lendemain. En effet, bien que, de son propre aveu, elle ne l'ait pas prévu au départ, cette expérience se prolongera – et cela est significatif – durant plusieurs années par l'écriture d'autres livres, parmi lesquels on retiendra *Lettres d'amour en héritage* en 2006 et *Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils* en 2009, formant une trilogie centrée principalement sur deux thèmes : la séparation (le décès des parents, puis le départ de l'enfant qui quitte le nid familial) et la transmission (entre autres des objets laissés en héritage par les parents, parmi lesquels les nombreuses lettres échangées avant leur mariage). Cette période de « transformation intérieure » se mue au fil du temps en un sentiment « empreint de douceur » qui trouve en quelque sorte – nous verrons comment – une forme d'accomplissement dans l'ouvrage que nous commentons ici.

Il importe de lever d'emblée à ce sujet une possible double équivoque. Il ne s'agit pas en l'occurrence de la « mort douce » évoquée fréquemment ces derniers temps dans des textes traitant de l'euthanasie pour désigner les circonstances et les moyens contribuant à adoucir les souffrances dans les moments précédant la mort. Il ne s'agit pas non plus de la mort douce évoquée par exemple par un Georges Barbarin

dans un livre intitulé *Le livre de la mort douce*, qui suggère qu'à l'instant même de la mort, quelle qu'en soit la cause – maladie, violence, accident –, les perceptions humaines sont à ce point affaiblies que le passage de la vie à la mort se déroule sans appréhension, en quelque sorte « en douceur ».

Dans l'ouvrage qui nous occupe, il s'agit de la période parfois très longue, qui suit la mort d'un proche ou la séparation d'avec un être aimé, période de deuil et de tristesse associée sous la plume de Lydia Flem à la douceur. Paradoxe qu'illustrent par ailleurs de multiples autres exemples démontrant que les lentes remontées de souvenirs de temps heureux favorisent, malgré l'emprise de la tristesse, l'émergence d'une affection enfin apaisée, proche justement de la douceur. « Rien, ni le temps, ni l'âge, observait admirablement Marguerite Yourcenar dans *Les Charités d'Alcippe* (1984), n'empêcheront jamais que vous ayez été. Que la beauté du monde a pris votre visage, vit de votre douceur, luit de votre clarté [...] Doux flambeau, vos rayons, doux brasier, votre flamme, m'instruisent des sentiers que vous avez suivis, et vous vivez un peu puisque je vous survis ». Tel est l'effet de la permanence de la mémoire, qui efface en quelque sorte l'instant passager de la mort pour que s'accomplisse par le deuil le lent cheminement vers un apaisement proche d'un bonheur retrouvé, baigné de douceur. Paradoxe qu'illustre aussi *Une mort très douce* (1964) de Simone de Beauvoir. Le titre de ce livre, publié au lendemain de la mort de sa mère, suggère, après une longue période de relations mère-fille pour le moins difficiles, que l'affection recouvrée par le biais de la compassion refoule l'indifférence passée et réfrène la douleur éprouvée par l'auteure et sa sœur au cours des derniers mois précédant la mort de leur mère.

Que ce soit doux pour les vivants rejoint, avec des résonances particulières, l'abondante littérature consacrée ces dernières années au « travail du deuil », indiquant le parcours complexe des personnes endeuillées : réinsertion dans un nouvel environnement de vie, acceptation de nouveaux liens, mais aussi prise de conscience que le défunt « agit » auprès des vivants. C'est ce qui apparaît dans le livre de Lydia Flem, en particulier dans un chapitre intitulé *À la recherche du Nous perdu*. Les morts en quelque sorte « poursuivent leur vie en nous » ; ils ont même la capacité de transformer les vivants, de leur inspirer de nouveaux élans. Cet aspect « vivifiant » du deuil a été mis en évidence à une époque récente, entre autres par la philosophe et éthologue belge, Vinciane Despret dans *Les morts à l'œuvre* (2021). On le retrouve aussi dans *Vivre avec nos morts - Petit traité de consolation* (2021) de la

femme rabbin bien connue, Delphine Horvilleur. Outre le titre, en soi déjà éloquent, il importe de rappeler ici que dans la tradition juive du deuil, quiconque se trouve confronté à la mort, sait ou pressent que Dieu fait « revivre » les morts. Révélateur à cet égard, le fait que le cimetière en hébreu se dit « maison des vivants ». L'on peut penser que cet aspect de la tradition juive ait trouvé écho dans la pensée de Lydia Flem : en l'absence de l'aimé disparu, le « don d'une vie sans lui [...] avec la croyance que l'objet d'amour souhaiterait que nous retrouvions la joie de poursuivre notre vie, perpétuant le sentiment de sa présence généreuse au-delà de son absence ». C'est le sens même qu'elle donne à « doux deuil ».

Venons-en au point que nous évoquions au début : en quoi ce livre prolonge le deuil entamé, mais resté en quelque sorte lacunaire vingt ans plus tôt ? Un autre aspect de cet ouvrage mérite à cet égard d'être mis en lumière. À peine évoqué vingt ans plus tôt, il occupe plusieurs chapitres de ce livre dans lesquels s'exprime la volonté de l'auteure de porter témoignage, en particulier de l'expérience vécue par plusieurs membres de sa famille, en tant que juifs, et en particulier ses parents durant la dernière guerre. Déportés dans des camps de concentration ou de travail, plusieurs sont morts à Auschwitz ; sa mère en est revenue, durement éprouvée par la maladie, tandis que son père est rentré en France après un long séjour dans un camp de travail. L'auteure, qui est aussi psychanalyste, cite en tête d'un chapitre – ce n'est pas un hasard – ces mots extraits du célèbre récit autobiographique *Si c'est un homme* (1947) de Primo Lévy, lui aussi déporté à Auschwitz : « J'écris ce que je ne pourrais dire à personne ». Si, à la mort d'un proche, les endeuillés se cloîtent pendant un temps dans un silence inévitable, obstiné, intervient toujours ensuite le besoin de libérer la parole pour sortir de cet enfermement léthargique, libération qui passe par l'écriture : « Je sus qu'il fallait que je fasse quelque chose pour m'opposer au monde, le refuser. Écrire donc ». Écrire parce que, submergée par un passé oppressant la rendant incapable de « dire », elle est cependant animée par la volonté de porter témoignage des souffrances vécues par ses parents et restées enfouies dans sa mémoire « à l'état de traces ou de cryptes ». À peine consciente de la charge émotionnelle que comportent ces « traces » au moment d'écrire *Comment j'ai vidé la maison de mes parents* en 2004, elle réalise au cours d'un long cheminement entamé à cette époque « qu'il y avait un autre livre enfoui dans le livre, un livre que je portais en moi depuis toujours [...] celui de la deuxième génération de survivants de la Shoah ». Ce livre mis en quelque sorte « en abîme » que nous commentons ici, forme l'aboutissement de ce che-

minement, qui a commencé en 2006 avec la publication de l'échange de lettres de ses parents juste après la guerre, correspondance de jeunes fiancés étalée sur trois années durant lesquelles sa mère revenue très affaiblie d'Auschwitz se rétablit lentement dans un sanatorium en Suisse, lettres découvertes au lendemain du décès de sa mère, mais que l'auteure n'avait pu ou voulu dévoiler alors. Elle n'avait pas non plus osé révéler au grand jour un enregistrement vidéo effectué à la demande de deux historiens américains venus interroger sa mère sur son expérience avant sa déportation, sur la vie quotidienne à Auschwitz et après son retour de déportation. Dix-huit ans plus tard, elle lui rend hommage dans un chapitre de *Que ce soit doux pour les vivants*, intitulé *Ma mère, Juive résistante*. La thématique de la Shoah revient au chapitre suivant, intitulé de manière significative, *Pitchipoï & Cousu main*, «pitchipoï» désignant en yiddish les camps d'extermination nazis. Ici encore, dénouant l'injonction paradoxale de ses parents, d'oublier selon le vœu de son père et de ne pas oublier selon celui de sa mère, elle affirme le devoir de témoigner en tant que juive du traumatisme dont avaient souffert ses parents comme d'innombrables autres ayant subi le même sort. Elle le fait avec la ferme volonté de contrer l'oubli : «Il fallait ne pas oublier [...] il fallait survivre pour pouvoir témoigner».

Lydia Flem, qui dès ses premiers livres s'était ouverte à des horizons aussi variés que le racisme (1985), la psychanalyse par le biais de l'évocation de la vie quotidienne de Freud et de ses patients (1986), la séduction (*Casanova, l'homme qui aimait vraiment les femmes*, 1995) ou le ravissement dans lequel la plonge la voix des personnages de certains opéras, entre autres de Mozart (*La voix des amants*, 2002), porte ici à son plein accomplissement au travers de la magie de la mémoire l'idée de la transmission, au cœur de l'expérience intime du deuil évoquée dans *Comment j'ai vidé la maison de mes parents*. C'est dire que son dernier livre marque une étape significative, peut-être même nécessaire dans son parcours littéraire. (Jean-Paul Glorieux)

Christophe Meurée, Ellen Ripley, «La Fabrique des Héros», Impressions nouvelles, 125 p.

Pour le dernier opus de la collection «La Fabrique des Héros» aux Impressions Nouvelles, Christophe Meurée s'empare d'une figure aussi emblématique qu'atypique : Ellen Ripley, incarnée par Sigourney Weaver dans les films composant le canon de la saga *Alien*. À travers sept chapitres assortis de leurs contrepoints et d'un huitième prenant la forme de l'infini, l'essai de Christophe Meurée explore la mytholo-

gie complexe qui auréole Ellen Ripley. Car « pour comprendre Ripley, il faut la voir à la fois comme un tout cohérent et comme un mythe éclaté ». L'auteur convoque ainsi tant la mythologie grecque et l'histoire de la littérature que l'érudition de celles et ceux ayant travaillé sur ce personnage ambigu : Ripley serait Thésée, Médée et Ulysse mais aussi « sa propre Pénélope », voire le capitaine Achab de Moby Dick. La singularité d'*Alien* se manifeste tout d'abord dans le paysage cinématographique science-fictionnel dans lequel il apparaît :

« [...] la tétralogie ne présente aucune utopie à (re)construire, au contraire de la saga *Star Wars* qui, au fil des trilogies successives, met en scène les forces de résistance à la menace qui pèse sur l'utopie démocratique interstellaire dont les épisodes *I*, *II* et *III* donnent un bel aperçu. »

Loin des utopies, la saga *Alien* s'inscrit en plein dans une sensation de fin du monde, de proximité avec l'apocalypse qui surgit probablement à toutes les époques mais s'exprime de manière particulièrement visible et audible dans notre modernité, aujourd'hui sur-connectée, hier déjà pratiquement panoptique : celle des écrans, de la télévision, du cinéma, de Hollywood.

Voyageant habilement entre les médias, Christophe Meurée construit une somme fluide, habitable : films, jeux vidéos, extrapolations romanesques ou feuilletons littéraires, *comics* et autres courts-métrages composent un magma visuel et narratif dans lequel la silhouette d'Ellen Ripley se diffracte et se recompose à la faveur des visions des scénaristiques, auteurs et réalisateurs – car, oui : aucun regard féminin parmi ceux qui ont fait vivre (et mourir) la plus fameuse lieutenante de l'espace. Qu'à cela ne tienne, Ripley transcende les genres et se déprend du *male gaze* qui sourd du film de Ridley Scott (l'originel *Alien* de 1979) en existant au-delà de tout désir qui ne soit pas celui de survivre. Entre rêve et cauchemar (Ripley en Blanche-Neige de l'espace se réveillant d'un sommeil artificiel au début de chaque film), entre les contradictions et les mécanismes de répétition à l'oeuvre dans la saga, entre le jeu et le parcours de l'actrice Sigourney Weaver l'essai explore l'intrication entre sexualité féminine, maternité et monstrosité : « Ripley n'est pas seulement une femme ou plutôt, sa nature de femme l'apparente au monstre et le monstre renverse les attendus de l'hétérosexualité » - écho à la monstrosité *hors norme* du xénomorphe qui empale (pénètre) et insémine ses proies indifféremment de leur genre.

Tout en proposant une analyse précise des différents thèmes arti-

culés (parfois jusqu'au point de rupture) dans l'ensemble des productions composant la saga, l'essai accorde une place centrale à la notion d'héroïsme, intrinsèquement liée à celle de la peur de l'autre – l'*alien*. Selon Christophe Meurée, l'un des principaux thèmes du film (des films) concerne «la fragilité des barrières que l'on place entre soi et le monde»: des barrières que l'alien ne cesse de franchir, de la pire des manières qui soient. Pourtant, Ripley s'interroge:

«Parfois je me dis que ces monstres ont autant le droit de survivre que nous. Parfois, je me demande d'où nous vient l'arrogance de remettre leur existence en question.»

C'est que Ripley ne cherche pas à réduire l'alien à du connu. Si elle est en mesure de concevoir une forme d'empathie envers le xénomorphe, ce n'est pas seulement du fait des manipulations génétiques qui en viennent à mélanger leurs ADN, mais plutôt – et paradoxalement – parce qu'elle ne projette pas sur lui une forme d'anthropomorphisme «qui n'explique rien». Qu'elle n'essaie pas de déterminer les intentions de cette forme de vie inconnue, mais lui reconnaît un droit à exister. Ripley témoigne d'une moralité à toute épreuve, au-delà même de la compréhension de ce qui meut son adversaire – au point d'en interroger le sens profond de la mission qui lui est échue. Il s'agit toujours de tuer pour survivre, mais «détruisant, cependant, elle crée». La *Ripley* de Christophe Meurée, sublime et terrifiante, interroge ce qui nous sépare du monstre. (*Louise Van Brabant*)

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

Ont collaboré à ce numéro

Nicolas AUZANNEAU (1972) est traducteur. Attaché à la Lettonie depuis 1996, il se partage entre Bruxelles, où il travaille, et Riga. Mention spéciale au Prix de littérature lettone 2025, il vient de publier la traduction de *Tigre* de Jānis Jonevs (Argonautes). Il est aussi l'auteur d'un récit *Bibluiguiansie ou l'effacement de la lexicographe* (PhB). Sa grand-mère, **Yvonne Puygrenier**, épouse Piget, (1913-2002) travaille comme secrétaire, notamment dans l'export de cognac, puis restera au foyer, après-guerre. Amoureuse de lecture, de fleurs et de tricot, elle a légué à sa famille quatre cahiers de souvenirs (non publiés).

Jan BAETENS est professeur émérite d'études culturelles de la KU Leuven. Il est l'auteur de divers essais sur les rapports entre textes et images dans la culture contemporaine, dont *Pour le roman-photo* (Les Impressions Nouvelles, 2017). Il a publié aussi une bonne vingtaine de recueils de poésie, dont récemment *Hiver à Rome* (Tétrás-Lyre, 2025).

Pierre-Yves BEAUREPAIRE est professeur d'histoire moderne à l'Université Côte d'Azur et membre du bureau de l'Institut Universitaire de France. Il a publié en 2025 : *Les sociétés secrètes. Des Rose-*

Croix aux Anonymous (Tallandier) et *La Franc-maçonnerie* dans la collection Vérités & Légendes (Perrin).

Laurent BÉGHIN enseigne la langue et la culture italiennes à l'Université catholique de Louvain. Il est l'auteur d'études consacrées à la réception italienne, belge et française des littératures slaves et à l'histoire des intellectuels italiens de l'entre-deux-guerres. On lui doit également un ouvrage consacré au poète et romancier belge Robert Vivier (paru en 2013 aux éditions de l'Académie royale de langue et de littérature françaises). Dernière parution : *Marcel Thiry. Essai de biographie*, ARLLE, 2025.

Laurence BOUDART est licenciée en traduction et docteure en lettres modernes. Après avoir enseigné le français, les littératures et cultures francophones ainsi que la traduction à l'Université de Valladolid, elle occupe le poste de directrice aux Archives & Musée de la Littérature depuis fin 2019. Elle a écrit une soixantaine d'articles et de communications portant essentiellement sur les lettres belges et est coautrice d'ouvrages collectifs et d'éditions critiques.

Philippe BOULANGER est docteur en droit public. Il a notamment publié *Jean-François Revel. La démocratie à l'épreuve du 20^e siècle* (Les Belles Lettres, 2014).

Daniel CHARNEUX, écrivain et romaniste (ULiège 1976), est l'auteur de dix romans, un recueil de nouvelles, deux recueils de poèmes, deux de haïkus et un essai consacré à Thomas More. En collaboration avec Claude Duray et Léon Fourmanoit, il a publié aux éditions M.E.O., en 2021, *Pierre Hubermont, écrivain prolétarien, de l'ascension à la chute*.

Romaniste et sociologue, **Frédéric CLAISSE** est attaché scientifique à l'IWEPs au sein de la cellule prospective. Il est également Professeur invité à l'Université de Liège, où ses enseignements portent sur les interactions entre science, technologie et société.

Marqué par la question du langage, **Éric CLÉMENTS** poursuit une activité poétique et philosophique depuis un demi-siècle. Il a publié récemment, côté philosophie, *Pour un pacte démocratique* (Presses

Universitaires de Louvain) et *Penser la guerre ?* (Éditions du CEP, Mons); et, côté poésie, il va publier *La mort existe pas* (à paraître aux éditions *L'âne qui butine*).

Samuel DEFACQZ est chargé de cours en science politique à l'UCLouvain et professeur associé à l'Université Laval. Ses recherches portent sur les groupes d'intérêt, la gouvernance de l'UE et l'administration publique. Il a publié récemment dans *Politique européenne* et la *Revue canadienne de science politique*.

Luc DELLISSE est l'auteur de 35 ouvrages: romans, nouvelles et poèmes, ainsi que divers essais: *Libre comme Robinson* (2019), petit traité de vie privée, et *Le Monde visible* (2023) consacré aux aventures du réel. Il est membre de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique (fauteuil 8) Il a publié récemment un roman, *Ce que je sais sur Linda*, aux éditions Lamiroy et un livre de nouvelles, *Bien fait pour moi à l'Herbe qui tremble*. *Toute son œuvre a pour thème profond les aventures de la liberté*.

Renaud DENUIT est docteur en philosophie, écrivain, éditorialiste de l'Agence Europe, membre des comités de rédaction de la Revue Générale et de la revue *À propos*, conférencier au Collège Belge. Dernière publication: *Éducation et formation: les apports de l'Union européenne* (trois volumes), Paris, L'Harmattan, mars 2024.

Francis DELPÉRÉE est professeur émérite de droit constitutionnel de l'UCLouvain. Il est membre de l'Académie royale de Belgique et correspondant de l'Institut de France, au titre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il est membre honoraire de la Chambre des représentants et du Sénat.

Bibliothécaire-documentaliste, **Rony DEMAESENEER** publie régulièrement dans diverses revues. En 2014, il collabore au *Dictionnaire Rimbaud* chez Laffont. Il anime les Dîners littéraires de la Maison de la Francité à Bruxelles. Dernières publications: *André Blavier: un bibliographe au pays des fous* (2023), *Rimbaud: voyant par tous les temps* (2023), *Georges Lebouc: l'archiviste de la Zwanzze* (2025).

Laurent DEMOULIN est chargé de cours en Romane à l'Université de Liège. Il est l'auteur notamment de *Robinson* (Gallimard, 2016). Dernier titre paru: *Régulier / Irrégulier (sonnets)* (L'Herbe qui tremble, 2025).

Philippe DEWOLF (1952). Producteur à la R.T.B.F. de 1979 à 2014. Trois recueils de poèmes parus au Cormier, de 1975 à 1985. Études et notes critiques parues dans divers périodiques et publications. Depuis 1990, réédite l'œuvre de Marcel Lecomte. Participe au catalogue de l'exposition *Histoire de ne pas rire – Le Surréalisme en Belgique* (2024).

Pascal DURAND est professeur ordinaire à l'Université de Liège. Spécialiste de Mallarmé, il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages sur les poètes de la modernité, l'histoire de l'édition et les formes de censure contemporaines. Dernière parution: *Poésie pure et société au XIX^e siècle* (Paris, CNRS Éditions, 2022).

Paul EMOND est auteur de romans, de nouvelles, d'essais, et, principalement, de pièces et d'adaptations théâtrales. Membre de l'Académie de langue et de littérature française, il vient d'y publier *Une fabrique de personnages*, un essai où, tout en évoquant l'élaboration de ses propres pièces, il tente une réflexion plus générale sur l'écriture théâtrale.

Michel FINCŒUR, docteur en langue et littérature françaises (ULB) est retraité de la Bibliothèque royale de Belgique / KBR. Après une biographie de l'éditeur-écrivain prolétarien Louis Gérin (1940-1945), sa dernière publication était consacrée à « Panorama of Libraries in Belgium 1940-1944 » (*Bibliothek und Wissenschaft*, 56, 2023-2024, pp. 53-68).

Sociologue, prospectiviste et entrepreneur dans les sciences humaines, associé du Comptoir Prospectiviste et fondateur et animateur de christiangatard&co, Institut d'études qualitatives, **Christian GATARD** est aussi essayiste, romancier et auteur associé chez Futurhebdo.fr, le magazine de prospective. Publications récentes: *Le mythe de l'énergie dans les œuvres de science-fiction Ligeia*, 2025; *Quand j'avais 20 ans en 2050*, Le Comptoir Prospectiviste

éditeur, 2025 ; à paraître : *Légendes égoïstes* SerendipEditions, Paris 2025.

Christopher GÉRARD est écrivain et critique littéraire. Philologue classique (ULB 1985), ancien directeur de la revue *Antaios*, il a publié une dizaine de livres, romans et essais. Dernières parutions : *Les Nobles Voyageurs*. *Journal de lecture*, et *La Source pérenne*. *Un parcours païen*, aux éditions de la Nouvelle Librairie (Paris). Il écrit régulièrement dans *Service littéraire* et *Livr'Arbitres*. Il tient depuis 2006 le blog littéraire <http://archaion.hautetfort.com/>

Jeune chercheur en histoire et sociologie de la littérature belge, **Martin GROENENDAELS** est romaniste à l'Université libre de Bruxelles.

Jacques DE GUILLEBON co-dirige les éditions de La Onzième Heure, dédiées au catholicisme social (<http://www.laonziemeheure.org/>). Il dirige aussi le média Première nouvelle (<https://premierennouvelle.substack.com/>). Il est par ailleurs l'auteur de quelques essais, et scénariste de bande dessinée.

Félix KATIKAKIS est romaniste de formation. Il réalise actuellement à l'Université de Liège une thèse de doctorat sur la poésie belge francophone d'avant-garde des années 1970. Il collabore avec la Maison de la Poésie Jacques Izoard (Liège), l'association *Poemata* (Paris) et la revue de sociologie littéraire *CONTEXTES*.

Jean LACROIX (1946), qui a mené une double carrière, sociale et culturelle, est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, dont plusieurs sont consacrés à Victor Hugo. Membre de l'Union de la Presse Musicale Belge, il fait partie de l'équipe rédactionnelle de la revue en ligne *Crescendo*, spécialisée dans le domaine classique.

Yves-Edouard LE BOS est maître de conférences en droit privé à la Sorbonne Nouvelle. Après une thèse en droit international privé, portant sur le *Renouveau de la théorie du conflit de lois dans un contexte fédéral*, ses recherches s'inscrivent également désormais dans le mouvement Droit et Littérature. Il est secrétaire général de la Revue Droit et Littérature (éditée par Lextenso).

Pascal LECLERCQ est né en 1975 à Liège. Poète et traducteur de l'italien, il a fondé les ateliers d'impression Poésie Pur Porc au sein desquels s'épanouissent les éditions du Boustrographe et la revue Boustro. Dernièrement, il a publié *Analyse de la menace* (Maëls-tröm, 2018) et *Dans un pays pourtant phénoménal* (l'Herbe qui tremble, 2022).

Béatrice LIBERT, parutions récentes : *Poèmes en quête de nuits douces* et *Comme un livre ouvert à la croisée des doutes*, Le Taillis Pré. *Visage de la grâce*, Lieux-Dits. Jeunesse : *Voyages à perdre haleine*, Møtus ; *Chapitreries*, Voix Tissées, *Poèmes sans ombre pour voir la vie du bon côté*, L'Atelier du Grand Tétras. Essai : *Cécile Miguel et L'âge d'or, là je dors*. Regard sur un tableau, Le Taillis Pré ; *Le Magrittaire*, Couleur Livres.

Licencié de l'ULiège, **Jean-A. LOICQ** y a été assistant de langue et littérature latine, puis docteur, maître de conférences et suppléant dans l'enseignement de la civilisation romaine. Professeur depuis 1980, il assure le cours général d'Histoire de l'Antiquité, qu'il étend à l'Inde et à la Chine. Membre et président entre 2005-2006 de la Commission de toponymie de l'Académie royale, il est aussi membre étranger de la Société nationale des Antiquaires de France. Il publie plusieurs monographies qui concernent l'histoire très ancienne de la Belgique, la plus importante étant son *Dictionnaire des noms de rivières de Wallonie*, ainsi que *Celtes et Germains en Gaule Belgique au début de l'époque romaine* (2025), libr. Pax, pl. Cockerill, Liège.

Frédéric MONVOISIN est premier assistant recherche à la Faculté de Philosophie et lettres de l'Université de Liège et chargé d'enseignement au département d'études japonaises de l'Inalco. Auteur de *Cinéma d'Asie, analyse géopolitique* (PUR, 2013) et *Cinéma d'Asie, d'hier et d'aujourd'hui* (Armand Colin, 2015), il a également assuré l'actualisation du livre de Max Tessier *Le Cinéma japonais* (Armand Colin, 2018).

Conservatrice du patrimoine aux Archives nationales de France, **Catherine PREVITI** est archiviste aux Archives historiques de l'Union européenne. Dernière publication : «L'idéal communautaire social-démocrate de P. Lamy face à la globalisation : les valeurs

de la diplomatie commerciale européenne pour la gouvernance mondiale (1979-2013)», *Revue d'histoire de l'intégration européenne*, 2, vol. 30, 2024.

Frédéric SAENEN enseigne le français-langue étrangère et est maître de conférences à l'ULiège. Auteur de romans et d'essais littéraires, il est également critique littéraire (blog du *Carnet et les instants*) et rédacteur en chef de la *Revue générale*. Publication récente : *Léon Degrelle* (Perrin, 2025).

Céline SPECTOR est professeur de philosophie politique à l'université Paris-Sorbonne. Elle est spécialiste des Lumières françaises et des questions de démocratie européenne. Dernière parution : *Émile. Rousseau et la morale expérimentale*, Vrin, 2022

Louise VAN BRABANT est autrice, modératrice de rencontres littéraires, chroniqueuse et chercheuse indépendante en cinéma et littérature. Son essai *Laura Palmer. La femme aux miroirs* a paru en 2024 aux Impressions Nouvelles. Elle publie des fragments de fiction en revue et a fondé *rétime*, revue cinématographique à parution irrégulière.

Francis VAN DAM est psychologue du travail et des organisations : il a effectué deux mandats de président de la Fédération belge des psychologues – belgische Federatie van psychologen. Spécialisé en psychométrie, il a publié divers articles consacrés aux auteurs de tests dans le monde. Retraité, il signe ses recueils de poèmes et ses nouvelles d'un pseudo (Pierre Guérande).

Tanguy DE WILDE est professeur de géopolitique et de relations internationales à l'UCLouvain et au Collège d'Europe de Bruges. Il est par ailleurs membre de l'Académie royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques.

Table des matières

ÉDITORIAL

| | |
|---|---|
| Francis Delpérée, <i>D'amour et de raison</i> | 5 |
|---|---|

LE MOT DU RÉDACTEUR EN CHEF

| | |
|--------------------------------|---|
| Frédéric Saenen, <i>Esprit</i> | 9 |
|--------------------------------|---|

DOSSIER

| | |
|---|----|
| Renaud Denuit, <i>Ce qu'inspire la maison de Robert Schuman</i> | 12 |
|---|----|

| | |
|---|----|
| Jean Loicq, <i>Deux empires romains, deux Europes demain?</i> | 17 |
|---|----|

| | |
|---|----|
| Tanguy de Wilde, <i>L'évolution des valeurs à la base de l'intégration européenne</i> | 27 |
|---|----|

| | |
|---|----|
| Christian Gatard, <i>Mythanalyse intégrale d'Europe</i> | 34 |
|---|----|

| | |
|---|----|
| Céline Spector, <i>L'« esprit » de l'Europe</i> | 43 |
|---|----|

| | |
|--|----|
| Catherine Previti, <i>La boussole des Archives historiques de l'Union européenne</i> | 58 |
|--|----|

| | |
|--|----|
| <i>Avez-vous le sentiment d'être un. écrivain.e européen.ne?</i> , une enquête littéraire | 63 |
|--|----|

| | |
|--|----|
| Éric Clémens, <i>Y a-t-il un cap européen?</i> | 78 |
|--|----|

| | |
|---|----|
| Yves-Edouard Le Bos, <i>L'Union européenne, un ordre juridique sans qualités?</i> | 83 |
|---|----|

| | |
|--|----|
| Samuel Defacqz et Theodoros Koutroubas, <i>Les groupes d'intérêt au service de l'intégration européenne?</i> | 88 |
|--|----|

| | |
|--|----|
| Daniel Charneux, <i>La pensée européenne de Pierre Hubermont</i> | 97 |
|--|----|

| | |
|--|-----|
| Frédéric Monvoisin, <i>Le cinéma européen existe-t-il?</i> | 105 |
|--|-----|

| | |
|---|-----|
| Pierre-Yves Beaurepaire, <i>La Franc-maçonnerie : une conscience européenne</i> | 113 |
|---|-----|

| | |
|---|-----|
| Nicolas Auzanneau & Yvonne Puygrenier, <i>L'obélisque de Løgumkloster</i> | 118 |
|---|-----|

| | |
|--|-----|
| Frédéric Claisse, <i>Un spectre hante l'europe : le spectre de l'eurovision...</i> | 128 |
|--|-----|

HOMMAGE

| | |
|---|-----|
| Pour saluer Fernand Verhesen et les éditions du Cormier | 135 |
|---|-----|

REGARDS

| | |
|---|-----|
| Pierre Guérande, <i>La dérive antisémite des frères Tharaud</i> | 163 |
| Pascal Durand, <i>Radicaux imaginaires</i> | 173 |
| Rony Demaeseneer, <i>Que reste-t-il de la « Zwanze » ?</i> | 178 |

ENTRETIEN

| | |
|--|-----|
| Christopher Gérard, Sur <i>La Source pérenne</i> | 182 |
|--|-----|

CHRONIQUES

| | |
|---|-----|
| Michel Fincoeur, <i>Le cas de La Mousson de Louis Bromfield</i> | 190 |
| Felix Katikakis, <i>When we see us : expo-manifeste entre « black gaze » et « black joy »</i> | 194 |
| Laurent Béghin, <i>Sur sa biographie de Marcel Thiry</i> | 198 |
| Gérald Purnelle, <i>Allant son pas sur le fil</i> | 201 |
| Trois questions à Jacques de Guillebon | 204 |
| Luc Dellisse, <i>Cette vie d'écrivain</i> | 207 |
| Jean Lacroix, <i>De la musique avant toute chose</i> | |
| Frédéric Saenen, <i>Ego lector</i> | 216 |

NOTES DE LECTURE

| | |
|--|-----|
| Où il sera question de George Orwell, d'iconothèques, de Rémi Babinet, Lydia Flem et Christophe Meurée | 220 |
|--|-----|

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

Revue RÉFLEXION ET CULTURE générale

Fondée en 1865

Fidèle à ses origines, la *Revue générale* se veut une publication d'inspiration humaniste, ancrée en Belgique mais ouverte sur le monde. Elle convie à s'exprimer des spécialistes issus du monde académique ainsi que des personnalités publiques actives dans les domaines de la politique, de l'économie, de la littérature, des sciences, des arts, de la spiritualité et de la religion, etc.

« Il existe une région du globe qui se distingue profondément de toutes les autres au point de vue humain. Dans l'ordre de la puissance et dans l'ordre de la connaissance précise, l'Europe pèse encore aujourd'hui beaucoup plus que le reste du globe. Je me trompe, ce n'est pas l'Europe qui l'emporte, c'est l'Esprit européen. » Ainsi pouvait encore s'exprimer Paul Valéry il y a un siècle. Vision maximaliste, arrogante de positivité et de suprématisme sans doute, mais qui témoigne d'une réelle confiance en la puissance civilisationnelle – que la Grande Guerre put décréter mortelle – des peuples quand ils consentent à s'unir pour redéfinir leur identité, penser leur destin, tracer leur futur. Trois quarts de siècle après la déclaration de Robert Schuman, le 9 mai 1950, qui jetait les bases de la construction européenne, que reste-t-il de cet esprit ? La production et le commerce de matières l'ont-ils définitivement emporté sur l'échange des vues, la circulation des goûts, le partage des idées ? Les contributions de notre dossier offrent autant de regards, parfois décentrés ou inattendus, mais toujours pertinents, qui nous prouvent qu'en Europe le règne de la quantité n'a pas supplanté celui de la qualité.

Avec les contributions de Nicolas Auzanneau, Jan Baetens, Christian Beaurepaire, Laurent Béghin, Laurence Boudart, Philippe Boulanger, Daniel Charneux, Frédéric Claisse, Éric Clémens, Samuel Defacqz, Rony Demaeseneer, Luc Dellisse, Francis Delpérée, Laurent Demoulin, Renaud Denuit, Philippe Dewolf, Pascal Durand, Paul Emond, Michel Fincœur, Christian Gatard, Christopher Gérard, Martin Groenendaels, Jacques de Guillebon, Felix Katikakis, Theodoros Koutroubas, Jean Lacroix, Yves-Édouard Le Bos, Pascal Leclercq, Béatrice Libert, Jean Loicq, Frédéric Monvoisin, Catherine Previti, Gérald Purnelle, Yvonne Puygrenier, Frédéric Saenen, Céline Spector, Louise Van Brabant, Francis Van Dam, Tanguy de Wilde d'Estmael

108990 25,00 €



i6doc.com
la librairie des documents scientifiques